

5
CICLO
91



AU

(B)XIQU (B)



WIKOW

F1215

G68

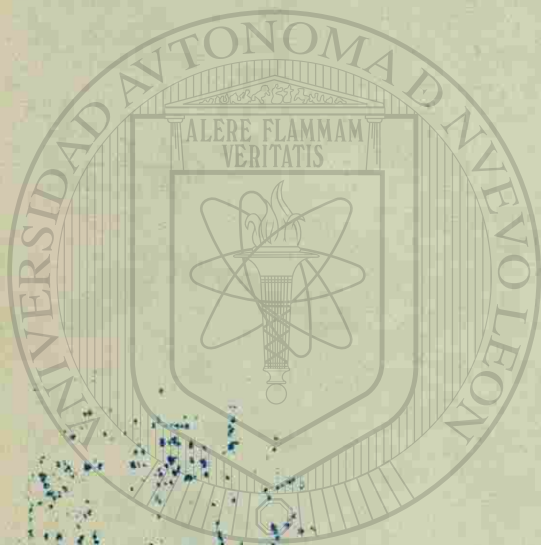
AL

108191



1020001214

UNIVERSIDAD ALTON
DIRECCION GENERAL

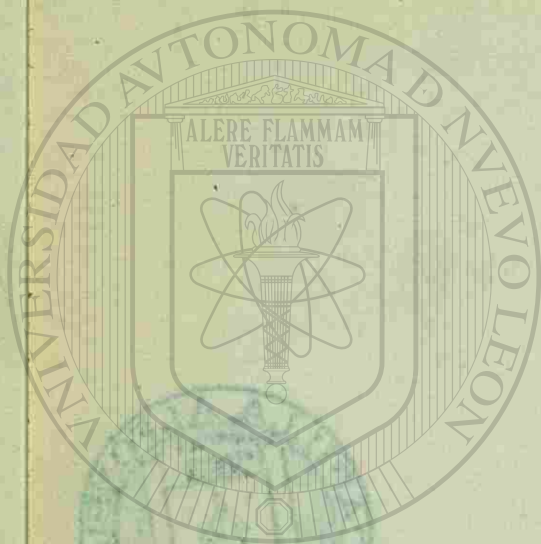


UANI



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA 168191



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

AU MEXIQUE



G. GOSTKOWSKI

MEXIQUE

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

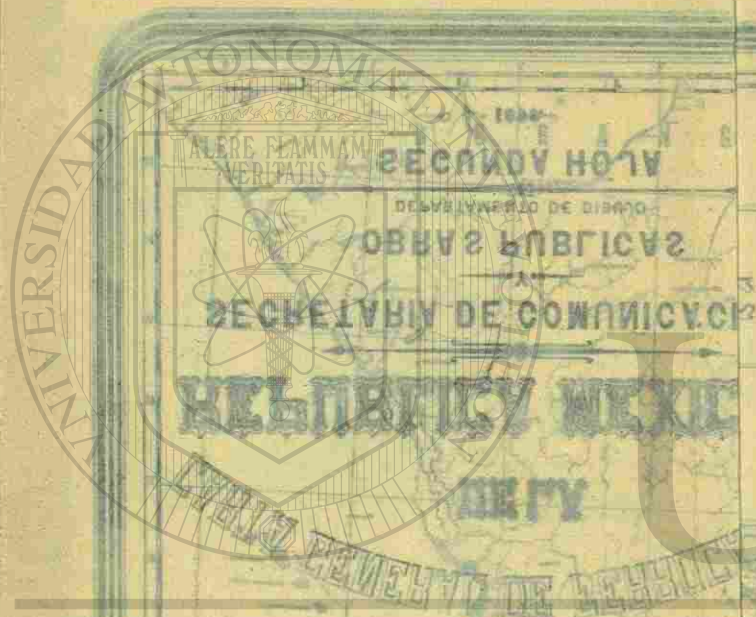
DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS



CARTE GÉNÉRALE DES CHEMINS DE FER DE LA RÉPUBLIQUE DU MEXIQUE

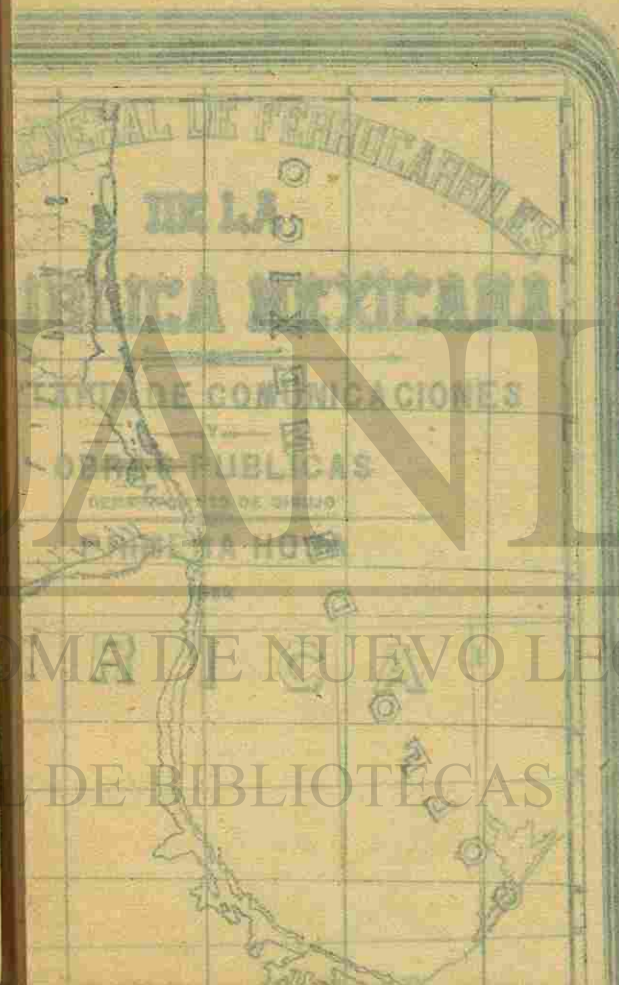
PARTIE MÉRIDIONALE





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

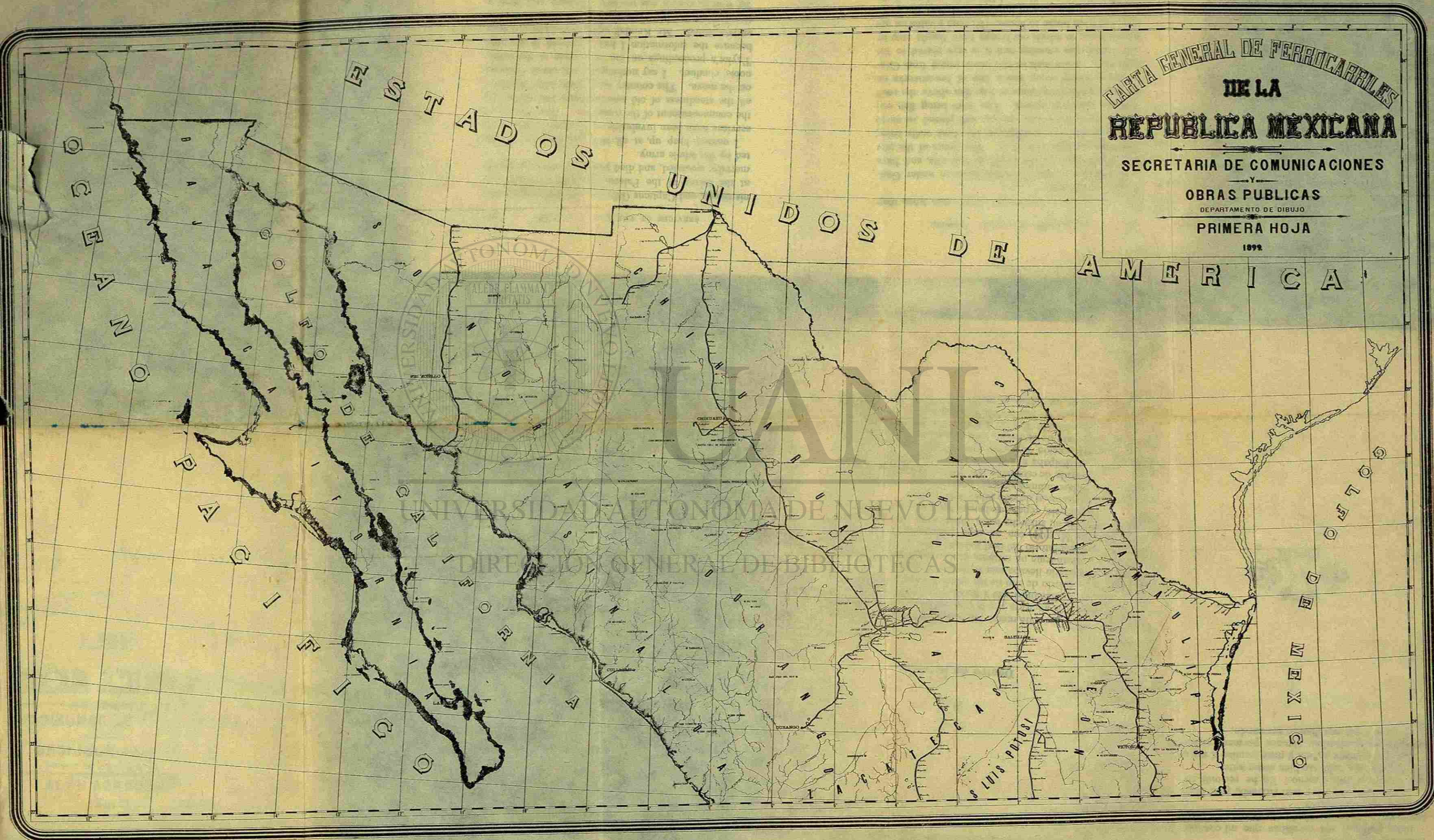
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



CARTE GÉNÉRALE DES CHEMINS DE FER DE LA RÉPUBLIQUE DU MEXIQUE

PARTIE SEPTENTRIONALE

CARTA GENERAL DE FERROCARRILES
DE LA
REPÚBLICA MEXICANA
SECRETARIA DE COMUNICACIONES
Y
OBRAS PUBLICAS
DEPARTAMENTO DE DIBUJO
PRIMERA HOJA
1892





AU MEXIQUE



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

FONDO
BERNANDO DIAZ RAMIREZ



Le général Porfirio Díaz, président des États-Unis du Mexique.

AU MEXIQUE

PREMIÈRE PARTIE

APERÇU HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
CONSTITUTION POLITIQUE

Le Mexique!... Que de rêves, que de légendes n'évoque pas ce nom! Contrée aux origines mystérieuses, aux fabuleux trésors, peuplée, aux siècles évanouis, par une race nombreuse et intelligente, les savants cherchent encore à déchiffrer son histoire sur les ruines de palais géants qui lui ont survécu et dont le style, les ornements et les vastes proportions rappellent les temples et les palais de l'antique Égypte...

C'était alors, pour ces empires-républiques qui se partageaient les vastes territoires s'étendant depuis le golfe du Mexique jusqu'à la mer Vermeille, les siècles de puissance et de gloire, où les arts et les sciences

florissaient autant qu'à Thèbes ou à Memphis. Quelques chroniqueurs nous ont dit ce qu'était le Mexique au moment où Hernan Cortès et la poignée de hardis aventuriers qui s'étaient joints à lui débarquèrent pour conquérir une nouvelle Toison d'or : ils nous ont décrit le faste et la puissance de ces empereurs et de ces rois qui, presque sans trêve, étaient toujours en guerre, et que l'astuce, ou mieux le génie, de Cortès parvint souvent à transformer en alliés qui l'aidèrent à asservir leur patrie.

Les souverains d'Espagne ne tardèrent pas à se rendre compte que le Mexique formait le plus beau joyau de leurs vastes domaines, sur lesquels le soleil ne se couchait jamais. Aussi lui donnèrent-ils le nom de Nouvelle-Espagne et confièrent-ils aux plus grands et aux plus habiles de leurs serviteurs l'administration de ce vaste territoire, dont la richesse, bien vite connue, ne tarda pas à attirer un flux considérable de trafiquants et d'aventuriers de toutes classes.

Quand on apprécie avec notre moderne criterium ce que fut, au triple point de vue politique, économique et religieux, la domination espagnole, dans ses possessions d'Amérique, on n'hésite pas à lancer contre elle

un injuste anathème. Mais, si l'on songe à ce qu'étaient non seulement l'Espagne, mais encore l'Europe entière, au temps de Charles-Quint, de ses successeurs et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on se montrera moins surpris de ces procédés de gouvernement.

L'Espagne ne pouvait enseigner que ce qu'elle savait, et l'on ne saurait s'étonner en France de l'application qu'elle fit à ses colonies des méthodes employées partout alors en Europe. Le fanatisme, l'intolérance n'étaient pas moins grands en Angleterre, dans les Flandres, en Allemagne, à Naples, etc., etc., qu'ils n'étaient à Mexico, à Lima, à Quito, etc. L'Inquisition fonctionnait aussi bien dans l'ancienne que dans la nouvelle Espagne, et la liberté de conscience était cas pendable, partout où elle prétendait s'imposer. Le Gouvernement de la métropole se montra protecteur décidé du progrès matériel; il entreprit la construction de belles routes, de magnifiques aqueducs, et contribua largement à l'édification de superbes édifices religieux et civils, tels qu'églises, palais, séminaires, hôpitaux, universités, écoles, académies, etc., etc.

L'écho affaibli du grand mouvement philosophique qui secoua sur ses bases, à la fin

du xviii^e siècle, la vieille Europe monarchique, arriva jusqu'au Mexique. Quelques hommes de grand cœur et de noble esprit, séduits par la lecture des encyclopédistes, du *Contrat social*, préparèrent une agitation qui devait bientôt se transformer en tempête. Des mesures vexatoires, telles que l'interdiction de cultiver la vigne, de planter des mûriers, etc., précipitèrent l'heure de l'action.

Ce qui devait fatalement se produire arriva : las d'une domination qui avait duré trois siècles, le peuple mexicain se révolta sous le joug, et il réclama, les armes à la main, le droit à l'existence, à la liberté, au progrès.

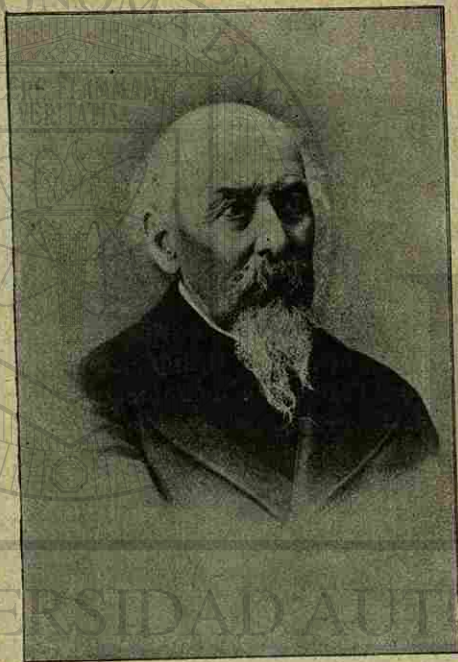
En 1810, Don Miguel Hidalgo, curé de la petite ville de Dolores, lança, le 16 septembre, le cri de révolte. Une guerre terrible commença, qui ne devait finir que le 27 septembre 1821, avec la proclamation de l'indépendance mexicaine et l'entrée à Mexico du général Iturbide, qui fut le premier Chef d'État du Mexique moderne.

Le curé Hidalgo et plusieurs de ses vaillants compagnons, tels que Morelos, Guerrero, etc., payèrent de leur vie leur héroïsme et furent fusillés par les Espagnols.

Il faut aux peuples comme aux individus

les leçons de l'expérience, et la sagesse ne s'acquiert le plus souvent qu'au prix de dures épreuves. Dès la proclamation de son indépendance, le Mexique fut livré aux luttes fratricides. En cinquante-cinq ans, de 1821 à 1876, époque à laquelle le général Porfirio Diaz fut appelé au fauteuil présidentiel, le pouvoir passa par d'innombrables mains : deux empires, celui d'Iturbide (1822-1823), puis celui de Maximilien (1864-1867), la dictature de Santa Ana (1841-1844), enfin plus de trente présidents différents, se succédèrent comme dans un kaléidoscope.

Après cette funeste entreprise d'une intervention française au Mexique, qui se termina par l'exécution de l'infortuné Maximilien, le grand patriote Benito Juarez, l'indomptable champion du droit et de l'indépendance, demeuré chef du pouvoir exécutif, commença résolument la réorganisation du pays, aussi bien au point de vue politique qu'économique ; son successeur M. Lerdo de Tejada, s'y employa aussi ; mais c'est depuis l'arrivée au pouvoir du général Porfirio Diaz, en 1876, que le Mexique est entré dans l'ère de prodigieuse prospérité où il se trouve aujourd'hui. Né le 15 septembre 1830, dans l'Etat de Oaxaca, le prési-



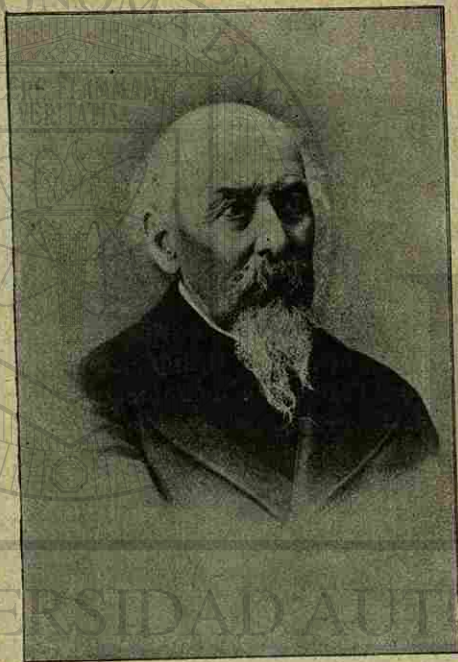
M. Fernandez Leal, ministre de Fomento
(commerce et colonisation)

dent Porfirio Diaz est et demeurera certainement une des plus nobles figures de l'Amérique ; son nom vivra longtemps dans la mémoire, non seulement de ses concitoyens, mais encore dans celle de tous les hommes qui honorent les bienfaiteurs de l'humanité et les apôtres du progrès.

Le président Porfirio Diaz est de taille au-dessus de la moyenne, son aspect est des plus sympathiques et ses manières d'une courtoisie parfaite. L'énergie, la volonté et le courage sont marqués en traits vigoureux sur son front large, et son regard, d'une vivacité juvénile, sait, quand il le faut, devenir profond ou pénétrant comme une lame d'acier. Sans morgue aucune, il reçoit avec une égale bienveillance les puissants et les humbles, et ce n'est jamais en vain qu'un de ceux-là invoque sa protection contre les abus de la force, ou les dénis de la justice.

GÉOGRAPHIE

Le Mexique occupe une situation privilégiée sur la carte du monde, baigné comme il est par deux océans, possédant tous les



M. Fernandez Leal, ministre de Fomento
(commerce et colonisation)

dent Porfirio Diaz est et demeurera certainement une des plus nobles figures de l'Amérique ; son nom vivra longtemps dans la mémoire, non seulement de ses concitoyens, mais encore dans celle de tous les hommes qui honorent les bienfaiteurs de l'humanité et les apôtres du progrès.

Le président Porfirio Diaz est de taille au-dessus de la moyenne, son aspect est des plus sympathiques et ses manières d'une courtoisie parfaite. L'énergie, la volonté et le courage sont marqués en traits vigoureux sur son front large, et son regard, d'une vivacité juvénile, sait, quand il le faut, devenir profond ou pénétrant comme une lame d'acier. Sans morgue aucune, il reçoit avec une égale bienveillance les puissants et les humbles, et ce n'est jamais en vain qu'un de ceux-là invoque sa protection contre les abus de la force, ou les dénis de la justice.

GÉOGRAPHIE

Le Mexique occupe une situation privilégiée sur la carte du monde, baigné comme il est par deux océans, possédant tous les

climats et produisant en abondance tous les fruits de la terre.

Situé dans la partie méridionale de l'Amérique du Nord, entre les $14^{\circ} 30' 42''$ et $32^{\circ} 42'$ de latitude nord et entre les $12^{\circ} 21'$ de longitude est et 18° ouest du méridien de Mexico, ses limites sont : au nord, les États-Unis; au sud-est, le Guatemala; à l'est, le golfe du Mexique et la mer des Antilles; à l'ouest et au sud-ouest, l'océan Pacifique.

Sa superficie approximative est de 1 987 324 kilomètres carrés. Sa plus grande longueur du nord-est au sud-est est de 2994 kilomètres, du confluent des rivières Gila et Colorado à la barre de Suchoiate. Sa plus grande largeur de l'est à l'ouest, 1226 kilomètres, de l'embouchure du Rio-Bravo à celle du Rio-Fuerte. La partie la plus étroite de son territoire se trouve à l'isthme de Tehuantepec : 216 kilomètres, de la barre de Coatzacoalcos à San-Francisco del Norte.

Le Mexique est traversé par la Cordillère des Andes, dont les rayons envahissent la plus grande partie du pays en y formant un plateau de 2400 kilomètres de longueur, jeté comme un pont entre l'Atlantique et le Pacifique, à une altitude variant de 2000 à 2500 mètres. Des cimes importantes le do-

minent, d'immenses vallées le coupent, des lacs s'y creusent.

Peu de grandes rivières par suite de la largeur restreinte du territoire et de la configuration accidentée du sol. Les plus importantes sont : le Rio-Grande del Norte, 2192 kilomètres; le Rio-Lerma, 832; le Rio-Balsas, 656; le Rio-Yaqui, le Panuco, etc.

Au point de vue climatérique, le Mexique se divise en trois zones dont les productions différent et embrassent à peu près tout le règne végétal.

1^{re} Terre chaude. — Cette zone s'étend du rivage de la mer, océan Pacifique ou golfe du Mexique, à une altitude de 1000 mètres. Température moyenne en été : 30 à 31° centigrades. Fertilité merveilleuse; tous les produits tropicaux s'y rencontrent; forêts, essences rares de teinture ou d'ébénisterie, textiles, dont l'agave sacxi (Henequen); fruits, caoutchouc, etc.

Veracruz, Tuxpan, Tampico, Progreso, Campêche, San-Juan-Bautista, etc., sur le golfe du Mexique; Acapulco, Colima, Tepic, Mazatlan, Guaymas, sur le Pacifique et le golfe de Californie, se trouvent dans cette zone.

2° *Terre tempérée.* — Oaxaca, Durango, Orizaba, Jalapa marquent le commencement de la région tempérée où la température varie entre 25 et 29° centigrades, avec une altitude de 1000 à 1500 mètres. Région saine, végétation intense : tabac, coton, café, canne à sucre, vanille, cacao, maïs, plantes textiles et tinctoriales, orchidées, etc.

3° *Terre froide.* — La troisième zone commence à l'altitude de 1500 mètres et embrasse tous les hauts plateaux. Température moyenne, 15 à 17° centigrades en été ; en hiver, 12 à 13°. Parfois, pendant la nuit, elle descend au-dessous de zéro ; les gelées y sont à redouter. Productions végétales : maïs, blé, seigle, orge, avoine, piments, tomates, haricots, légumes divers, raisins, mûriers et l'*agave mexicain* dont on extrait le *pulque*, la boisson nationale du pays, et l'*ixtle*, une fibre excellente. Dans cette région se trouvent les villes les plus peuplées du Mexique et les centres miniers les plus riches.

Population. — La population est de près de 12 300 000 habitants, dont environ 2 550 000, soit 21 pour 100, d'Européens ou

Américains du Nord ; 5 223 000 métis, soit 49 pour 100 ; 4 400 000 indigènes, soit 36 pour 100.

La ville la plus peuplée est Mexico, la capitale, qui compte 350 000 âmes ; viennent ensuite : Guadalajara, 98 000 habitants ; Puebla, 112 000 ; San-Luis-Potosi, 63 000 ; Guanajuato, 52 112 ; Leon, 50 000 ; Monterrey, 45 000 ; Pachuca, 40 000 ; Zacatecas, 39 000. En outre, quatorze villes ont plus de 20 000 habitants, trente-huit plus de 10 000, cent dix-huit plus de 5000 habitants.

Mexico, la capitale de la République, est située à 2277 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée de 300 kilomètres de pourtour. La ville, toute moderne, est intéressante ; elle forme damier et les rues s'y coupent à angle droit. L'horizon est partout limité par de hautes montagnes qui entourent la vallée. Le climat y est très beau, la température douce. Quelques beaux édifices, de luxueux magasins, un grand mouvement, d'élégants équipages, des jardins, des parcs, des avenues superbes, l'éclairage électrique, des tramways, etc., on trouve en somme, à Mexico, tout ce qui constitue la grande ville moderne.

CONSTITUTION POLITIQUE

Les États-Unis du Mexique possèdent certainement une des plus libérales Constitutions politiques qui soient au monde. Le Mexique est une République fédérale qui a pour base la souveraineté nationale, la division des pouvoirs, l'inviolabilité du pacte fédéral.

Le peuple exerce sa souveraineté par le moyen du Congrès de l'Union pour ce qui est de sa compétence et par les Assemblées représentatives des États pour tout ce qui a trait au régime intérieur de ceux-ci.

Il n'y a point de religion d'État. Tous les cultes qui n'enfreignent pas les lois de la morale sont libres, et tout homme, qu'il soit Mexicain ou étranger, jouit des mêmes droits civils et d'une protection égale de la part des lois.

Le pouvoir suprême de l'Union se divise en législatif, exécutif et judiciaire.

Pouvoir législatif. — Un Congrès général formé de deux Chambres, la Chambre des députés et le Sénat.

La Chambre des députés est renouvelée

tous les deux ans. Les élections ont lieu au scrutin secret, à raison d'un député par 40 000 habitants ou fraction dépassant 20 000.

Le Sénat est renouvelé par moitié tous les deux ans. Chaque État et le district fédéral envoient au Sénat deux représentants, dont le mandat est de quatre ans.

Pouvoir exécutif. — L'exercice du pouvoir exécutif est confié à une seule personne, qui est le Président de la République.

Il est élu au scrutin secret pour une durée de quatre ans, par un vote des électeurs au second degré, sanctionné par la Chambre des députés constituée en collège électoral.

Le Président peut être indéfiniment réélu.

Les attributions du Président sont de promulguer et exécuter les lois décrétées par le Congrès; nommer et destituer librement les membres du cabinet, les agents diplomatiques et en général tous les employés fédéraux; disposer de la force armée pour la sûreté intérieure, le maintien de la paix ou la défense extérieure du pays; déclarer la guerre, diriger les négociations diplomatiques et conclure les traités avec les puis-

sances étrangères sous réserve de l'approbation des Chambres.

Les Ministres d'État sont responsables devant les Chambres; ils doivent contre-signer, chacun selon ses attributions, les règlements, ordres et décrets du chef de l'État. Ils sont au nombre de sept: Affaires étrangères; Intérieur; Justice et Instruction publique; Statistique, Agriculture, Mines, Colonisation; Commerce, Industrie; Guerre et Marine, Finance, Crédit public; Communication et travaux publics.

Parmi les titulaires de ces différents ministères, il en est qui comptent plus de vingt années d'exercice, ce qui prouve qu'au Mexique la stabilité ministérielle n'est pas un vain mot.

Pouvoir judiciaire. — Le pouvoir judiciaire de la fédération est exercé par la Cour suprême de justice, les tribunaux de circuit et les juges de districts. La justice est rendue gratuitement et il n'existe pas de frais pour obtenir ses arrêts.

L'instruction publique est l'objet de la protection toute spéciale du Gouvernement, et il n'est pas de sacrifices qu'il ne s'impose pour en assurer le développement. L'instruc-

tion publique est gratuite, obligatoire et laïque.

Le budget des écoles primaires, pour la district fédéral et les territoires, en 1897-98, s'est élevé à \$ 875 687 35.

Le nombre des écoles primaires supérieures dans le district fédéral et les territoires est de 23; celui des écoles élémentaires, de 324.

Il y a, en outre, deux écoles mixtes et deux écoles du soir (cours d'adultes pour les ouvriers). En tout 454 écoles avec un personnel de 1342 professeurs.

Le nombre des inscriptions à l'École normale pour professeurs a été de 480 environ.

A l'École normale d'institutrices, 1170 élèves ont suivi les cours en 1898 et 1288 en 1899.

En 1899, l'École nationale préparatoire a reçu 1154 élèves.

Enfin le nombre des enfants qui reçoivent l'instruction dans les écoles primaires du district et des territoires était, en 1898, supérieur à 46 000. Cette année, ce chiffre sera beaucoup plus considérable.

Les divers États de la Fédération, suivant l'exemple du district fédéral et des territoires, s'imposent de lourds sacrifices pour

entretenir et créer de nouveaux établissements d'instruction primaire et secondaire.

Les enfants des étrangers peuvent, au même titre que ceux des nationaux, suivre les cours des écoles soutenues par le Gouvernement fédéral ou bien par celui des États.

États de la Fédération. — La République mexicaine est divisée en 27 États, libres et souverains. Les États du Centre sont au nombre de douze. Les États du Nord, quatre. Les États du littoral de l'océan Pacifique, neuf.

Les impôts. — Les nationaux et les étrangers sont soumis également aux mêmes charges.

Les recettes ordinaires du budget comprennent quatre catégories.

1° Impôts sur le commerce extérieur (droits d'importation, droits d'exportation, droits divers);

2° Impôts intérieurs perçus dans toute la Fédération (revenu du timbre, droits sur l'or et sur l'argent, droits sur les marques de fabrique et brevets d'invention);

3° Impôts intérieurs perçus seulement dans le district et les territoires fédéraux

(Tepic et Basse-Californie): contributions directes, impôts sur les successions et donations, droits sur les établissements métallurgiques, taxe sur les licences des notaires et titres pour agents d'affaires);

4° Services publics, produits et profits divers (postes et télégraphes, loterie nationale, impôts divers, etc.).

D'après M. Angel Dominguez, il n'est payé au Mexique que 5,63 piastres (cinq piastres soixante-trois sous) par tête d'habitant, tandis que l'habitant paye par tête :

	Piastres.
En France.....	16
En Allemagne.....	14 07
En Italie.....	12 00
En Belgique.....	10 65
Au Portugal.....	8 30

On le voit, la somme que chaque habitant doit verser au fisc est au Mexique bien inférieure à celle que paye n'importe quel habitant des pays d'Europe.

COMMUNICATIONS

Le principal obstacle qui s'opposait il y a quelques années au développement matériel

et économique du Mexique était l'absence de voies de communication ; des routes d'un entretien difficile — dans une contrée des plus accidentées où les distances sont énormes, la population généralement clairsemée, les pluies diluviennes dans la saison de l'hivernage — ne rendaient que de faibles services. Le transport des marchandises et des denrées était coûteux et lent; souvent il arrivait que des chariots trainés par dix-huit ou vingt mules restaient embourbés pendant des semaines, et il n'était pas rare de voir un train de chariots tarder un mois pour parcourir 50 ou 60 kilomètres. Dans un pareil état, il ne fallait songer à importer que des marchandises pouvant supporter des frets considérables et à n'exporter que des produits riches, tels que les métaux précieux, argent ou or en barres.

Aujourd'hui tout est bien changé, et, avant qu'il soit longtemps, il n'est pas une ville de quelque importance qui ne se trouvera reliée avec le centre et avec les ports du golfe et du Pacifique.

Si la construction d'un réseau important de voies ferrées est d'une date relativement récente, le premier projet d'unir la capitale Mexico au port de Veracruz par un railway

remonte à plus de soixante ans. En 1837, c'est-à-dire sept années seulement après l'inauguration du chemin de fer de Manchester à Liverpool, M. Arillaga sollicita et obtint du Gouvernement la concession d'une ligne ferrée allant de La Veracruz à Mexico en passant par Puebla. Malheureusement ce projet insuffisamment calculé, et mal compris aussi, n'entra pas en voie d'exécution.

Ce n'est qu'en 1842 que le président Lopez de Santa-Anna fit commencer les travaux de construction d'un chemin de fer entre Veracruz et Rio de San-Juan.

En 1849 le Mexique ne comptait que 5 kilomètres de chemins de fer.

C'est en 1867 seulement, après les guerres de réforme, l'intervention française et l'empire de Maximilien, que les travaux de la ligne de Mexico-Veracruz, déjà commencés sous ce régime, furent vigoureusement menés à bon terme par le gouvernement du président Benito Juarez.

Le 1^{er} janvier 1873, le président Don Sebastian Lerdo de Tejada inaugurait la ligne complète de Veracruz à la capitale du Mexique: 423 kilomètres, et la section d'Apizaco à Puebla: 47 kilomètres.

De 1873 à 1876, on discuta beaucoup

différents projets de chemins de fer qui devaient mettre en relation directe Mexico avec les États-Unis ; mais tout se réduisait à d'interminables *palabres*, suivis ou précédés de plantureux banquets. Il fallut l'arrivée au pouvoir du général Porfirio Diaz, pour que l'on passât des paroles aux actes.

Une énorme impulsion fut alors donnée à la construction des chemins de fer. En 1880, on commençait les travaux de la ligne du *Central Railway*, de Mexico à Paso del Norte : 1971 kilomètres.

Cette ligne dessert San-Juan del Rio, Silao, Aguascalientes, Zacatecas et Chihuahua. Divers embranchements rayonnent de la ligne principale, et vont aboutir à des villes importantes : de Silao à Marfil, puis à Guanajuato ; de la Soledad à San-Luis ; de Irapuato à Guadalajara : 259 kilomètres. De Guadalajara, part une autre voie ferrée qui aura comme point terminus San-Blas sur l'Océan Pacifique. Le réseau actuel du *Central Railway* n'est pas éloigné de compter 4500 kilomètres, à travers les États de Mexico, Hidalgo, Querétaro, Guanajuato, Jalisco, Aguascalientes, Zacatecas, Coahuila, Durango, Chihuahua. Le trajet de Mexico à la

frontière américaine se fait en moins de soixante heures.

Le *Nacional Railway* vient ensuite avec 1348 kilomètres, unissant la capitale à Nueva-Laredo sur la frontière des États-Unis, en passant par Toluca, San-Luis-Potosi, Saltillo et Monterey. L'un des embranchements de Mexico à Salto, compte 67 kilomètres ; un autre, d'Acambaro à Morelia et Pátzcuaro, est de 154.

Le point le plus élevé de la voie est à Salazar dans l'État de Mexico : 3380 mètres d'altitude.

Par cette ligne, qui est à voie étroite, le voyage de New-York à Mexico est de quatre jours et vingt heures.

Quand tous les embranchements projetés seront construits, le réseau total du *Nacional Railway* sera d'environ 2500 kilomètres. Actuellement il compte plus de 1800 kilomètres.

L'*Internacional Railway* a 616 kilomètres, de Porfirio-Diaz, petite ville frontière située sur la rive droite du Rio-Grande del Norte, en face de la ville américaine Eagle-Pass, à Torreon, d'où part la ligne qui conduit à Durango, capitale de l'État du même nom. Il est encore quelques autres embranchements, qui constituent pour l'ensemble du

réseau de cette ligne environ 1500 kilomètres.

Le *Chemin de fer interocéanique* a pour objet de relier Veracruz avec un port situé sur l'océan Pacifique, Acapulco sans doute.

Actuellement, il va de Veracruz à Jalapa d'où, par Perote et Puebla, il monte vers Mexico. Cette ligne très pittoresque est extrêmement intéressante. Elle fait une concurrence sérieuse au *Chemin de fer national mexicain* (*Mexican Railway*), de Veracruz à Mexico, par Cordoba, Orizaba et Esperanza. De Mexico, cette ligne atteint déjà en direction vers le Pacifique la ville de Puente de Ixtle, située à 215 kilomètres de la capitale. Son réseau actuellement en exploitation atteint près de 1000 kilomètres.

Citons encore le *Chemin de fer du Sud* de Puebla à Oaxaca, 369 kilomètres.

Celui de Monterey à Trevino et Tampico, 625 kilomètres.

On doit mentionner aussi la ligne de Nogales sur la frontière du Texas à Guaymas sur le golfe de Californie, 423 kilomètres; celle de Puebla à Chietla, 108 kilomètres, celle de Cuautla, qui doit s'embrancher à Puente de Ixtle avec le Grand Pacifique.

Le *Chemin de fer de Tehuantepec* traverse l'isthme de Tehuantepec, de Coatzacoalcos

à Salina-Cruz : 310 kilomètres. Propriété de l'État, ce chemin de fer vient d'être cédé à bail aux grands entrepreneurs anglais *S. Pearson and Sons*, qui se sont engagés à construire les deux ports terminus. Dès que ces importants travaux seront terminés, la ligne interocéanique de Tehuantepec fera une concurrence très sérieuse à celle de l'isthme de Panama, car elle abrégera beaucoup, pour les provenances venant des États-Unis ou d'Europe à destination des ports du Pacifique au nord de Tehuantepec, la durée des transports et le prix des frets.

A l'exception du chemin de fer de Tehuantepec et de deux ou trois autres, construits avec les fonds de l'État, presque toutes les lignes dont nous avons parlé ont été créées à l'aide des capitaux étrangers ou bien par des Sociétés américaines, anglaises et une belge.

La presqu'île du Yucatan fait exception à cette règle, car le réseau de ses chemins de fer a été établi avec les capitaux fournis par les habitants. Le Yucatan, dont la prospérité déjà grande se développe encore, pousse activement à l'extension de ses voies ferrées. Celles qui existent aujourd'hui en exploitation sont :

1° Le chemin de fer de Progreso, avec deux

lignes à voie normale, dont l'une relie Progreso à Merida : 36 kilomètres ; l'autre se dirige vers l'est à Izamal : 66 kilomètres.

2° Chemin de fer de Merida à Valladolid : 163 kilomètres. Cette ligne est achevée jusqu'au kilomètre 103.

3° Chemin de fer de Peto. Cette ligne se dirige de Merida vers le sud à la rencontre des territoires des Indiens rebelles. Elle traverse une contrée agricole très prospère. Elle se raccordera au réseau des chemins de fer Sud-orientaux, que l'on projette de construire sur le territoire dont l'organisation ne saurait tarder ; la ligne a 133 kilomètres, elle est à voie étroite de 0^m, 94.

4° Compagnie Péninsulaire. Ligne de Merida à Campêche : 173 kilomètres avec embranchement de 27 kilomètres ; total, 200 kilomètres. Cette ligne facilite beaucoup les relations entre le Yucatan et l'État de Campêche. Son importance deviendra encore plus grande dès que les travaux projetés auront amélioré les conditions du port de Campêche.

Outre ces quatre Compagnies, il s'en est constitué récemment une cinquième, dans le but de construire un réseau de chemins de fer dans l'immense territoire qu'habitent les Indiens. Il y aura deux lignes princi-

pales : l'une, allant de l'ouest à l'est, sera le prolongement de la ligne de Merida à Peto et, passant par Chansantacruz, aboutira à la baie de l'Asuncion, qui est le port de l'avenir pour le Yucatan ; l'autre ligne, allant du nord au sud, partira probablement de Valladolid pour arriver à la colonie anglaise de Belize.

Pour achever la nomenclature des chemins de fer de moindre importance, en exploitation au Mexique, nous citerons le *Chemin de fer du Nord* : 150 kilomètres, et les lignes de Sinatoa à Durango : 62 kilomètres ; Mexico-Cuernavaca et Pacifique : 250 kilomètres environ ; Matamoros Izucar vers Acapulco : 110 kilomètres construits environ ; Salamanca au Jarral : 35 kilomètres ; Maravatio à Pátzcuaro : 55 kilomètres ; Nautla à San-Marcos : 120 kilomètres. Le chemin de fer de la Basse-Californie, qui a près de 50 kilomètres construits ; celui de Vanegas, Cedral, Matehuala et Rio-Verde, qui en compte 65, et enfin les lignes diverses du district fédéral, qui dépassent 120 kilomètres.

Nous parlerons pour mémoire des chemins de fer d'intérêt local, tels que le *Chemin de fer industriel* de Puebla à Constan-
cia, Cholula et Huejo-Tzingo : 30 kilomètres ;

les lignes de Tlamanalco, 27 kilomètres ; Tecolutla à El Espinal, 21 kilomètres ; Celaya à Roque et Plancarte, 15 kilomètres, etc., etc.

En résumé, le Mexique avait en 1888 8017^{kil},819 de chemins de fer ; l'année suivante, 8704^{kil},919. En 1890, on voyait construire 1016^{kil},964 ; en 1891, 1062^{kil},780 ; en 1892, 566 kilomètres ; en 1893, 112^{kil},351 ; enfin, en 1894 le total arrivait à 11 463^{kil},450 ; en 1897, on atteint près de 13 000 kilomètres et, au 1^{er} avril 1900, le réseau total des chemins de fer en exploitation n'est pas loin de 14 000 kilomètres. Il est peu de pays au monde qui, dans un espace de temps relativement aussi court, aient déployé une activité aussi grande dans l'établissement des voies de communications rapides.

Quand le réseau mexicain actuellement concédé sera terminé, il dépassera 16 000 kilomètres ; alors une voie ferrée amènera directement de la frontière des États-Unis à celle du Guatemala, avec des embranchements qui uniront les ports du Yucatan à la ligne qui traversera les États de Oaxaca, de Tabasco et de Chiapas, les produits et les denrées des plus diverses ; les échanges se multiplieront à l'infini, la population décu-



M. S. B. de Mier, commissaire général du Mexique
à l'Exposition de 1900.

plera et le bien-être général s'accroîtra dans d'énormes proportions.

Avant qu'il soit longtemps, tous les hauts plateaux du nord seront sillonnés par les rails. De l'est à l'ouest ils couperont le Mexique comme il est déjà fait entre Coatzacoaleos et Salinas-Cruz, unissant les golfes du Mexique et de Tehuantepec; entre Veracruz et Acapulco, reliant le golfe du Mexique à l'océan Pacifique en passant par Mexico, et enfin Tampico et San-Blas, en touchant à San-Luis-Potosi, Guadalajara et Tepic, pendant que, de Guadalajara d'une part et de Patzcuaro de l'autre, les rails se prolongeront de Acambaro et Morelia par Uruapam et Colima pour aboutir à Manzanillo et à Acapulco sur le Pacifique.

Cette œuvre immense, qui mettra en rapports suivis et faciles toutes les villes du Mexique et qui aurait semblé chimérique il y a trente ans, sera une réalité dans un délai très rapproché.

Le général Porfirio Diaz, auquel le Mexique est redevable de tous ces biens, aura certainement la grande joie de voir l'achèvement du grand réseau des chemins de fer au Mexique, et il pourra éprouver une légitime fierté d'avoir su mener à terme en dépit des

obstacles de tous genres, une entreprise que beaucoup qualifiaient de chimérique.

Il est juste de rappeler à ce propos que, dès le début, le président Porfirio Diaz trouva un collaborateur dévoué et enthousiaste dans la personne du général Pacheco, son ministre des travaux publics, décédé prématurément; mais, ainsi qu'il a été dit avec grande raison par M. Auguste Genin dans ses Études sur le Mexique qui sont justement estimées: la tête qui conçut et celle qui trouva les moyens de tout terminer sont là: le président Porfirio Diaz qui fit de la bonne politique et M. José Yves Limantour qui lui créa de bonnes finances.

Les prix de transport pour voyageurs sont généralement calculés à raison de 0,03 centavos, 1^{re} classe; 0,02 centavos, 2^e classe, 0,01 1/2, 3^e classe, par kilomètre.

Compagnies de navigation. — Les relations entre l'Europe, les États-Unis et les Antilles sont desservies par différentes lignes de vapeurs.

La *Compagnie générale Transatlantique Française* expédie le 21 de chaque mois, de Saint-Nazaire, un navire qui, après avoir fait escale à Santander, La Corogne et La

Havane, arrive à Vera-Cruz le 5 ou le 6 du mois suivant.

La *Compagnie générale Transatlantique Espagnole*, qui, avant la perte pour l'Espagne de l'île de Cuba, avait trois fois par mois un service direct entre Barcelone, Liverpool, Le Havre, La Havane et Veracruz, n'envoie plus que deux steamers chaque mois, l'un partant de Santander le 20 de chaque mois, l'autre quittant Barcelone le 27.

La *Compagnie Hambourgeoise Américaine*. Hambourg, Le Havre, Veracruz, Tampico, une fois par mois. — *Royal Mail Steam Packet*. Southampton, Cherbourg, Veracruz, deux fois par mois. — *Ligne Harrison*. Liverpool, Progreso, Tampico, Veracruz, deux fois par mois. — *West India and Pacific Steamship Company*. Liverpool, Tampico, Progreso, Veracruz, une fois par mois. — *Lignes Ward et Morgan*. New-York, Progreso, Veracruz, toutes les semaines. — *Pacific Mail*. San-Francisco à tous les ports du Pacifique, tous les mois. En outre, dix lignes secondaires, sans compter le service à vapeur du cabotage desservant régulièrement tous les ports du golfe du Mexique, Veracruz, Tuxpan, Tampico, Matamoros, Alvarado, Campêche, Progreso, etc., etc.

POSTES ET TÉLÉGRAPHES

Le Mexique fait partie de l'Union postale : lettres, 0 fr. 25 ou 10 centavos par 15 grammes ; cartes postales, 0.10 ou 5 centavos ; imprimés, 1 centavo par 60 grammes. Un câble sous-marin (3 fr. 30 le mot pour la France) met en communication le Mexique avec Galveston (États-Unis), l'Europe et le monde entier.

Le service postal et télégraphique dessert les moindres localités de la République, avec une régularité qui n'existe pas toujours en Europe.

Le réseau total des lignes télégraphiques appartenant à l'État, aux provinces, aux Compagnies de chemins de fer ou bien à des entreprises particulières, dépasse 62 000 kilomètres.

Le total des lignes téléphoniques est d'environ 14 000 kilomètres.

COMMERCE — INDUSTRIE — AGRICULTURE MINES

Commerce. — Le commerce en gros est généralement entre les mains des étrangers :

Havane, arrive à Vera-Cruz le 5 ou le 6 du mois suivant.

La *Compagnie générale Transatlantique Espagnole*, qui, avant la perte pour l'Espagne de l'île de Cuba, avait trois fois par mois un service direct entre Barcelone, Liverpool, Le Havre, La Havane et Veracruz, n'envoie plus que deux steamers chaque mois, l'un partant de Santander le 20 de chaque mois, l'autre quittant Barcelone le 27.

La *Compagnie Hambourgeoise Américaine*. Hambourg, Le Havre, Veracruz, Tampico, une fois par mois. — *Royal Mail Steam Packet*. Southampton, Cherbourg, Veracruz, deux fois par mois. — *Ligne Harrison*. Liverpool, Progreso, Tampico, Veracruz, deux fois par mois. — *West India and Pacific Steamship Company*. Liverpool, Tampico, Progreso, Veracruz, une fois par mois. — *Lignes Ward et Morgan*. New-York, Progreso, Veracruz, toutes les semaines. — *Pacific Mail*. San-Francisco à tous les ports du Pacifique, tous les mois. En outre, dix lignes secondaires, sans compter le service à vapeur du cabotage desservant régulièrement tous les ports du golfe du Mexique, Veracruz, Tuxpan, Tampico, Matamoros, Alvarado, Campêche, Progreso, etc., etc.

POSTES ET TÉLÉGRAPHES

Le Mexique fait partie de l'Union postale : lettres, 0 fr. 25 ou 10 centavos par 15 grammes; cartes postales, 0.10 ou 5 centavos; imprimés, 1 *centavo* par 60 grammes. Un câble sous-marin (3 fr. 30 le mot pour la France) met en communication le Mexique avec Galveston (États-Unis), l'Europe et le monde entier.

Le service postal et télégraphique dessert les moindres localités de la République, avec une régularité qui n'existe pas toujours en Europe.

Le réseau total des lignes télégraphiques appartenant à l'État, aux provinces, aux Compagnies de chemins de fer ou bien à des entreprises particulières, dépasse 62 000 kilomètres.

Le total des lignes téléphoniques est d'environ 14 000 kilomètres.

COMMERCE — INDUSTRIE — AGRICULTURE MINES

Commerce. — Le commerce en gros est généralement entre les mains des étrangers :

les Français pour la bonneterie, les nouveautés, l'article de Paris ; les Espagnols et quelques Italiens pour les vins et les épiceries ; les Allemands pour la quincaillerie ; les Américains et les Anglais pour les machines, les papeteries, la carrosserie. — Jadis la France occupait la première place pour les importations au Mexique ; elle vient aujourd'hui après les États-Unis, l'Allemagne et l'Angleterre.

Les expéditions de marchandises à destination du Mexique doivent être accompagnées d'une facture consulaire en triple expédition, légalisée par le consul du Mexique du lieu d'expédition ou du port d'embarquement.

Le commerce et l'industrie se développent rapidement au Mexique. Entre 1872 et 1899, le Mexique a quadruplé le chiffre de ses importations et sextuplé celui de ses exportations.

Banques. — En dehors de la Banque nationale, de la Banque de Londres-Mexico et de la Banque internationale et hypothécaire établies dans la capitale et avec diverses succursales en province, il y a qua-

torze ou quinze autres banques dans les États de la Fédération. Le total de leur capital social est d'environ 50 millions de piastres.

Le taux de l'intérêt de l'argent est généralement calculé à 6 0/0 par an.

La situation des Banques du Mexique. — Le bilan mensuel des Banques de la République présentait, au 31 janvier dernier, la situation suivante :

Banques	Existence en caisse	Porte- feuille, prêts sur gages	Capital social	Circu- lation	Dépôts
(En milliers de piastres)					
Nationale Mexico...	27.299.8	45.020.7	20.000.0	24.559.5	»
Londres-Mexico.....	12.919.5	38.479.6	15.000.0	18.500.3	6 259.6
Hypothécaire.....	761.2	7.877.3	5.000.0	6.202.1	527.7
Centrale.....	1.585.7	4.531.0	6.000.0	»	»
Zacatecas.....	701.4	1.167.9	600.0	601.6	175.7
Yucatèque (Yuc.)....	3.325.5	6.457.3	2.500.0	5.702.4	40.2
Mercantile (id.).....	1.005.1	1.411.6	750.0	1.514.9	35.5
État de Mexico.....	384.4	1.486.5	1.500.0	644.1	37.3
Nuevo-Léon.....	686.5	1.889.8	900.0	1.476.2	93.9
Coahuila.....	753.9	82.0	1.600.0	1.228.3	47.3
Durango.....	486.8	1.478.9	1.000.0	559.9	125.6
San Luis Potosi.....	779.3	2.206.8	1.100.0	1.194.7	»
Occidentale.....	659.9	60.2	1.000.0	240.2	125.8
Sonora.....	585.9	1.589.0	500.0	1.029.5	98.6
Mercantile (Ver)....	1.263.1	4.203.8	2.000.0	2.434.6	81.8
Jalisco.....	691.7	153.5	1.000.0	705.6	29.7
Minère (Chihuahua)...	»	»	»	»	»
Commerciale (id.)....	396.9	1.788.9	600.0	517.1	»
Mercantile Mont.)...	113.0	1.188.0	2.500.0	»	8.9

Voici les différences qu'offre le présent tableau avec celui du mois de décembre :

Le portefeuille de la Banque Nationale a augmenté de 1 688 403 piastres 80 et sa circulation a diminué de 86 890 p.

Le portefeuille de la Banque de Londres a diminué de 1 796 856 piastres 47 et sa circulation a diminué aussi de 1 225 445 p.

Étalon monétaire. — La piastre d'argent (*peso*) frappée au poids de 27^{gr},073 281 et au titre de 902 + 0,777 de 0,001.

La piastre se divise en cent sous (*centavos*); en deux pièces de cinquante sous; cinq pièces de vingt sous; en dix de dix; en vingt de cinq sous.

Les monnaies d'or sont des pièces de 20 piastres, 10 piastres, 5 piastres et 2 piastres 50, au titre de 0,875. Poids de la pièce de 20 piastres : 33^{gr},841.

Zone libre. — On appelle ainsi une bande de territoire national de 20 kilomètres de largeur à partir de la ligne frontière du nord du Mexique, du Pacifique au golfe du Mexique. Les produits étrangers peuvent y entrer sans payer de droits à la douane. Les États-Unis ayant interdit en 1895 le transit

sur leur territoire de marchandises destinées à la zone libre, le Gouvernement mexicain en a ordonné l'entrée par les ports-douanes de Guaymas, Tampico et Veracruz.



M. Gustavo Baz, Chargé d'affaires du Mexique,
Membre honoraire de la Commission.

Industrie. — La République compte une centaine de fabriques de tissus de coton, dont les plus importantes, celles qui peuvent avantageusement rivaliser avec les plus belles manufactures qui soient au monde,

appartiennent en général à des Français, presque tous originaires du département des Basses-Alpes. Les fondateurs de ces grandes manufactures, ou bien les propriétaires des grands établissements de commerce pour les tissus qui existent dans la capitale et les principales villes de la République, ont eu presque tous des commencements humbles, des débuts difficiles ; mais, à force de volonté, de courage, d'intelligence, de travail et d'économie, ils ont triomphé des obstacles et il en est bien peu qui ne soient arrivés à réaliser de très belles fortunes. Les Barcelonnettes, ainsi qu'on les désigne au Mexique, ont bien mérité de la mère patrie ; car c'est grâce à leur courageux effort, à leur persévérance, à leur probité absolue, que le commerce d'exportation de la France conserve encore un marché important au Mexique.

Il existe encore de nombreuses manufactures de tissus de laines et de tapis. Une des plus récentes et des mieux outillées est celle de San-Ildefonso, fondée par M. Archibaldo Hope, complètement transformée et dotée de l'outillage le plus perfectionné par M. Ernest Pugibet, un Français, d'une

activité et d'une intelligence remarquables, qui possède également la plus importante fabrique de cigarettes qui soit sur le continent américain « El Buen Tono ». On compte également des manufactures de cigares excellents à Veracruz, à Jalapa, à Tabasco, San-Andrès, Huimanguillo, etc. ; des distilleries importantes et quantité de secondaires ; des fonderies de fer, des ateliers de constructions métalliques, des sucreries, des verreries, des fabriques de conserves et de liqueurs, etc. Il existe également des manufactures de meubles, de porcelaines, de produits chimiques, de parfumeries, de savons, mais elles pourraient être augmentées ou perfectionnées ; la viticulture se développe avec succès dans plusieurs États du Centre et son avenir paraît aujourd'hui assuré.

Agriculture. — Les Européens qui voudraient se rendre au Mexique pour y chercher du travail, peut-être la fortune, mais assurément l'aisance, peuvent partir sans crainte. S'ils sont animés par un esprit d'ordre, d'économie et l'amour du travail, ils sont assurés d'y trouver l'emploi de leur intelligence et de leurs bras ; mais il importe de leur conseiller de ne s'y rendre que s'ils

ont un petit capital qui leur permette d'entreprendre soit un commerce, soit une exploitation agricole. L'agriculture surtout offre des bénéfices très rémunérateurs à tous ceux qui s'y consacrent sérieusement. Il ne s'agit pas, bien entendu, de travailler la terre par soi-même; mais, une fois que l'on s'est rendu acquéreur d'un certain nombre d'hectares, aux conditions avantageuses auxquelles on peut les acquérir, soit de l'État s'ils sont biens domaniaux, soit de grands propriétaires fonciers qui ne peuvent mettre entièrement en valeur des propriétés qui parfois atteignent 20, 30, 40, 70 et quelquefois au delà de 100 000 hectares, le colon propriétaire la fait travailler par les indigènes.

Les indigènes du Mexique sont généralement dociles et suffisamment laborieux; ils apprennent ce qu'on veut bien leur enseigner, pourvu qu'on sache procéder avec douceur et un peu de patience. Le prix des terres comparé à celui d'Europe est dérisoire, même dans les régions les plus fertiles. Le Gouvernement donne des concessions gratuites aux colons sérieux, avec la faculté d'introduire en franchise leurs outils, des machines agricoles, des semences et des animaux reproducteurs.

Des trois zones qui partagent le Mexique, la zone tempérée est celle qui convient le mieux au colon européen; il s'y acclimatera facilement et, pourra sans inconvénient,



M. Ramon Fernandez, consul du Mexique à Marseille, adjoint au commissaire général.

après un stage plus ou moins long, se rapprocher des côtes où, dans certaines parties, l'exubérante végétation surpasse celle de la légendaire et biblique terre de Chanaan.

Ainsi, dans une propriété « Las Pilas »,

située sur la côte sud de l'État de Oaxaca, district de Pochutla, la canne à sucre atteint la hauteur de trente pieds, et les feuilles du tabac, qui croît naturellement sur ce terrain, mesurent 25 ou 30 pouces anglais de longueur. Dans ce même district de Pochutla, les caféiers sont des arbres véritables : on y cueille de 11 à 12 livres de fèves chaque année; les caoutchoucs, qui sont à l'état sylvestre, donnent annuellement 10 livres de gomme de première qualité; la vanille, la ramie croissent naturellement, et le yuca donne des tubercules dont le poids dépasse souvent 6 livres. On fait dans ces terres trois récoltes de maïs par an. Les variétés de bananiers et de palmiers sont nombreuses, aussi bien sur la côte du golfe que sur celle du Pacifique; parmi les palmiers, celui qui donne l'huile si recherchée en Europe est le plus abondant. Un touriste eut un jour la patience de compter les fruits que portait un limonier sauvage; il a relevé le chiffre de 6000!

Au large des rivières qui traversent les États de Tabasco et de Chiapas, il existe des millions d'hectares de terres magnifiquement irrigués et dont la couche d'humus varie entre 4 et 5 mètres d'épaisseur.

Ces États de Tabasco, de Chiapas, de Veracruz, l'isthme de Tehuantepec, l'État de Oaxaca, possèdent une splendide végétation.



M. Manuel Garcia-Torrès, attaché à la légation du Mexique en France, adjoint au commissaire général.

Les principaux produits sont le café, la canne à sucre, le cacao, le tabac, le maïs, le riz, le caoutchouc, le coton, etc. On y trouve aussi une quantité de plantes textiles, telles

que la *pita* qui rivalise avec le *henequen* de Yucatan pour la fabrication des cordages, des hamacs, etc.; le *jolocin*, avec lequel on a obtenu un papier d'excellente qualité.

Les immenses forêts qui couvrent encore une partie considérable du territoire des États de Tabasco, de Chiapas, de Veracruz, de Campêche, du Tamaulipas renferment en abondance les essences les plus variées et les plus riches de tous les bois qui servent à la teinture ou à l'ébénisterie. L'exploitation des forêts et l'exploitation des bois ont donné la fortune à presque tous ceux qui s'y sont employés. Aujourd'hui, et bien qu'il faille s'avancer plus à l'intérieur des terres pour trouver les essences recherchées, grâce à l'emploi des chemins de fer portatifs (système Decauville) et à celui des scieries mécaniques sur les chantiers de coupes, on réalise encore des gains considérables avec un capital relativement réduit dans l'exploitation des forêts tropicales du Mexique.

Il n'est pas une contrée au monde où les plantes textiles soient plus abondantes qu'au Mexique. La variété de ces plantes est infinie et, aussi bien sur les côtes que sur les hauts plateaux, elles offrent, à une exploitation rationnelle, des bénéfices considérables.

La presqu'île du Yucatan, dont nous avons déjà parlé, doit surtout sa grande prospérité à la culture et à l'exportation du *henequen* (*agave zocci*). C'est par milliers de tonnes



M. Albert Hans, adjoint au commissaire général.

qu'on l'expédie aux États-Unis surtout, où elle est employée à la fabrication des cordages, des sacs, etc. Le *henequen* n'exige que peu de main-d'œuvre. Les frais de culture sont presque nuls, ils se bornent à un binage sommaire et à un nettoyage facile. Le

prix de l'*aroba*, qui est de 25 livres, a parfois atteint le chiffre de 4 dols, et l'on calcule que toutes les dépenses, y compris celle du décorticage, atteignent à peine 1 fr. 25 c. C'est donc un bénéfice de 18 francs par 25 livres de fibres. Ces prix ont un peu baissé, mais ils n'en restent pas moins encore très rémunérateurs.

Il existe au Yucatan plus de neuf cents exploitations régulières du henequen. La valeur de cette fibre, exportée en partie par le port de Progreso, pendant l'année 1899, a été d'environ 450 000 balles d'une valeur de 21 millions de piastres.

En dehors du henequen, on trouve presque partout, au Mexique, des agaves d'espèces variées qui peuvent donner de sérieux bénéfices. Sans parler du *maquey*, l'agave d'où l'on extrait le *pulque*, la boisson favorite des Mexicains du plateau central, et dont le débit a rendu millionnaires presque tous les propriétaires qui s'adonnent à cette culture, il en est quantité d'autres, telles que le *maquey manso*, qui fournit une fibre excellente nommée *ixtle*.

La *pita* (*agave americana*) ou bien *bromera sylvestris*, qui donne une fibre qui n'est pas sans analogie avec celle de la *ra-*

mie. Des essais de culture de cette dernière plante ont donné des résultats qui permettent de croire que la *ramie* sera avant peu une nouvelle source de revenus pour les agriculteurs mexicains et les colons étrangers.

D'après ce qui précède, on peut conclure qu'il est peu de contrées au monde offrant aux entreprises de colonisation des bénéfices aussi certains que ceux qu'elles sont assurées de réaliser au Mexique.

Non seulement la protection la plus large est accordée par les lois aux immigrants et aux entreprises agricoles, industrielles ou minières qui se créent au Mexique, mais les autorités locales s'efforcent encore de leur faciliter les débuts, d'aplanir les obstacles et de leur octroyer toutes les garanties nécessaires à la réussite de leurs travaux. Il n'est pas douteux — nous ne saurions trop le redire — que ceux-là surtout ont certitude de bon succès qui, habitués aux labeurs des champs et possédant un petit pécule, viendront demander à la terre aussi fertile qu'hospitalière du Mexique l'aisance que trop souvent leur refuse un sol épuisé et parcimonieusement réparti au profit des humbles.

Le blé qui se récolte en grande quantité dans les vastes vallées du plateau central est

un des dons que l'Ancien Monde a fait au Nouveau. Son introduction première remonte à l'année 1530. Alors qu'en Europe la proportion entre la semence et la récolte dépasse rarement dix ou douze pour un, au Mexique elle est généralement de trente et quarante pour un ; on affirme même que, dans certains districts des États de Puebla, de Mexico, de Querétaro, etc., le rendement est parfois jusqu'à *soixante-dix et quatre-vingts pour un*. Si l'on songe que, sauf d'honorables exceptions, les méthodes surannées sont encore celles employées par un grand nombre de cultivateurs mexicains, on estimera l'importance que ne manquera pas d'atteindre la production des céréales au Mexique, alors que tous les agriculteurs adopteront les méthodes nouvelles, qu'ils emploieront des machines perfectionnées et que l'irrigation artificielle mettra les récoltes à l'abri des irréparables désastres que leur causent trop souvent des sécheresses prolongées. L'avoine, l'orge, le seigle, etc., poussent dans les mêmes conditions que le blé.

Le *maïs*, dont on admire un peu partout les superbes plantations, est pour les naturels du pays le premier et le plus important

des aliments. On le cultive aussi bien dans la zone tempérée que dans la zone froide, qui domine parfois de huit mille pieds le niveau



M. Bernardo de Mier, attaché au commissariat général.

des mers. L'abondance des récoltes dans les bonnes années est surprenante. La terre rend alors jusqu'à trois ou quatre cents fois ce qu'elle a reçu : on calcule que le produit

102000/214

des semences atteint souvent le chiffre de cent trente à cent cinquante grains pour un.

Parmi les autres produits d'une grande consommation, qui assurent au producteur des bénéfices certains, nous citerons le *haricot noir* (*frijol*) qui, avec le maïs, constitue la base de l'alimentation des indigènes du Mexique; les *piments* (*chile*) dont l'emploi est général dans la préparation des aliments; le pois chiche (*garbanzo*) qui s'exporte surtout en Espagne et à la Havane. La tomate exquise, les oignons, les aulx, les choux, en un mot tous les légumes et tous les fruits d'Europe peuvent être récoltés sur le plateau central du Mexique. Une culture mieux soignée améliorera beaucoup la qualité de certains fruits et de certains légumes originaires d'Europe qui, actuellement, laissent encore à désirer.

Le total des colonies aujourd'hui existantes est d'environ quarante, sur lesquelles un certain nombre ont été établies par le gouvernement et les autres par l'initiative particulière. Il convient de citer, comme un exemple de prospérité, la colonie fondée au Boléo (Basse-Californie) à l'aide des capitaux français. Des chemins de fer ont été

construits ainsi qu'un réseau télégraphique, et une ville tout entière s'est élevée en quelques années avec de beaux édifices, des écoles, des hôpitaux, des églises, etc.



M. F. Ferrari-Perez, Chef des groupes I, II, III et XVII.

L'exploitation des mines de cuivre du Boléo ont fait la fortune de tous les intéressés, elles peuvent être présentées comme un modèle du genre.

Afin d'aider au développement de l'agriculture, le gouvernement a fondé un institut

agronomique qui fournit des praticiens intelligents chargés de propager les meilleurs procédés de culture.

Le gouvernement fait aussi de larges distributions de plants et de semences; il entretient des agents experts qui mettent l'agriculteur en état de pratiquer par lui-même les cultures nouvelles. A titre gratuit ou en payant suivant le cas, il a fait distribuer des milliers de plants de vigne à des agriculteurs des États d'Aguas-Calientes, Durango, Cohahuila, Chihuahua et Guanajuato; les résultats furent plus que satisfaisants, car déjà on récolte dans plusieurs districts des vins de bonne qualité. Le gouvernement par les soins de son ministre de Fomento, fit aussi distribuer des semences de nouveaux fourrages; il fit venir d'Italie des greffes d'orangers et de citronniers. Il importa du Pérou la *coca* et, avec des semences de la plantation d'essai de Cordoba, il a obtenu la reproduction du *quina*. Il s'efforça également de développer ou bien d'introduire la culture de plantes utiles, telles que le riz, qu'il fit venir de Chine, et le vernis du Japon, l'olivier et les arbres fruitiers dont il a distribué des semences et des greffes. Il s'est efforcé aussi d'étendre la culture du coton

et il y a réussi. Aussi peut-on prévoir la date prochaine où, malgré l'accroissement de sa population, le Mexique ne sera plus tributaire, comme il l'est encore aujourd'hui, du marché des États-Unis pour l'achat des cotons dont il a besoin.

La sériciculture a mérité aussi la protection du gouvernement, il a encouragé et propagé la culture du mûrier. Les résultats obtenus sont considérables, le gouvernement ayant trouvé de la part de l'initiative privée le plus large concours; c'est ainsi qu'à San Miguel Allende, Morelia, Tehuacan et surtout à Irapuato, les plantations de mûriers se font sur une très vaste échelle. Le développement de cette culture et l'établissement de l'industrie séricicole qui en est le résultat, on les doit surtout à un Français, M. Hippolyte Chambon, qui s'est dévoué corps et âme à la sériciculture. Aidé par sa femme, il a établi à Mexico des métiers qui produisent des tissus de belle qualité.

Le gouvernement s'est aussi occupé d'accroître le nombre des viviers nationaux, ce qui a permis de peupler les fleuves, les rivières et les lacs de nombreuses espèces nouvelles de poissons, qui sont l'objet d'une demande active de la part des consommateurs.

Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur ce qui précède, c'est que nous croyons que l'exploitation du sol et du sous-sol mexicain, ainsi que de toutes les industries qui en dérivent, est l'entreprise la meilleure et de résultats les plus certains que puisse entreprendre aussi bien une société qu'un syndicat ou même un simple particulier.

Mines. — Le Mexique est un des plus riches pays miniers du monde. Les étrangers aussi bien que les nationaux peuvent y chercher et acquérir des *placers*, mines, carrières, gisements de toute nature ainsi qu'établir ou acheter des usines de réduction avec la jouissance des eaux nécessaires à l'exploitation. Les principaux districts miniers se trouvent dans une zone de 2000 kilomètres de long sur 600 de large, zone qui part du nord-ouest au sud-est du Mexique.

On trouve de l'or dans les États de Sonora, Sinaloa, Chihuahua, Michoacan, Mejico, Oaxaca et Chiapas, ainsi que dans la plupart des districts argentifères, mais en quantité plus ou moins grande.

Les mines d'argent les plus riches sont celles de Guanajuato, Pachuca, Zacatecas,

Catorce, Tlalpujahua, El Doctor, Tasco, Temascaltepec, Sultepec, etc.; il en est une infinité d'autres qui, moins riches en métal, donnent cependant des bénéfices, parce que,



M. Luis Salazar, Chef des groupes IV et VI.

à l'encontre des États-Unis, où les propriétaires de mines d'argent doivent payer en or la main-d'œuvre et les frais d'exploitation,

au Mexique, où l'étalon d'argent a été conservé, le coût des salaires et les frais d'exploitation sont réduits de plus de moitié. La piastre argent mexicaine, dont le titre et le poids sont supérieurs à la pièce de 5 francs française, vaut à peine 2 fr. 50 or.

Cet écart entre l'or et l'argent est favorable à l'Européen qui vient pour acquérir ou entreprendre un commerce ou une industrie au Mexique; car il double son avoir, tout au moins pour tous les achats de terrains, des matières premières et pour le salaire des ouvriers, la piastre mexicaine ayant conservé pour les transactions intérieures une valeur presque égale à celle qu'elle possédait avant la dépréciation du métal argent et l'adoption de l'étalon d'or par les États-Unis, l'Allemagne, l'Autriche, la Russie et plusieurs autres pays de l'Europe et de l'Amérique.

De ce qui précède, il résulte que l'Européen se rendant aujourd'hui au Mexique avec cent mille francs ou cent mille marks peut, avec cette somme, acquérir presque le double de propriété qu'il y a quinze ans, époque à laquelle la piastre valait encore 4 fr. 90 ou 4 fr. 80, tandis que nous l'avons vue au cours de ces dernières années tomber au-dessous de 2 fr. 30.

Le mercure existe dans divers districts des États de Morelos, Mexico, Jalisco, Guanajuato, Hidalgo, Querétaro, Chihuahua, Guerrero; Zacatecas et Oaxaca.

Le plomb se rencontre un peu partout mais surtout à Lomo del Toro, dans l'État d'Hidalgo.

Le fer magnétique abonde près de Durango; le Cerro del Mercado, montagne de fer, constitue le gisement le plus considérable qui existe : 1587 mètres de longueur sur 750 de largeur et 250 de hauteur.

Le cuivre se trouve en quantité considérable au Boléo (Basse-Californie), à Inguaran et Churumusco (Michoacan) et dans les États de Chihuahua, de Guerrero et de Veracruz.

L'État de Guanajuato compte de riches mines et placers d'étain, ainsi que les États de Jalisco, Sonora, San-Luis Potosi et Aguascalientes.

La houille est peu abondante au Mexique. Les quelques bassins houillers reconnus se trouvent dans les provinces de Cohahuila, Sonora, Chihuahua, Puebla, Veracruz et Chiapas.

Le soufre, le pétrole, le zinc, le bismuth et l'antimoine ont été signalés en maints en-

droits, mais sont encore très peu exploités.

Les *marbres* gris, noirs et rouges abondent à Orizaba (État de Veracruz). Les *onyx*, merveilleux de tons et de transparence, sont déjà fructueusement exploités à Téciali et Tehuacan (État de Puebla), San-Luis Potosi et Oaxaca; le *kaolin* se rencontre en divers endroits; le *sel* est abondant dans les États de Yucatan, San-Luis Potosi et Colima.

On trouve aussi des pierres précieuses : *topazes*, *grenats*, *émeraudes*, *rubis*. Dans l'État de Queretaro, on trouve en assez grande quantité de très belles opales et, s'il faut en croire une tradition, il existerait dans l'État de Guerrero des mines de diamant; mais, jusqu'à présent, aucun Européen n'a pu obtenir des naturels le moindre renseignement précis.

La législation libérale qui régit depuis le 6 juin 1887 l'industrie minière en a considérablement accru l'importance et, alors qu'aux États-Unis, au Chili, en Bolivie même certaines mines se voyaient dans l'obligation de suspendre leur travaux, le nombre des mines en exploitation augmentait et leur rendement s'accroissait de plus de quarante millions de piastres pour la seule

ériode de 1886 à 1891. Depuis, la progression a été constante.



M. José C. Segura, Chef des groupes VII, VIII et X.

La production annuelle du métal argent est de plus de 70 000 000 de piastres.

La production de l'or augmente dans les États de Sonora, Sinaloa et Oaxaca; elle atteint actuellement près de huit millions

de piastres, l'or compté, comme il est de règle dans les statistiques officielles, à raison de vingt piastres l'once. En tenant compte du change actuel, elle serait le double de ce qu'elles énoncent.

Il est bon de faire remarquer que la production réelle de l'or est de beaucoup supérieure aux chiffres indiqués plus haut, la plus grande partie de l'exportation de l'or se faisant clandestinement et échappant ainsi à la statistique officielle.

Une exploitation plus vaste des mines de cuivre sera avant peu, pour le Mexique et pour les intéressés, une nouvelle source de grande richesse. Les résultats donnés par les mines de cuivre du *Boléo*, dans la Basse-Californie, sont bien faits pour encourager les capitalistes à mettre en valeur les importants gisements cuprifères qui existent dans de nombreuses parties du Mexique. Il suffit de consulter la cote de la Bourse pour savoir quelle plus-value ont obtenue les actions des mines du *Boléo*; elles ont quintuplé de valeur en quelques années et cependant les frais d'installation ont été énormes, car il a fallu tout créer et Dieu sait au prix de quels efforts d'énergie et d'argent. Mais les durs labeurs du début sont aujourd'hui

oubliés. La production des mines du *Boléo* qui, en 1892, dépassait à peine 6000 tonnes, arrive aujourd'hui à plus du double, et elle augmentera encore.

L'industrie métallurgique ne reste pas non plus stationnaire; les Américains surtout ont engagé de grands capitaux pour la création de hauts-fourneaux, de forges et de laminoirs à Monterey, État de Nuevo-Leon, Durango, San-Luis Potosi, Aguascalientes et Chihuahua. Avec le développement de l'industrie et l'accroissement du réseau des chemins de fer, ces usines et d'autres qui se créeront certainement encaisseront de beaux dividendes.

Au 30 juin 1899, les propriétés minières du Mexique étaient au nombre de 8970 : elles employaient 100 220 personnes et l'industrie métallurgique 22 500.

Voici une statistique des métaux exploités dans ces mines :

	Nombre des concessions minières	Surface (hectares)
Mines d'or.....	866	8.621
Or et argent.....	1.881	15.437
Or, argent et plomb.....	40	307
Argent.....	3.977	32.899
Argent et cuivre.....	185	1.569
Argent et plomb.....	1.436	10.493

	Nombre des concessions minières	Surface (hectares)
Mercure.....	116	5.296
Soufre.....	33	147
Or et cuivre.....	63	637
Or, argent et cuivre.....	63	824
Argent, cuivre et plomb.....	8	109
Cuivre.....	217	2.132
Cuivre et plomb.....	5	32
Cuivre et fer.....	23	158
Plomb.....	31	293
Fer.....	109	2.383
Antimoine.....	39	1.547
Étain.....	15	98
Zinc.....	1	15
Magnésium.....	4	7
Argent et magnésium.....	3	35
Argent et mercure.....	2	13

Les richesses minières se répartissent sur tous les États. Voici, en effet, un tableau de l'étendue des concessions minières dans chacun de ces États :

États	Hectares
Durango.....	9.768
Sonora.....	8.941
Chihuahua.....	8.853
San-Luis Potosi.....	7.026
Zacatecas.....	7.354
Guanajuato.....	5.700
Coahuila.....	5.495
Nuevo Leon.....	3.865
Sinaloa.....	3.421

États	Hectares
Michoacan.....	3.238
Guerrero.....	3.555
Hidalgo.....	3.459
Mexico.....	2.994
Oaxaca.....	2.175
Jalisco.....	1.810
Baja California.....	1.820
Puebla.....	646
Tamaulipas.....	586
Tepic.....	516
Morelos.....	553
Aguascalientes.....	334
Chiapas.....	133
Veracruz.....	24
District Federal.....	6

On voit que Durango est le premier des districts miniers et Veracruz le dernier : celui-ci se consacre entièrement à l'agriculture.

Jusqu'à présent, les mines de charbon sont rares au Mexique et, par suite de la rareté du combustible, la force électrique alimentée par les chutes d'eau joue un grand rôle dans le développement industriel de la République.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans faire mention d'une industrie qui réussit admirablement au Mexique. C'est celle de la fabrication de la bière. Il existe déjà à To-

luca, Orizaba et Monterey, San-Luis, Chihuahua de magnifiques brasseries, établies avec tous les perfectionnements modernes, qui livrent à la consommation une bière qui rivalise avec les meilleures bières des États-Unis.

Mentionnons aussi la superbe fabrique de papiers de San-Rafaël, créée de toutes pièces, à peu de distance de Mexico, par MM. José Sanchez Ramos et Tomas Braniff, et qui défie la concurrence des papiers étrangers.

Force motrice. — On a vu par la brève description géographique que nous avons faite du Mexique que, moins favorisé que les États-Unis, il n'a pas, pour procéder au transport de ses produits, les fleuves et les rivières magnifiques qui sillonnent leur sol privilégié. Il a donc fallu construire des chemins de fer au prix de grands sacrifices ; l'établissement des voies ferrées, si utile au développement du trafic commercial, aura eu cependant l'inconvénient d'augmenter le déboisement et de réduire la production du combustible. Des mesures sages et énergiques ont été prises non seulement pour arrêter la destruction stupide

des forêts, mais encore pour assurer leur reboisement ; mais ceci demande plusieurs années et, en attendant, le combustible



M. le Docteur José Ramirez, Chef des groupes IX et XVI.

nécessaire à l'industrie devient rare et coûteux.

Le charbon de terre, que certains croient exister en riches gisements, n'est encore

qu'une espérance. La condition du développement industriel se serait trouvée de la sorte longtemps arrêtée, si la configuration du sol mexicain avec les chutes naturelles d'eau qui descendent des montagnes ou bien avec le cours rapide de ses rivières, par suite de la déclivité du terrain des hauts plateaux à la mer, ne fournissait à qui sait les utiliser de puissants et économiques moteurs, actionnant de grandes usines et produisant la force électrique qui peut être transmise par relais successifs à de très grandes distances.

L'emploi de la force électrique se généralise rapidement au Mexique et, grâce à sa production facile, elle assure aux industriels une force motrice dont le coût est certainement moindre que celui qui résulterait de l'emploi d'un combustible quelconque.

Nous citerons à ce propos une œuvre véritablement colossale exécutée par un grand propriétaire mexicain, par un homme qui fait de sa grande fortune le plus noble et le plus intelligent emploi, par M. Sébastien de Mier, ministre plénipotentiaire des Etats-Mexicains, près S. M. l'Impératrice Reine Victoria, et Commissaire général du Mexique

à l'Exposition Universelle de 1900. Cette œuvre, considérée comme une des plus belles qui soient au Mexique, est la dérivation de la rivière Atoyac.

L'Atoyac est une rivière qui prend sa source sur le versant de l'Ixtacihualt, dans l'État de Puebla; elle arrose d'abord les riches vallées de Texmelucan et de Nativitas, puis elle passe aux environs de Puebla où ses eaux sont utilisées comme force motrice par les nombreuses filatures de coton installées dans la ville; de là, elle coule à travers les districts de Tepeaca, Tecali et Acatlan, mais son lit y est tellement encaissé que ses eaux ne peuvent servir ni pour l'irrigation ni comme force motrice. Grossie ensuite de plusieurs affluents, elle change de nom et devient le Mexcal et plus loin le rio de las Balsas et finit par se jeter dans le Pacifique à Zacatula.

Les Espagnols, les premiers, eurent l'idée de dévier l'Atoyac et de le conduire dans une région qui s'étend au sud de la ville de Puebla dont la réputation de fertilité a été de tous temps proverbiale. Cette région comprend les districts d'Atlixco, d'Izucar Matamoros et de Chietla; on y cultive le blé, les haricots, le piment, le riz, la canne à

sucré, le café, le coton, le tabac, la vigne et tous les fruits des pays tropicaux. En 1576, un projet de dérivation fut soumis au vice-roi qui en référé à Madrid où, sans doute, il ne fut pas agréé; en 1810 et en 1865 on étudia de nouveau l'affaire sans lui donner suite par crainte de la dépense; en 1881, M. S.-B. de Mier fut séduit par l'idée de mener à bien cette entreprise et il demanda au Gouvernement une concession pour dévier les deux tiers de l'Atoyac, concession qui lui fut accordée.

Son fondé de pouvoir confia la direction des travaux à un nommé Cassan, qui se disait ingénieur sans l'être; Cassan commit tant de maladresses qu'en 1886, en rentrant au Mexique, M. de Mier, malgré de fortes sommes engagées, décida d'arrêter les travaux et de les suspendre jusqu'à nouvel ordre. Cette suspension dura pendant neuf ans, et ce n'est qu'à la fin de 1895 qu'on les entreprit de nouveau avec une grande activité, sous la direction de M. Coca, ingénieur français de l'École centrale. Ils furent terminés à la fin de 1897 et inaugurés officiellement le 12 février 1898 par le Président de la République, général Porfirio Díaz.

Ces travaux se composent d'un barrage sur la rivière Atoyac, de 12 mètres de hauteur, 14 mètres de largeur à sa base et 70 mètres de longueur; d'un canal de 4300 mètres avec ponts, vannes, etc.; d'un tunnel de 5 kilomètres maçonné en grande partie; d'un autre canal de 2 kilomètres et de onze petits tunnels qui varient entre 50 et 200 mètres.

Tous ces canaux et tunnels sont calculés pour recevoir 4000 litres par seconde, bien que la quantité d'eau dérivée pendant les mois de sécheresse ne doive pas dépasser 3300 à 3500 litres par seconde.

Au terminus du dernier canal, les eaux ainsi dérivées forment une série de chutes d'eau dont la force motrice et la hauteur sont calculées dans le tableau suivant d'après les plans de M. Coca :

Tableau des chutes.

Nombre des chutes.	Hauteur. — Mètres.	Chevaux effectifs.
1	143 »	4.719
2	58 »	1.914
3	63 »	2.079
4	12 »	396
5	27 80	917
6	18 50	610

Nombre des chutes.	Hauteur. — Mètres.	Chevaux effectifs.
7	22 »	720
8	30 »	990
9	31 »	1.023
10	26 »	858
11	26 »	858
12	13 50	445
13	24 »	792
14	23 »	759
15	35 »	1.155
16	23 50	775
17	16 »	528
18	17 50	577
19	29 »	957
20	16 »	528
21	16 »	528
22	15 »	495
23	19 30	637
Total...		23.260

Toutes ces chutes d'eau sont situées à 1 ou 2 kilomètres de la voie ferrée de l'Interocéanique, dans un pays sain et où la main-d'œuvre abonde à bas prix, de sorte que cette région est appelée à devenir un centre manufacturier d'une grande importance. La première chute, de 4719 chevaux, est louée à la Western Electric C^o de Chicago, qui transmet à la ville de Puebla la force au moyen de l'électricité.

Les eaux divisées, après avoir servi à for-

mer les chutes indiquées plus haut, sont employées pour l'irrigation des champs de canne à sucre dans la vallée d'Izucar Matamoros et arrosent 1500 hectares.



M. Carlos Sellerier, Chef du groupe XI.

Situation financière. — La sage politique suivie par le président Porfirio Diaz devait forcément produire des bienfaits sans nombre au point de vue matériel, moral et économique. La paix de près d'un quart de siècle

que le président Porfirio Diaz a su maintenir sans interruption a permis la réalisation de tous les progrès qui placent le Mexique à la tête de toutes les nations de l'Amérique latine, et elle a eu pour couronnement une situation financière sans égale dans aucune autre contrée de l'ancien ou du nouveau monde.

Pour édifier nos lecteurs sur la magnifique situation économique des États-Unis mexicains, nous reproduisons ci-dessus une étude excellente de M. Georges Bourgarel, le savant et estimé économiste, auquel on doit des travaux absolument remarquables sur les finances des principaux États de l'Amérique latine :

Voici dans quels termes s'exprime M. G. Bourgarel :

« Parler de la brillante situation économique du Mexique est presque devenu un lieu commun, et nous aurions quelque scrupule à revenir sur ce sujet, si nous n'avions été les premiers, il y a bientôt cinq ans, à attirer l'attention sur le développement de ce pays.

« Nous sommes donc heureux — et non surpris — de l'unanimité avec laquelle la

presse européenne enregistre, en ce moment, les brillants résultats obtenus pendant le dernier exercice budgétaire et félicite le président Porfirio Diaz, autant que son habile ministre des finances, M. J.-Y. Limantour, pour l'œuvre de régénération qu'ils ont su entreprendre et mener si rapidement à bien.

« Depuis qu'ils se sont attachés à cette œuvre, chaque année a marqué un nouveau pas dans la voie du relèvement, puis du développement économique du pays et ce n'est pas sans une certaine fierté que le ministre des finances vient, à la réouverture du Congrès, exposer les résultats de l'exercice écoulé et ses prévisions pour l'année future.

« L'année 1898-1899 a été de beaucoup la plus favorable de toutes celles qui se sont écoulées depuis que le Mexique a commencé à se relever de la crise : les recettes ont atteint 60 139 212 piastres 84 et les dépenses 53 499 541 piastres 94, ce qui représente un surplus de 6 639 670 piastres 90; ce chiffre dépasse de plus d'un million et demi l'excédent le plus considérable constaté depuis 1894-1895, c'est-à-dire depuis que l'ère des déficits est close. »

Voici, d'ailleurs, un tableau des résultats obtenus pendant ces cinq exercices :

Exercices	Recettes	Dépenses	Excédent
		(En piastres)	
1894-95.....	43.945.699	41.372.264	2.573.434
1895-96.....	50.521.470	45.070.123	5.451.347
1896-97.....	51.500.628	48.330.505	3.170.123
1897-98.....	52.697.984	51.815.285	882.698
1898-99.....	60.139.212	53.499.541	6.639.670

En l'espace de cinq ans, les revenus ont augmenté de plus de 16 millions de piastres; la progression des revenus de l'exercice 1898-99 par rapport à ceux de l'exercice 1894-95 est de 36.88 pour 100.

Cette comparaison entre les cinq années est d'autant plus intéressante à faire que, pendant cette période, il n'y a eu d'autre changement au régime fiscal du pays que la suppression des octrois et la diminution, puis la suppression de l'impôt sur les salaires. L'existence d'une législation uniforme facilite l'étude des causes qui ont pu influencer l'augmentation ou la diminution des revenus: elle nous permet, dans le cas actuel, de constater que le régime fiscal du Mexique est parfaitement adéquat aux besoins et aux ressources du pays.

Nous ne pouvons examiner en détail les divers chapitres des recettes; nous croyons,

cependant, devoir rapprocher les chiffres définitifs de 1898-99 des évaluations établies par le ministre des finances et par la Commission du budget:

	Évaluations des recettes		
	Ministre des finances	Commiss. du budget	Recettes effectuées
		(En piastres)	
1° Impôts sur le commerce extérieur.....	23.847.000	23.622.000	28.738.480
2° Impôts intérieurs perçus dans la Fédération.....	21.280.000	22.180.000	24.595.434
3° Impôts intérieurs perçus dans les districts.....	2.812.500	2.912.500	2.958.555
4° Services publics.....	3.720.000	3.720.000	3.846.742
	51.659.500	52.434.500	60.139.212

Ces chiffres nous montrent que les évaluations si modérées du ministre aussi bien que celles de la Commission parlementaire ont été dépassées d'environ huit millions de piastres par les recettes effectuées; ce fort écart est dû à la grosse augmentation fournie par les recettes des droits d'importation et du timbre qui ont donné respectivement 4 943 847 piastres et 2 278 587 piastres de plus qu'il n'avait été prévu. Les autres différences sont insignifiantes et

prouvent l'exactitude des chiffres sur lesquels sont basées les évaluations.

Les résultats donnés par les recettes ont permis au Congrès de se montrer moins sévère dans les autorisations d'accroissement de dépenses. Les évaluations avaient été fixées à 52 672 442 piastres; diverses modifications ont été acceptées pendant l'exercice, qui ont augmenté ces prévisions de 4 375 294 piastres; le chiffre définitif des dépenses autorisées a été de 53 499 541 piastres. C'est donc autant aux économies réalisées dans les dépenses qu'aux augmentations constatées dans les revenus que le Trésor doit ses excédents.

On sait qu'au lieu de faire état de ces plus-values pour des dépenses extraordinaires, le ministre des finances s'en est servi pour constituer une réserve. L'excédent de la dernière année fiscale, joint aux réserves ainsi accumulées, a porté ce fonds spécial à un chiffre important.

D'après les déclarations de M. Limantour, le montant en était, à la fin de l'exercice 1898-99, de 4 856 000 piastres-or et 17 824 000 piastres-argent. En calculant l'or au taux du change à Londres, au moment de l'établissement des comptes (1 piastre = 24 d.), le

ministre des finances a pu montrer une réserve en espèces de 27 535 602 piastres en



M. Eduardo Zarate, Chef des groupes XII et XIII.

monnaie du pays. Au 20 juin 1898, cette réserve était de 21 938 986 piastres.

* *

Ces économies réalisées en cinq ans par le Gouvernement lui permettent d'accomplir des travaux d'utilité publique dont le Mexique a encore besoin et de réaliser cer-

taines réformes. Le budget de 1900-1901 verra s'effectuer quelques-uns de ces travaux et s'accomplir certaines de ces réformes.

	Pias'es
Les recettes ont été évaluées à.....	58.234.000,00
Les dépenses à.....	58.009.082,92
L'excédent prévu est donc de.....	224.917,08

Des changements importants ont été introduits dans ce budget :

Le premier est une réduction considérable des impôts. Bien que le pays supporte plus facilement que jamais les charges budgétaires, M. Limantour, considérant l'état prospère des finances de la République, a résolu d'alléger ces charges. S'occupant d'abord des agriculteurs, il a aboli la taxe intérieure sur le café, et cette mesure améliorera la situation des planteurs mexicains qui souffrent des fluctuations des prix de ce produit. Il s'est ensuite occupé des classes laborieuses, en abolissant ou réduisant sensiblement les droits de timbre exigés sur un grand nombre d'actes ou de contrats. Ces mesures et d'autres réductions de même nature doivent provoquer une diminution de recettes de 1 100 000 piastres.

La deuxième modification se rapporte à la

conversion de la dette publique payable en or, opération qui vient d'être réalisée avec succès. L'économie qui en résulte s'élèvera, pour l'année 1900-1901, à 1 700 626 piastres.



M. le docteur Manuel Flores, Chef des groupes XIV et XV.

En troisième lieu, le budget du nouvel exercice est caractérisé par le développement donné aux dépenses de travaux publics. L'instruction publique, la police, les routes, les ports, les services postaux et télégraphi-

ques bénéficieront de ces dépenses nouvelles.

Ces réformes sont la conséquence naturelle de la situation prospère que nous venons d'analyser. Le Ministère ne pouvait manquer de profiter d'une aussi grande augmentation dans les revenus du Trésor pour remplir les trois buts principaux que tout Gouvernement doit avoir en vue dans de pareilles circonstances : diminuer la charge des contribuables, alléger le fardeau de la dette publique, améliorer l'outillage du pays.

Après avoir ainsi indiqué dans leurs grandes lignes les modifications apportées au budget de 1900-1901, nous croyons devoir rapprocher dans les tableaux suivants les chiffres des prévisions de ceux inscrits aux mêmes chapitres en 1899-1900, c'est-à-dire pour le budget en cours.

Voici d'abord les chiffres des recettes :

	Recettes budgétaires prévues pour	
	1899-1900	1900-1901
	(En piastres)	
Impôts sur le commerce extérieur.....	24.192.000	26.868.000
Impôts intérieurs perçus dans la Fédération.....	23.883.000	24.531.000
Impôts intérieurs perçus dans les districts.....	2.931.000	3.067.000
Services publics.....	3.906.000	3.768.000
	54.913.000	58.234.000

On voit qu'en dépit des allègements des charges fiscales le ministre des finances, se basant sur la progression des recettes publiques, a pu prévoir en 1900-1901 une augmentation de 3 321 000 piastres.

Les dépenses s'établissent ainsi :

	Dépenses budgétaires		Différentiel en 1900-1901
	1899-1900	1900-1901	
	(En piastres)		
Pouvoir légis- latif.....	1.020.443	1.020.443	»
Pouvoir exé- cutif.....	82.468	82.468	»
Pouvoir judi- ciaire.....	449.450	515.224	+ 65.773
Affaires étran- gères.....	575.717	586.042	+ 10.325
Intérieur.....	3.934.284	4.328.878	+ 394.594
Justice et ins- truction pu- blique.....	2.469.721	7.657.550	+ 187.829
Fomento.....	941.222	952.283	+ 11.061
Communica- tions et tra- vaux pu- blics.....	6.394.935	6.793.821	+ 1.120.540
Finances : Service ad- ministratif...	6.233.998	7.415.475	+ 459.822
Dette pu- blique.....	21.449.600	20.372.992	- 1.076.607
Guerre et ma- rine.....	12.476.786	13.283.901	+ 807.114
	56.028.629	58.009.082	+ 1.980.453

On voit qu'à l'exception de la dette publique toutes les dépenses sont en augmentation, mais leur accroissement est proportionnel à la progression naturelle des revenus.

La modération avec laquelle a été établi ce budget, après une période de prospérité comme celle que nous venons de montrer, est la meilleure preuve de la prudente administration de M. Limantour. Tous ses efforts tendent à consolider les bénéfices acquis et, s'il décide des améliorations, c'est sans modifier un organisme qui a fait aujourd'hui ses preuves.

Nous ne pouvons mieux terminer cet aperçu de la situation financière du Mexique qu'en reproduisant les paroles prononcées par le président Díaz en présentant son Message :

« Notre indiscutable progrès a certainement pour cause première la puissante influence de la paix et si, en même temps, les efforts constants du Gouvernement ont contribué à mûrir les fruits de cette paix, il faut attribuer le mérite principal de cet état de choses au bon sens du peuple mexicain, bon sens qu'il applique au travail, à l'esprit

d'entreprise qui commence à le caractériser et, enfin, à l'esprit de prudence et aux sentiments élevés qui ont réglé la conduite de nos législateurs. »

On ne saurait mieux rendre justice à tous ceux qui ont contribué au merveilleux relèvement du Mexique.

Commerce extérieur. — La situation si prospère des finances du Mexique provient en grande partie du mouvement toujours plus grand des échanges, qui, grâce à la bonne administration du Gouvernement du président Porfirio Díaz, se développent dans des proportions qui surprennent les plus optimistes. Le cadre réduit de cette étude sommaire ne nous permet pas de remonter bien haut dans les annales de la statistique commerciale; nous nous bornerons donc à publier ci-après les résultats provisoires des importations et des exportations pendant les cinq premiers mois de l'année fiscale 1899-1900, c'est-à-dire du 1^{er} juillet au 31 décembre 1899 :

Importation (valeur en pratique).

	1899-1900	1898-1899	Différ. en 1899-1900
	(En piastres)		
Matières animales.....	2.089.154	1.468.538 +	620.616
Matières végétales.....	3.840.352	3.335.822 +	504.530
Matières minérales.....	6.997.341	3.229.780 +	1.767.561
Textiles.....	4.985.895	4.720.484 +	265.411
Produits chimiques et pharmaceutiques.....	1.084.009	885.915 +	198.094
Spiritueux.....	1.290.973	1.210.359 +	80.614
Papier et ses applications.....	1.046.769	840.653 +	206.116
Machines.....	4.455.328	3.397.401 +	1.058.227
Voitures.....	712.537	448.526 +	264.011
Armes et explosifs.....	679.729	506.826 +	172.903
Divers.....	821.655	557.655 +	264.000
Total.....	28.003.742	22.601.359 +	5.402.383

Exportation (valeur déclarée).

	1899-1900	1898-1899	Différ. en 1899-1900
	1 ^{er} semestre de		
	(En piastres)		
Produits minéraux.....	40.293.696	48.502.072 —	8.208.376
Produits végétaux.....	19.775.244	17.650.061 +	2.125.183
Produits animaux.....	5.700.500	4.232.273 +	1.468.227
Produits manufacturés.....	854.656	1.301.736 —	447.080
Divers.....	325.355	9.958 +	315.397
Total.....	66.949.451	71.696.100 —	4.746.649

Voici comment se résume la situation pendant le mois de décembre et les six premiers mois de 1899-1900 :

Résumé comparatif.

	Importation		Exportation
	En or	En argent	En argent
	(En piastres)		
Décembre 1899.....	5.438.220	11.475.459	12.651.623
Décembre 1898.....	4.267.849	9.000.103	12.492.984
Différence en			
1899.....	+ 1.170.371	+ 2.475.356	+ 158.639
Six premiers mois de 1899-1900.....	22.002.742	58.934.254	70.806.959
Six premiers mois de 1898-1899.....	22.601.359	48.428.820	76.816.119
Différence en			
1899-1900.....	+ 5.402.383	+ 10.506.434	— 6.009.160

La différence constatée entre les chiffres du *résumé comparatif* et ceux des tableaux précédents provient de ce fait que la valeur de l'exportation dans le *résumé comparatif* est augmentée de la différence existant entre le prix de l'or exporté calculé à 675 piastres le kilogramme et le prix commercial du même métal.

Le commerce et l'industrie intelligem-

ment pratiqués donnent de si beaux bénéfices que, sur tous les points du territoire où les communications sont faciles, on voit s'élever de nouvelles usines, se créer d'im-



Colonel Rodrigo Valdés, Chef du groupe XVIII.

portantes manufactures et s'ouvrir des magasins de détail, agencés avec tout le luxe et tout le confort modernes. Les Américains du Nord qui, jadis, dédaignaient de tenir

boutique au Mexique, ont ouvert un peu dans toutes les grandes villes, mais surtout dans la capitale, des magasins de meubles, d'armes, de bicyclettes, de quincaillerie, de carrosserie et, symptôme caractéristique, de concert avec les Italiens, ils sont en train de déposséder les Espagnols du commerce de l'épicerie en gros et en détail, dont ceux-ci avaient conservé le monopole presque exclusif jusqu'à présent.

Inutile d'ajouter que, partout où se sont installés une douzaine d'Américains, ils'ouvre aussitôt un *bar* où l'on débite toute la série des breuvages composés et alcoolisés qu'enfante l'imagination fertile des barmens yankees. Ce progrès, si c'en est un, n'est pas à encourager, mais plutôt à enrayer; c'est ce que s'efforce de faire le Gouvernement, mais, il faut bien le dire, avec plus de dévouement que de réel succès.

Bars compris, on estime actuellement à plus de 50 millions de piastres la somme des capitaux américains engagés au Mexique dans l'industrie ou bien dans le commerce.

Désireux de favoriser autant qu'il est en son pouvoir le développement de l'industrie et de multiplier les échanges avec l'étranger, le Gouvernement a décidé la création à

Mexico d'un vaste musée commercial et industriel, où tous les fabricants du dehors seront invités à exposer leurs produits et où, d'autre part, il sera mis à la disposition de ceux-ci toutes les matières premières dont ils pourront tirer parti. La création de ce musée rendra de très grands services et il faut féliciter le Gouvernement mexicain d'en avoir pris l'initiative.

LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL

Nous terminerons cette première partie par quelques notes biographiques très succinctes sur les hommes distingués qui composent le pouvoir exécutif de la Fédération mexicaine.

Le *Président de la République*, le général Porfirio Diaz, est entré depuis le 15 septembre dernier dans sa soixante-huitième année.

Sa biographie est connue et, parmi les chefs et soldats français qui prirent part à la néfaste intervention napoléonienne au Mexique, son nom est demeuré populaire; on se souvient de son courage, de ses qualités militaires; on a gardé la mémoire de

son humanité après le combat, des soins et des égards qu'il prodigua aux blessés ou bien aux prisonniers. Les étrangers, mais surtout les Français établis à Mexico, en 1867, lors de la prise de cette ville par l'armée républicaine que commandait le général Diaz, lui gardent une grande et juste reconnaissance pour la protection absolue qu'il accorda à leurs personnes et à leurs biens. Pas un acte de désordre, pas une violence ne furent commis par ses soldats excités par de dures privations et enivrés par la victoire.

La paix rétablie, le soldat intrépide, le général habile se révéla homme d'État supérieur et administrateur hors ligne. Depuis 1876, date où le général Porfirio Diaz fut appelé à la magistrature supérieure, une ère de paix bienfaisante et féconde n'a cessé de favoriser le Mexique. Partout une noble émulation; des milliers de kilomètres de chemins de fer se construisent; des usines ou fabriques importantes s'élèvent nombreuses dans les divers États; l'industrie nationale, bien que née d'hier, fait déjà une concurrence sérieuse aux manufactures étrangères; des centaines de millions d'hectares sont mis en culture, et, avant qu'il soit longtemps, le

Mexico d'un vaste musée commercial et industriel, où tous les fabricants du dehors seront invités à exposer leurs produits et où, d'autre part, il sera mis à la disposition de ceux-ci toutes les matières premières dont ils pourront tirer parti. La création de ce musée rendra de très grands services et il faut féliciter le Gouvernement mexicain d'en avoir pris l'initiative.

LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL

Nous terminerons cette première partie par quelques notes biographiques très succinctes sur les hommes distingués qui composent le pouvoir exécutif de la Fédération mexicaine.

Le *Président de la République*, le général Porfirio Diaz, est entré depuis le 15 septembre dernier dans sa soixante-huitième année.

Sa biographie est connue et, parmi les chefs et soldats français qui prirent part à la néfaste intervention napoléonienne au Mexique, son nom est demeuré populaire; on se souvient de son courage, de ses qualités militaires; on a gardé la mémoire de

son humanité après le combat, des soins et des égards qu'il prodigua aux blessés ou bien aux prisonniers. Les étrangers, mais surtout les Français établis à Mexico, en 1867, lors de la prise de cette ville par l'armée républicaine que commandait le général Diaz, lui gardent une grande et juste reconnaissance pour la protection absolue qu'il accorda à leurs personnes et à leurs biens. Pas un acte de désordre, pas une violence ne furent commis par ses soldats excités par de dures privations et enivrés par la victoire.

La paix rétablie, le soldat intrépide, le général habile se révéla homme d'État supérieur et administrateur hors ligne. Depuis 1876, date où le général Porfirio Diaz fut appelé à la magistrature supérieure, une ère de paix bienfaisante et féconde n'a cessé de favoriser le Mexique. Partout une noble émulation; des milliers de kilomètres de chemins de fer se construisent; des usines ou fabriques importantes s'élèvent nombreuses dans les divers États; l'industrie nationale, bien que née d'hier, fait déjà une concurrence sérieuse aux manufactures étrangères; des centaines de millions d'hectares sont mis en culture, et, avant qu'il soit longtemps, le

Mexique agricole sera aussi fameux que l'était naguère le Mexique minier.

L'honneur de cette merveilleuse transformation revient tout entier au président Porfirio Diaz et aux dévoués collaborateurs qu'il a associés à son œuvre patriotique. Aussi l'histoire impartiale consacrera-t-elle à jamais ce titre de *Régénérateur* que lui ont déjà donné ses contemporains.

Le président Porfirio Diaz est grand-croix de la Légion d'honneur, de l'Aigle rouge de Prusse, de Léopold de Belgique, de Charles III d'Espagne, des Saints-Maurice-et-Lazare d'Italie, de l'Épée de Suède et Norvège, du Chrysanthème du Japon, etc., témoignages mérités de l'estime grande que tous les Gouvernements étrangers professent pour le grand patriote et pour l'éminent homme d'État qui dirige si bien les destinées de son pays.

Le *Ministre des Affaires étrangères*, M. Ignacio Mariscal, est né à Oaxaca, le 5 juillet 1829. Après avoir occupé des postes élevés dans la magistrature, il entra dans la diplomatie en 1863 et depuis lors on peut dire que, presque sans interruption, il a, soit comme Ministre aux États-Unis, en Angleterre, soit comme Ministre des Affaires

étrangères, contribué, plus que tout autre, à créer et à consolider les excellentes relations que le Mexique entretient avec toutes les nations civilisées du globe. Esprit très fin et fort au courant des questions qui intéressent directement son pays, il possède également, et comme il en est peu, l'histoire de la diplomatie de l'ancien et du nouveau monde. Polyglotte émérite, il s'exprime avec une grande pureté et une parfaite élégance de formes dans plusieurs langues étrangères; causeur charmant, il séduit par la finesse et l'humour de ses propos aussi bien que par la netteté de ses appréciations et la solidité de son jugement. Les relations qu'il entretient avec tous les membres du corps diplomatique accrédités à Mexico ne sauraient être plus cordiales, et il n'en est pas un seul qui ne rende hommage à la droiture de son esprit à la noblesse de son caractère et à son exquise urbanité.

M. Mariscal est grand officier de la Légion d'honneur, du Soleil-Levant du Japon, d'Isabelle-la-Catholique d'Espagne, de la Couronne d'Italie, etc.

M. P. Gamboa, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, est un auxiliaire intelligent, dévoué et très au courant des affaires de

son département, qui a su mériter les sympathies de tous.

Le *Ministre de la Justice et de l'Instruction publique*, M. Joaquin Baranda, est né à Merida (Yucatan), le 7 mars 1840 ; il est le fils d'un des héroïques combattants de Trafalgar qui, plus tard, rentré dans sa patrie, aida à l'émanciper de la domination espagnole et planta le drapeau mexicain sur la orteresse de San-Juan de Ulloa. Successivement magistrat, député, gouverneur de l'État de Campêche, M. Joaquin Baranda fut appelé en 1882 par le président Manuel Gonzalez à la tête du Département de la Justice et de l'Instruction, qu'il a depuis cette date occupé sans interruption. Au cours de cette longue période, M. Baranda a pu réaliser en grande partie le programme qu'il s'était tout d'abord imposé, c'est-à-dire doter le Mexique d'une administration judiciaire éclairée et intègre, puis développer au prix des efforts et des sacrifices l'instruction primaire chez le peuple, puis appliquer à l'enseignement secondaire les méthodes scientifiques les meilleures et les plus modernes.

Pour mener à bien cette tâche difficile, M. Baranda a trouvé le concours le plus

absolu chez le président Porfirio Diaz, qui sait que la civilisation d'un peuple est en raison directe de son niveau intellectuel et moral. M. J. Baranda a été récemment promu commandeur de la Légion d'honneur ; rarement distinction a été mieux méritée.

Le *Ministère de Gobernacion* (Intérieur) a pour titulaire

Le général Manuel Gonzalez Cosio, qui, en 1863, au siège de Puebla par l'armée du général Forey, fut, sous les ordres du colonel Miguel Anza qui, comme le maréchal Ney, mérita le titre de *brave des braves*, un des héroïques défenseurs du couvent de Santa-Inès. La République ayant triomphé, le général Manuel Gonzalez Cosio rentra dans l'administration civile, où il figura en première place, comme député, au Congrès de l'Union ; président du Conseil municipal de Mexico ; ministre des Voies et Communications et enfin ministre de *Gobernacion* où il succéda au regretté M. Manuel Romero Rubio. Dans ce poste difficile, M. Manuel Gonzalez Cosio a fait preuve de très grandes qualités de tact et d'énergie. Sa loyauté est proverbiale, sa courtoisie ne se dément

jamais; aussi a-t-il su s'attirer toutes les bonnes volontés et éviter les froissements jadis si nombreux qui surgissaient entre le Pouvoir Fédéral et le Gouvernement des États. Esprit cultivé autant que libéral, M. Gonzalez Cosío a dans une large part contribué à l'apaisement des partis et à l'union de tous les bons citoyens pour assurer la paix et la prospérité de la patrie commune. M. le général Gonzalez Cosío est commandeur de la Légion d'honneur.

Le sous-secrétaire d'État au Département de *Gobernacion*, M. Manuel Mercado, est un précieux collaborateur pour le général Gonzalez Cosío. Rompu aux affaires de ce département dont il connaît admirablement les moindres détails, il possède un esprit des plus élevés et une obligeance qui ne se dément jamais; aussi, dans ce poste difficile, a-t-il su mériter la confiance, l'estime et l'affection de tous.

Ministère de Fomento. — M. Manuel Fernandez Leal, qui est titulaire de cet important département, est un ingénieur des plus distingués dont la vie tout entière a été consacrée à la science et au service de sa patrie. Né à Jalapa en 1831, M. Fernandez Leal fit

brillamment ses études d'ingénieur à l'ancien et renommé collège des Mines de Mexico.

En 1861, il entra au Ministère de *Fomento* en qualité de sous-directeur des ponts et chaussées, et depuis cette date, sauf pendant le règne éphémère de Maximilien, il fut continuellement attaché à ce département où il se distingua d'une façon toute spéciale. En 1874, il accompagna au Japon M. Francisco Diaz Covarrubias, un astronome de grand mérite, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Au retour de cette mission, il séjourna quelque temps à Paris, où il publia le résultat des observations faites par la Commission mexicaine. Sous-secrétaire d'État à diverses reprises, il fut en 1892 nommé par le président Porfirio Diaz ministre de *Fomento*, pour succéder au général Carlos Pacheco qui fut, dans la construction du réseau ferré qui transforma le Mexique, un dévoué et actif collaborateur du président Porfirio Diaz.

M. Manuel Fernandez Leal est un laborieux, qui tient à étudier par lui-même les moindres affaires de son département. Les questions de colonisation, minières, agricoles ont été l'objet de sa sollicitude la plus grande. Par une série de dispositions sages

et pratiques, M. Fernandez Leal a développé dans de grandes proportions l'industrie minière, transformé de vastes étendues encore désertes en champs fertiles, en colonies prospères. Le reboisement est, grâce à lui, entré dans une période active, et l'irrigation, obtenue par la captation des sources ou des eaux fluviales au moyen de vastes réservoirs, a permis de mettre en culture des milliers d'hectares de terrains, que l'on estimait devoir demeurer éternellement en friche.

N'oublions pas de dire que M. Fernandez Leal a été le grand organisateur de cette Exposition des produits du sol et de ceux de l'industrie mexicaine, qui provoque à si juste titre l'admiration des visiteurs du monde entier.

M. Manuel Fernandez Leal est depuis longtemps déjà membre de l'ordre de la Légion d'honneur.

M. Gilberto Crespo y Martinez, sous-secrétaire d'État au Ministère de *Fomento*, seconde avec une capacité hors de pair M. Fernandez Leal, qui professe pour son dévoué collaborateur une confiance absolue. M. Gilberto Crespo faisait partie en 1889 de la commission chargée d'organiser la participation du

Mexique à l'Exposition du Centenaire ; aussi, grâce à l'expérience acquise, a-t-il contribué à assurer dans une large part le grand succès que remportent les États-Unis Mexicains au concours universel de 1900. Les nombreux amis que compte ici M. Gilberto Crespo regretteront que ses importantes fonctions ne lui permettent pas de venir à Paris, où ils auraient été heureux de le féliciter de la bonne besogne qu'il a largement contribué à faire.

Ministère des Finances. — Le Ministre des Finances des États-Unis Mexicains, M. Jose Yves Limantour est né à Mexico en 1854 de parents français. Aux qualités brillantes de sa race il a su joindre les vertus solides que donne une éducation scientifique puisée aux meilleures sources.

Merveilleusement doué, possédant une pondération d'idées et un sens mathématique remarquable, il est de plus un infatigable travailleur. Sa fortune personnelle, qui est considérable, lui permettrait de se créer des loisirs ; mais, dévoué au pays qui l'a vu naître, il a considéré comme un devoir de mettre à son service ses aptitudes remar-

quables, ses vastes connaissances, son repos, son existence même.

M. Limantour débuta dans la vie publique comme membre du Conseil municipal de Mexico; puis il occupa un siège à la Chambre des députés. Nommé sous-secrétaire d'État aux finances en 1892, il succédait le 9 mai 1893 au chef de ce département, M. Matias Romero, nommé ministre à Washington.

Rarement, croyons-nous, ministre des Finances se trouva en face d'une situation plus difficile que celle que M. Limantour rencontra à ses débuts. Ceux-là même qui savaient son mérite doutaient qu'il pût jamais réussir à triompher des obstacles sans nombre qui paralysaient les plus courageux efforts.

Sans forfanterie, mais avec une ardeur et une volonté que la difficulté aiguillonne, M. Limantour se mit vaillamment à la tâche, et, en dépit des fatals augures, il maintint haut et ferme le crédit du Mexique, il moralisa l'administration et, par de sages mesures, doubla presque en moins de huit années les revenus de la Fédération. L'étude publiée plus haut sur la situation financière du Mexique démontre l'importance des progrès réalisés depuis que M. Limantour a

pris la direction du département des Finances.

A diverses reprises, M. Limantour a visité l'Europe et les États-Unis. Avidé de science, curieux de tout ce qui peut intéresser le progrès, il a, au cours de son dernier séjour à Paris, qui remonte à quelques mois, recherché la société des hommes de science, et visité avec eux en détail tous les grands travaux qui étaient alors en cours d'exécution : le Métropolitain, l'Exposition, les adductions d'eau, etc. L'impression que M. Limantour a produite sur l'esprit de tous ceux qui ont eu à traiter avec lui des questions d'ordres les plus divers, est que bien rarement ils s'étaient trouvés en présence d'un homme d'un esprit aussi net, d'une conception aussi vive et d'un jugement aussi sûr.

M. J.-Yves Limantour est commandeur de la Légion d'honneur.

M. J. Nunez, sous-secrétaire d'État aux Finances, est le digne collaborateur de son chef éminent, qu'il seconde avec dévouement et remplace avec grande intelligence, ainsi qu'il est arrivé pendant le voyage de plusieurs mois que M. Limantour a fait en Europe l'année dernière.

Le Ministère des Voies, Communications et Travaux publics. — Créé par une loi en date du 13 mai 1891, il a pour titulaire M. le général F. Z. Mena qui le dirige depuis 1895. Energique, d'une probité qui ne transige jamais, brave, amoureux du progrès, vaillant comme un preux et d'un dévouement absolu au président P. Diaz dont il est un des plus anciens, des plus fidèles, un des plus constants compagnons de lutte. Avant de faire partie du cabinet actuel, le général Mena avait représenté le Mexique à Berlin, puis à Londres où il a laissé les souvenirs les meilleurs et conservé de nobles et solides amitiés.

Le général Mena s'est surtout préoccupé de développer le réseau des voies ferrées ainsi que celui des télégraphes et d'améliorer les ports du Golfe et du Pacifique ; l'éclairage des côtes a été aussi l'objet de sa sollicitude et, grâce aux phares qu'il a fait élever, la navigation n'a plus à redouter aujourd'hui les dangers qui la menaçaient aussi bien sur les rives de l'Atlantique que sur celles du Pacifique.

Le sous-secrétaire d'État de cet important Ministère, M. Santiago Mendez, un ingénieur de très grand mérite, est pour le général

Mena un collaborateur dévoué et un conseiller précieux.

Le Ministère de la Guerre et de la Marine.

— A pour chef, depuis quelques mois à peine, le général Bernardo Reyes, un des officiers généraux les plus estimés de l'armée nationale. Gouverneur de l'État de Nuevo Leon, pendant de longues années, il s'est dans cette haute situation acquis la réputation méritée d'un administrateur hors de pair. Adoré de ses administrés, il a fallu, pour qu'il se séparât d'eux, le désir exprimé par le président P. Diaz de le voir prendre la succession du regretté général Berriozahal, décédé le 9 décembre 1899.

L'armée mexicaine, qui depuis vingt ans a réalisé, au point de vue de la discipline, de l'instruction et de l'entraînement, des progrès si remarquables, se félicite d'avoir à sa tête un chef expérimenté qui continuera à veiller à son amélioration constante.

Ceux qui ont connu l'armée mexicaine il y a un quart de siècle retrouveront encore chez elle les grandes qualités de valeur et d'endurance qui l'ont toujours distinguée, mais ils seront surpris de voir combien elle a

gagné au point de vue de la tenue et de l'instruction.

Elle possède un corps remarquable d'officiers qui, sous le rapport de la science professionnelle, peut honorablement être comparé à celui des armées les plus réputées de l'ancien monde.

Dans les armées spéciales, surtout, artillerie et génie, le cadre des officiers est des plus distingués. Citons entre autres le colonel Mondragon, inventeur d'un fusil et d'un canon à tir rapide, dont les essais faits au champ de tir des aciéries de la marine à Saint-Chamond ont valu à cet officier supérieur les félicitations des maîtres de l'artillerie moderne. Ces types d'armes à feu figurent dans la section spéciale de l'Exposition Mexicaine, et ils sont grandement appréciés par tous les techniciens. Grâce au colonel Mondragon, le Mexique possédera avant peu tout un armement national qui n'aura rien à envier aux types les plus perfectionnés actuellement connus.

En attendant, l'artillerie possède des batteries système de Bauge, et à tir rapide, système Hotchkiss et Mondragon. L'infanterie est pourvue du fusil *Mausser* dernier modèle; la cavalerie, bien montée, bien équipée et

armée du sabre et de la carabine *Mausser*, manœuvre et ne fait plus comme autrefois de la simple fantasia.

L'armée mexicaine, en temps de paix, compte près de 27 000 hommes : 16 000 fantassins, 6100 cavaliers et 2000 artilleurs. Le surplus dans les corps auxiliaires : intendance, ambulances, etc.



DEUXIÈME PARTIE

COMMENT ON SE REND AU MEXIQUE

De tout ce qui précède, le lecteur déduira que le Mexique de 1900 est non seulement une contrée riche et fertile, mais qu'il est encore un pays civilisé qui avance rapidement dans la voie du progrès, et où toutes garanties sont données aux propriétés et aux personnes. L'étranger jouit des mêmes droits civils que les nationaux ; il peut librement pratiquer sa religion, commercer ou bien acquérir des propriétés au même titre et sans plus de frais que s'il était Mexicain. Dans ces conditions il n'est pas étonnant que le flux des Européens qui se rendent au Mexique, soit comme simples touristes, soit pour y entreprendre une industrie, un com-

merce, ou bien tout simplement pour y rechercher les moyens de vivre, chaque jour plus difficiles dans l'ancien monde, il n'est pas étonnant, disons-nous, que ce flux augmente chaque année davantage.

On se rend au Mexique directement par les steamers qui plusieurs fois par mois font un service régulier entre les ports d'Europe, Saint-Nazaire, Le Havre, Southampton, Liverpool, Barcelone, Cadix, Hambourg et Amsterdam, et les ports du Mexique, Veracruz, Tampico, Progreso. La ligne française desservie par la Compagnie générale transatlantique, qui quitte Saint-Nazaire le 21 de chaque mois pour arriver à Veracruz le 6 ou le 7 du mois suivant, est la plus rapide et la plus directe. Le prix du passage varie, selon la classe, de 1000 francs à 400 francs. Les autres lignes, qui partent des ports d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne ou bien d'Anvers, sont moins rapides, par suite des escales plus nombreuses qu'elles font au cours de leur voyage. Sauf les vapeurs de la Compagnie transatlantique espagnole, qui sont très bien aménagés pour le transport des passagers, les autres sont surtout des *cargo-boats*, c'est-à-dire destinés au transport des marchandises. La ligne hambourgeoise améri-

caine accepte cependant de prendre un nombre restreint de passagers à bord de ses navires à un prix très modéré, mais la durée du voyage est plus longue. Les vapeurs de la Compagnie hambourgeoise partent de Hambourg et font escale à Anvers, le Havre, et Southampton.

Les touristes, ou bien ceux qui peuvent sans gêne sacrifier quelques centaines de francs à l'agrément ou à la rapidité du voyage, prennent la voie de New-York. A moins d'y être obligé, nous ne conseillons pas cette route pendant les mois d'hiver, la mer étant particulièrement dure et les traversées souvent très pénibles à cette époque de l'année; mais au printemps, ou bien en été, la traversée d'Europe à New-York est une véritable partie de plaisir.

Pour se rendre à New-York les facilités sont grandes; sauf le dimanche, il part chaque jour soit d'un port anglais, soit d'un port du continent, un vapeur-courrier pour New-York. Les principales compagnies qui entretiennent un service régulier avec New-York sont: la *Compagnie générale transatlantique*, départ du Havre tous les samedis; la *Compagnie hambourgeoise américaine*, deux départs par semaine de

Hambourg avec escales à Cherbourg et Southampton; la *Nordeustcher Lloyd*, deux départs par semaine de Brève avec escales à Cherbourg et Southampton, un départ hebdomadaire de Gênes; la *Compagnie Cunard*, deux départs par semaine de Liverpool; la *Compagnie White Star*, hebdomadaire de Southampton; la *National Line*, la *Guion Line*, hebdomadaire de Liverpool et de Southampton, etc.; la *Compagnie belge Red Star*, hebdomadaire d'Anvers; la *Compagnie transatlantique néerlandaise*, de Rotterdam avec escale à Boulogne-sur-Mer, hebdomadaire; l'*American Line*, hebdomadaire de Southampton avec escale à Cherbourg.

Toutes ces Compagnies possèdent de fort beaux navires; mais les plus remarquables par leur tonnage, le luxe de leurs aménagements et leur rapidité appartiennent à la *Compagnie générale transatlantique*, avec ses deux nouveaux steamers: la *Lorraine* et la *Savoie*; à la *Nordeustcher Lloyd*, avec le *Kaiser Wilhem der Grosse* qui a fourni jusqu'à ce jour les traversées les plus rapides; à la *Compagnie hambourgeoise américaine*, dont les navires sont remarquables sous tous les rapports; à la *Cunard Line*;

à l'*American Line* et à la *White Star*, rivalisant les unes avec les autres pour créer des types de bateaux de plus en plus perfectionnés. Il est encore plusieurs autres Compagnies moins importantes, qui font un service entre les ports d'Angleterre ou du continent et ceux des États-Unis ; le prix du passage entre l'Europe et New-York varie selon la classe entre 500 et 200 francs ; il est même certaines Compagnies qui prennent des passagers de 3^e classe à 125 francs.

Une fois débarqué à New-York, on peut, si on le désire, partir directement le même jour pour Mexico, où l'on arrivera en moins de cinq jours. Mais il est rare, si rien n'y oblige, qu'on ne se repose pas au moins vingt-quatre heures à New-York. S'il en est ainsi, il faut calculer une dépense moyenne de 3 dollars par jour.

On a le choix entre deux grandes lignes pour aller de New-York au Mexique : 1^o la ligne par Chicago et Kansas-City ; 2^o la ligne d'Atlanta-Nouvelle-Orléans, Souston-City, San-Antonio. Pendant la saison d'été nous conseillons la ligne Chicago-Kansas-City ; mais, l'hiver, il est préférable de prendre la ligne du Sud, Atlanta-Nouvelle-Orléans. Le prix du voyage entre New-York et

Mexico est de 500 francs environ, plus le coût de 2 dollars par jour pour le wagon Pulmann, où l'on a la jouissance d'un excellent lit pour la nuit. La nourriture, selon les trains, peut être prise, soit dans un wagon-restaurant ou bien dans les buffets des stations. Le prix de chaque repas dans ces buffets varie entre 2 fr. 50 et 4 francs. Dans plusieurs États de la Fédération que l'on traverse au cours du voyage, il est interdit de débiter la moindre boisson alcoolique, vins, liqueurs, bière, pendant tout le temps que l'on se trouve sur leur territoire. Le thé, le café au lait, l'eau glacée seuls sont autorisés. Vouloir enfreindre ces dispositions serait s'exposer à de sérieux désagréments.

Ainsi que nous l'avons dit, en faisant la nomenclature des chemins de fer du Mexique, il y a trois lignes principales qui s'amorcent au réseau des chemins de fer américains, en trois points différents. Le *Chemin de fer Central* a son point terminus à Paso del Norte qui se trouve à 1971 kilomètres de Mexico. C'est le trajet le plus long ; aussi n'est-il adopté que par les voyageurs qui ont besoin de se rendre à Chihuahua ou

aux points intermédiaires. De Paso del Norte à Mexico la durée du trajet est de 60 heures.

Il est préférable de se rendre directement soit à Nuevo-Laredo, tête de ligne du *Chemin de fer National*, à 1358 kilomètres de Mexico, ou bien à Porfirio-Diaz, situé sur la rive droite du Rio Grande del Norte, en face de la petite ville américaine de Eagle-Pass, où aboutit le *Chemin de fer International* qui vous conduit à Torreon, à 616 kilomètres de *Porfirio-Diaz*, où, sans transbordement, on reprend la ligne du *Central* jusqu'à Mexico : 1136 kilomètres. Par ces deux routes la durée du voyage est beaucoup moindre. Le *Central Railway* dessert, en partant de la frontière américaine, les villes de Chihuahua, Torreon, Silao, Zacatecas, Aguascalientes, Guadalajara, Celaya, Querétaro, San Juan del Rio et Mexico.

Le *Nacional Railway* dessert, depuis Nuevo-Laredo, Lampazos, Monterrey, Saltillo, Catorce, San-Luis Potosi, Celaya, Acambaro, Maravatio, Toluca et Mexico.

Il existe à toutes les stations un peu importantes des restaurants-buffets, où pour un prix très modéré on trouve une nourriture suffisante.

Pour les personnes pressées ou bien pour

celles qui redoutent les effets et la monotonie d'un long voyage en mer, il est préférable de prendre la voie des Etats-Unis, qui n'exige qu'une traversée de 6 à 7 jours, alors que par la voie de Saint-Nazaire et la Veracruz il faut calculer de 16 à 18 jours de mer.

Ceux qui ont l'estomac solide et qui entendent réduire le plus possible les frais du voyage s'arrangeront pour arriver à Saint-Nazaire dans la matinée du 21 de chaque mois au plus tard, afin de pouvoir s'embarquer à deux heures de l'après-midi sur le vapeur-courrier en partance pour la Veracruz, qui généralement lève l'ancre à quatre heures du soir.

Les paquebots qui font le service entre Saint-Nazaire et Veracruz sont solides; ils offrent une sécurité grande pour le passager, mais leur vitesse et le confortable de leur aménagement ne sont pas semblables pour tous. La *Navarre* et la *Normandie* sont les meilleurs vapeurs qui sont en service sur cette ligne. Souvent ils ont fait le voyage en quinze jours, alors que le *Canada*, la *France*, le *Versailles* et ces deux ancêtres : le *Lafayette* et le *Washington*, tardent dix-sept et parfois dix-neuf et vingt jours, ainsi qu'il

est arrivé au vénérable *Washington*. La Compagnie transatlantique, qui comprend l'intérêt qu'il y a pour elle à satisfaire les légitimes revendications des passagers et des chargeurs, s'occupe d'ores et déjà de mettre en service sur la ligne du Mexique d'autres navires qui rivaliseront, pour le confort et la vitesse, avec la *Navarre* et la *Normandie*.

En quittant Saint-Nazaire à quatre heures du soir, on arrive le lendemain entre midi et deux heures à Santander, première escale. Le navire demeure généralement cinq ou six heures dans ce port, pour embarquer des marchandises et des passagers à destination de la Havane ou du Mexique.

En quittant Santander, vers cinq ou six heures du soir, on entre dans le port de la Corogne le lendemain matin à la première heure; on en repart à midi ou à deux heures.

De la Corogne, le navire file directement sur la Havane — traversée d'environ onze ou douze jours. Une fois dépassé l'archipel des Açores, où l'on rencontre parfois une mer houleuse et des vents contraires, il est très rare que l'on trouve sur sa route des mauvais temps, sauf à l'époque des équinoxes.

A la Havane, l'escale est d'environ dix-huit à vingt heures, employées à faire du charbon et au chargement et au déchargement des marchandises. On peut profiter du séjour que le navire fait dans la baie pour descendre à terre. De petites barques vous conduisent du bord au quai de débarquement à raison de deux francs par personne. La Havane, dont nous n'avons pas à faire ici la description, est une grande ville de près de 300 000 habitants, avec les faubourgs. On y trouve de grands magasins fort bien assortis, de jolies promenades et de beaux théâtres. Les hôtels sont assez confortables : le mieux situé et le meilleur est l'hôtel d'Angleterre, en face du parc d'Isabelle II; mais les prix y sont plus élevés, aussi bien pour les chambres que pour les repas, que dans d'autres hôtels situés sur les quais ou dans le centre de la ville. Il existe à la Havane quelques bons restaurants à la carte ou à prix fixe — il faut compter un minimum d'un dollar par repas. Les voitures de place coûtent 1 fr. 50 la course; il est en outre des tramways qui pour cinq ou dix sous vous conduisent aux points extrêmes de la ville. Il faut éviter, alors qu'on descend à la Havane, de se promener dans les rues, au

soleil, sans être abrité par un casque, un large chapeau de paille ou une ombrelle. Il faudra aussi se garder de commettre le moindre excès de boisson ou de nourriture et veiller à ce que les fonctions digestives soient toujours absolument régulières.

Ces observations sont les mêmes pour tous les pays tropicaux, où l'hygiène et la sobriété sont les plus sûrs garants contre les maladies endémiques qui sont si dangereuses pour les étrangers, alors surtout qu'ils dédaignent les conseils qu'on leur donne.

De la Havane à la Veracruz le voyage dure tout au plus cinquante-quatre heures, à moins d'incidents de mer fort rares; le commandant du navire règle sa marche de façon à arriver à la Veracruz dans la matinée ou tout au moins assez à temps pour que les passagers qui redoutent de séjourner dans ce port, ne fût-ce que quelques heures, puissent prendre le train qui quitte Veracruz à une heure de l'après-midi pour arriver à Orizaba, ville située en dehors de la zone réputée malsaine, à six heures du soir; mais la plupart des passagers, moins craintifs, passent la nuit à la Veracruz et repartent le lendemain à six heures du matin, par le

train qui arrive le même soir à six heures à Mexico.

La Veracruz. — L'impression ressentie par le voyageur, en arrivant de la haute mer à la Veracruz, est celle d'un paysage oriental: lumière plus éclatante encore que celle qui éclaire les blanches cités de la côte d'Asie; robustes coupoles; tours élancées décorées de faïences polychromes; maisons closes, nuancées de rose, de bleu ou de vert tendre; restes de murailles crénelées. Ça et là se dressent quelques hauts palmiers balançant, au souffle d'une brise légère, le royal panache de leurs longues tiges courbées.

Sur le fond du ciel d'un bleu d'acier, de noirs et hideux vautours tournoient en poussant de vilains cris rauques. L'illusion dure aussi longtemps que l'on n'a pas franchi la haute porte cintrée qui s'ouvre sur la place de la Douane; mais, son seuil dépassé, le tableau change et on se trouve dans une ville européenne, aux rues droites, larges, propres, éclairées à la lumière électrique, bordées de maisons solidement construites, aux étages élevés, avec un *patio* intérieur garni de plantes, de fleurs, orné d'une fontaine en pierre ouvragée d'où coule sans cesse une eau rafraîchissante.

Il y a très peu de temps encore, le transport des voyageurs et de leurs bagages, des navires à terre, se faisait dans de petites barques dont le prix variait selon l'état de la mer.

Cette traversée du steamer au quai de la Douane était toujours coûteuse et souvent, alors que le vent du nord commençait à souffler, elle n'était pas sans risques sérieux.

Aujourd'hui, grâce aux travaux considérables que le gouvernement a fait exécuter par *MM. Pearson's and Sons*, les navires abordent à quai, et l'on n'a plus à subir les exigences des bateliers du port ni les ennuis d'un transbordement.

Les travaux du port de Veracruz furent traités au mois de mai 1887 et bientôt ils seront complètement terminés. Ces travaux, qui peuvent figurer parmi les plus importantes entreprises des vingt dernières années, ont eu pour résultat de supprimer les courants qui rendaient la baie de Veracruz une des plus dangereuses du monde, à l'époque des coups de vent du nord, et peu sûre en toute autre saison, par la brusque formation de bancs de sable dont il était difficile d'indiquer la position.

Aujourd'hui la construction des digues, des jetées et le dragage du port sont presque entièrement terminés; il en résulte que la baie de Veracruz, parfaitement protégée, offre aux navires un mouillage sur plus de 4 100 hectares, avec une profondeur d'eau minima de 8^m.50.

Les formalités de la douane sont rapidement remplies pour les nouveaux débarqués, qui toujours n'ont qu'à se louer de l'obligeance et de l'urbanité des employés, fait assez rare partout ailleurs pour qu'il mérite d'être signalé ici.

Les vêtements qui conviennent le mieux au climat de Veracruz, surtout pour les Européens non acclimatés, sont les vêtements de flanelle légère, bleue ou blanche.

Il est prudent de porter une ceinture de laine autour des reins. De même qu'à la Havane et dans toutes les terres chaudes, éviter de se promener au grand soleil, ne pas abuser des boissons et des fruits; le repas le plus copieux doit être pris entre midi et une heure; se contenter le soir d'une simple collation; veiller à tenir l'estomac libre et en fonctionnement régulier. Les poudres de Sedlitz sont d'un usage salutaire.

Il est à Veracruz des hôtels assez confor-

tables; nous indiquerons entre autres l'Hôtel de Mexico, en face de la Douane avec vue sur la rade; l'Hôtel des Diligences, le plus ancien, au centre de la ville, sur un des côtés du square principal, à droite de la cathédrale, en face de l'Hôtel de Ville et des bureaux du gouvernement.

Le prix moyen est pour une journée, chambre et repas compris, d'environ 4 piastres mexicaines, qui représentent en monnaie française 10 francs; il est bien entendu que l'on peut se loger et se nourrir à meilleur compte, dans des hôtels de moindre importance.

Si aucune affaire ne retient le passager à la Veracruz, il abrège autant que possible son séjour et, après une nuit passée dans un hôtel de la ville, il s'empresse de prendre le train qui quitte la Veracruz à six heures du matin pour arriver à Mexico à six heures quarante du soir.

La distance qui sépare la Veracruz de Mexico est de 424 kilomètres et le tarif du prix des passages est fixé à 3 centavos par kilomètre pour la première classe, à deux pour la seconde classe et un centavo et demi pour la troisième classe.

A ces prix il faut ajouter 2 pour 100 de

contributions sur le prix total du voyage. Réduits en monnaie basée sur l'étalon d'or, ces tarifs sont sensiblement les mêmes que ceux des chemins de fer français.

Il est prudent en quittant Veracruz de se munir d'un manteau ou d'un pardessus, qu'on sera heureux d'utiliser à l'arrivée à Mexico.

La route que l'on parcourt pour se rendre à la capitale est des plus pittoresques et est féconde en merveilleux paysages. En douze heures on passe de la terre chaude, où la température est rarement moindre de 30 à 35 degrés, au climat du midi de la France pendant la saison printanière.

En quittant Veracruz, on franchit des dunes de sables, des forêts marécageuses où abondent des fleurs superbes et des papillons aux couleurs éclatantes.

Puis c'est la savane déserte que tachent de distance en distance quelques plaques d'une herbe rude, brûlée par un soleil implacable, des arbustes grêles aux formes tourmentées et, çà et là, des flaques d'eau saumâtre où viennent s'abreuver de maigres troupeaux.

La première station de quelque importance est la Soledad, petite ville que traverse

la rivière de ce nom et dont les rives boisées récréent la vue, donnant à ce petit coin de terre l'aspect d'une oasis au milieu du désert.

Le train court pendant trois quarts d'heure encore dans l'aride savane, jusqu'à la station de *Paso del Macho*, située au pied du premier contrefort de la Cordillère des Andes. On pénètre alors dans la gorge du *Chiquihuite*, au milieu d'un enchevêtrement d'arbres et de plantes géantes qui forment une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

Taillée en plein roc, la voie domine un vertigineux ravin où bondit un torrent glacé.

Puis on dépasse le pittoresque village d'Atoyac, paresseusement suspendu aux flancs de la montagne, sur les bords d'une rivière aux eaux paisibles, abrité par des arbres superbes et caché dans les fleurs. D'Atoyac à Cordoba, dans des clairières lumineuses, à l'ombre des grands mangliers chargés de fruits savoureux, quelques chaumières en bambou, basses, n'ayant pour toute ouverture qu'une porte sans huis : des enfants bronzés, à l'œil vif, à l'abdomen saillant, s'ébattaient au grand soleil, au milieu des

poules, des chiens et des petits cochons aux soies drues et noires. La forêt vient ensuite, avec ses arbres séculaires et ses guirlandes de lianes, qui descendent de leurs cimes, et les orchidées à tiges étranges, aux feuilles fantastiques, aux corolles de formes et de couleurs paradoxales, véritables fleurs d'un autre monde.

Cordoba est une ravissante petite ville. A la façon propre et presque élégante dont sont vêtus les indigènes, on a tout de suite l'impression qu'ils vivent dans une grande aisance. Ce qui charme le voyageur qui pour la première fois arrive à Cordoba, c'est l'abondance des fleurs et la variété des fruits que lui offrent à des prix infimes des Indiennes aux formes marmoréennes et coquettement drapées dans un pagne de cotonnade blanche, bordé de galons rouges, jaunes ou bleus, sur lequel retombe en plis gracieux une sorte de dalmatique de couleur claire, agrémentée de broderies aux couleurs voyantes. Gerbes d'odorants gardénias, bottes de roses, touffes d'héliotropes, orchidées, etc., ananas exquis, mangues savoureuses, bananes au goût et au parfum délicats, mameys zapotes fondants et d'une saveur étrange à la chair sanglante,

pour quelques francs vous obtenez un assortiment complet.

De Cordoba part une ligne ferrée, ouverte aujourd'hui à l'exploitation jusqu'au delà de Motzorongo et qui doit prochainement, par Tutepec et Valle Nacional, s'amorcer à la ligne interocéanique de Tehuantepec. Cette ligne, qui traversera des contrées d'une fertilité et d'une richesse extrêmes, est appelée à rendre d'énormes services et à donner des bénéfices considérables.

Bientôt aussi Cordoba sera reliée à Jalapa, capitale de l'État de Veracruz ; une section importante de cette ligne ferrée est déjà en exploitation.

En quittant Cordoba, on trouve la station de Fortin, qui s'élève au milieu de riches plantations de café et de canne à sucre ; puis, brusquement, le train débouche sur la splendide et sauvage gorge du Metlac qu'il contourne sur un étroit remblai surplombant de trois ou quatre cents pieds cette vaste déchirure, au fond de laquelle court une rivière qui parfois prend les allures d'un torrent impétueux. Ce passage est véritablement superbe, et l'on éprouve à le franchir une vertigineuse sensation mêlée de plaisir et d'effroi. Après avoir suivi le côté

gauche de cette colossale tranchée, bordée d'un talus à pic pendant plus de deux mille mètres, on la franchit sur un audacieux viaduc courbe de cent mètres de hauteur pour passer sur le côté droit de cette même étroite vallée du Metlac, toujours aussi abrupte, toujours aussi accidentée.

Du Metlac à Orizaba le train court entre des collines boisées, et, parmi les prés fleuris, miroitent des eaux claires.

Des fermes aux grands murs blanchis à la chaux se distinguent dans une poussée de myrtes, d'orangers, de bananiers et de vigoureux magnolias. Dans cet ensorcellement, une grande paix s'étend sur toute la campagne et l'on songe qu'il ferait bon de vivre sur ce coin de terre, favorisé du ciel.

La température délicieuse est à peu près celle de Nice ou de Menton au mois de mai. Des champs de canne à sucre, des plantations de café, de tabac, de maïs s'étendent à perte de vue dans la vallée plus large, que sertissent de hautes montagnes aux flancs ravagés par les pluies de l'hivernage.

Orizaba, où l'on arrive vers les 10 heures et demie du matin, est une des villes du Mexique dont le progrès a été le plus rapide,

Depuis vingt-cinq ans, la population a presque doublé et elle continue en voie d'accroissement.

Orizaba, qui compte près de 30 000 habitants, est devenue un grand centre industriel. Non seulement la Compagnie du chemin de fer mexicain y a établi de grands ateliers de construction et de réparation, mais des fabriques de produits divers se sont élevées aussi bien dans les environs que dans le centre de la ville : filatures, fabriques de jute, moulins, etc. Orizaba est aujourd'hui un centre industriel des plus importants, ce qui lui a valu le surnom de Manchester du Mexique.

Le touriste doit séjourner une journée au moins à Orizaba, qui possède des hôtels très convenables ; il y emploiera utilement et agréablement son temps à visiter la ville et ses environs qui sont on ne peut plus pittoresques.

En quittant Orizaba, on arrive en quelques minutes à *Ingenio*, un site ravissant qui déjà attire l'attention des Américains pour y créer une station hivernale.

Voici *Rio Blanco*, où se trouve une des plus importantes et des plus belles filatures qui soient au Mexique. Cette splendide manu-

facture a été créée de toutes pièces par un groupe de Français, originaires des Basses-Alpes, et par M. Tomas Braniff, un Américain qui possède au plus haut degré les magnifiques qualités d'énergie et d'initiative qui distinguent les hommes de sa race. La manufacture de *Rio Blanco* occupe plus de 1500 ouvriers, qui fabriquent des tissus de coton qui n'ont rien à envier aux tissus similaires dont l'Angleterre avait jadis le monopole de vente au Mexique.

Après *Rio Blanco*, une forte rampe suit brusquement une vallée profonde où coule une petite rivière, aux eaux calmes, que bordent des saules, des sapins et de hauts peupliers. L'illusion est complète, on se croirait en Suisse ; mais, vision rapide, la vallée se rétrécit, elle devient sombre gorge et la rivière paisible s'est transformée en torrent que surplombe la voie taillée dans le rocher à plus de cent mètres de hauteur. Ce passage sinistre se nomme *El Infernillo*, le petit Enfer. La puissante machine qui remorque le train a vite fait de franchir cette gorge sauvage, coupée de larges déchirures et semée de blocs calcaires. On respire à nouveau, on se retrouve en pleine lumière et l'on arrive à la station de Maltrata.

Maltrata, cirque géant, entouré de toutes parts par une ceinture de hautes montagnes que domine, altière, la cime éternellement neigeuse du *Pic d'Orizaba*, à 5552 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quelques minutes d'arrêt : on repart, et le train commence la rude montée de la Cordillère. Pendant une heure, par des rampes et par des courbes d'une hardiesse extrême, suspendu au flanc de la montagne, surplombant l'abîme, on monte, on monte toujours. Les tunnels creusés dans le roc se suivent nombreux et des ponts, d'une légèreté et d'une audace qui effrayent, sont jetés au travers des précipices dont on a peine à mesurer la profondeur. Il n'est pas, croyons-nous, un parcours plus prodigue en points de vue merveilleux, en sites pittoresquement sauvages, en difficultés vaincues, en émotions calmes et violentes, en surprises multiples, que celui de *Maltrata* à *Boca del Monte*. De *Boca del Monte*, point culminant de cette gigantesque ascension, où l'on fait une courte halte, la vue plonge à pic sur la belle vallée de *Maltrata* qui, regardée de cette altitude, ressemble, avec ses champs bien cultivés, ses prairies bordées de haies vives, à un grand échiquier ; le village paraît

être de Lilliput. Quant aux troupeaux et aux habitants dont se peuple la plaine, leur taille rappelle celle des petits bonshommes que fabrique Nuremberg.

L'air est vif à l'altitude où nous sommes ; nous allons quelque temps encore au milieu des sapins tristes et des mélancoliques bruyères ; puis apparaissent les hêtres vigoureux, les chênes aux troncs puissants : nous descendons vers le plateau central.

Esperanza ! trente minutes d'arrêt, buffet, et buffet fort convenable, ma foi, où, pour 2 fr. 50, on vous sert un repas copieux et bien préparé, sous l'habile direction d'un excellent Français, M. Morel, qui depuis de longues années est concessionnaire du buffet de *Esperanza*. A cette station se croisent les trains qui montent à Mexico et ceux qui descendent sur Veracruz.

Adieu les beaux paysages, les belles forêts et la végétation folle de la zone tropicale ! Tout est transformé : la lignée ferrée se déroule au milieu d'une campagne bien cultivée, mais d'une désespérante monotonie.

Toujours les mêmes plaines immenses, où de loin en loin se tordent sous les rafales d'un vent brûlant quelques saules malingres ou bien de chétifs poivriers ; de grands

cactus, ou nopales géants aux formes baroques, se dressent en gros massifs, au milieu d'un champ, ou en bordure, le long de la voie.

A l'horizon, les montagnes boisées aux tons changeants. De massives constructions se dressent toutes blanches au milieu de la plaine silencieuse; ce sont des *haciendas*, où habite le propriétaire ou bien le fermier et vivent les travailleurs employés à la culture des champs, qui, en dépit de leur aspect désolé, donnent de fructueuses récoltes et font la fortune de ceux qui les possèdent.

Quelques stations, entre autres celle de *San-Marcos*, où s'amorce la ligne qui doit aboutir au port de Nautla sur le golfe du Mexique; *Huamantla*, petite ville dont l'importance grandit chaque jour; puis *Apizaco*, station très importante, centre d'un trafic considérable et tête de ligne de l'embranchement qui conduit à *Puebia*, la capitale du vaste et riche État qui porte ce nom.

Depuis Apizaco jusqu'à *Apam* on trouve la région où se cultive le *maguay*, cactus qui donne le *pulque*, la boisson favorite des habitants du plateau central.

Le *pulque* a la couleur du petit-lait, une

odeur un peu aigre et la densité d'une tisane à la graine de lin; sa saveur légèrement acidulée ne saurait être comparée à celle d'aucune autre boisson, pas plus à celle du cidre que de la bière ou bien du kwass moscovite; seul le koumy, breuvage favori des Cosaques Zaporogues, possède avec le *pulque* quelque analogie de couleur et d'aspect.

Fermentant avec grande rapidité, le *pulque* est d'une conservation difficile; il est rare que, trois ou quatre jours après avoir été récolté, il ne tourne pas complètement à l'aigre.

On affirme que l'usage modéré de cette boisson, à laquelle nombre d'Européens s'accoutument fort bien, est salulaire et fortifiante; on le croit sans peine, alors qu'on a vu les habitants des *Llanos de Apam*, plaine où se trouvent les plus vastes plantations de *magueys* et les crus les plus renommés de *pulque*. Les hommes y sont généralement robustes, et il n'est pas rare d'en rencontrer qui, par leur rotondité, peuvent défier les brasseurs de Londres, célèbres pour leur poids et leur capacité d'absorption.

Ometuseo, station d'où part un embran-

chement qui conduit à *Pachuca*, capitale de l'État de Hidalgo et centre des plus riches mines d'argent de cette région fameuse.

Otumba, célèbre dans l'histoire de la conquête du Mexique par la victoire remportée par Hernan Cortez et ses alliés indigènes.

Le terme du voyage est proche, le soleil descend déjà sur l'horizon, les ombres s'étendent des collines à la plaine, et l'éclat de sa chaude lumière va en s'éteignant. Les hautes montagnes, les cimes neigeuses du *Popocatepetl* et de l'*Ixtacihualt* dont on distinguait, il y a quelques instants, les moindres arêtes, deviennent floues; une brume bleuâtre les enveloppe comme d'un suaire.

Dans la demi-brume où l'on avance, des villages aux maisons basses, faites de larges briques durcies au soleil; puis une colline élevée où se dresse une église; à ses pieds, une petite ville bien éclairée par des globes électriques; une vaste basilique, dont les dômes élevés s'estompent dans la nuit: c'est le sanctuaire de la Vierge de Guadalupe, la Vierge miraculeuse, la sainte patronne du Mexique, celle dont l'image mena au combat, pour l'indépendance de la patrie, les bandes héroïques que guidait le curé Hidalgo, sur-

nommé le Père de l'indépendance nationale.

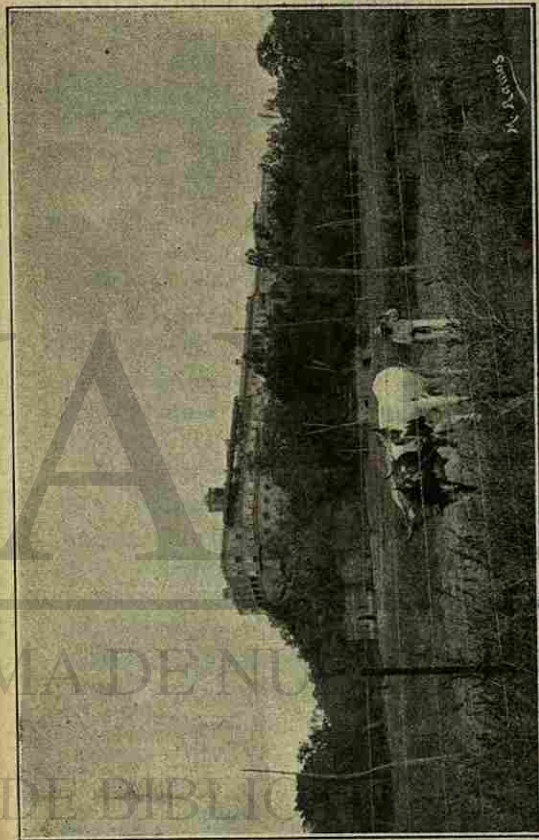
Dix minutes encore: de rares maisons, bientôt plus nombreuses; on traverse un faubourg de la capitale. Quelques tours de roues et l'on entre en gare.

Mexico! Tout le monde descend. Nous venons de faire la description succincte du trajet de Veracruz à Mexico par le « chemin de fer mexicain »; mais il est une autre voie que le voyageur peut prendre, c'est celle du « chemin de fer interocéanique », qui de Veracruz passe par Jalapa, capitale de l'État de Veracruz, Perote et Puebla, capitale de l'État du même nom. Cette route est aussi des plus pittoresques et bien digne d'être parcourue par le touriste amoureux des beaux spectacles de la nature; mais elle compte 547 kilomètres: de Veracruz à Mexico, alors que celle du « chemin de fer mexicain » ne dépasse pas 424 kilomètres; les frais du voyage étaient également plus élevés; car il fallait coucher à Jalapa, d'où l'on ne repartait que le lendemain matin pour Perote, Puebla et Mexico. Mais déjà les trains du « chemin de fer interocéanique » circulent directement de Mexico à Veracruz et *vice versa*.

MEXICO

La capitale des États-Unis du Mexique se trouve par le 19° 25' 45" de latitude nord et à 2277 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est grâce à cette altitude que la température est généralement printanière ; il faut cependant se garder des brusques variations du thermomètre. La température maxima dépasse rarement 28 degrés et la minima 8 degrés au-dessus de zéro. Exceptionnellement, on voit parfois, le matin d'un jour d'hiver, une légère couche de glace couvrir les ruisseaux et les fontaines, mais elle disparaît bien vite aux rayons du soleil de midi.

La ville est construite presque au centre d'une immense et fertile vallée de forme elliptique, qui mesure 18 lieues 1/2 en longueur, et 12 lieues 1/2 dans sa plus grande largeur. Complètement entourée par une chaîne de montagnes parmi lesquelles se dressent les cimes neigeuses du *Popocatepelt* et de l'*Ixtacihualt*, ces deux géants des Andes mexicaines, cette vallée offre un merveilleux panorama dont le souvenir ne s'efface jamais.



Une vue du château de Chapultepec.

Nous conseillons aux nouveaux arrivés à Mexico de se garder de tout excès. Prendre le repas le plus copieux entre midi et une heure, le soir une simple collation ; ne jamais abuser des alcools, eau-de-vie, bitter, absinthe, etc. ; boire, si l'on peut, du vin que l'on obtient, de bonne qualité, au prix de 2 francs et 2 fr. 50 la bouteille ; si ce prix semble trop élevé, on a pour 50 centimes une bouteille d'excellente bière, fabriquée au Mexique. Les brasseries les plus renommées sont celles d'Orizaba, de Monterey et de Toluca ; elles font toutes des bières parfaites et à un prix très raisonnable.

Après le coucher du soleil, il se produit un abaissement assez brusque de la température ; il est prudent de se couvrir alors d'un pardessus. Dans le choix d'un logement, le prendre, si on le peut, au midi et à un étage, de préférence au rez-de-chaussée.

Les hôtels de Mexico, sauf quelques exceptions, laissent encore à désirer ; avec le mouvement chaque jour plus considérable des voyageurs, ils ne tarderont pas à être à la hauteur de ceux des grandes capitales d'Europe et des États-Unis.

Nous citerons l'hôtel *Iturbide*, magnifique édifice de style arabo-espagnol, an-

cienne résidence du général Augustin Iturbide, qui se fit proclamer empereur le 18 mai 1822, et qui, dix mois plus tard, le 20 mars 1823, était condamné au bannissement par le Congrès fédéral. L'hôtel Iturbide peut facilement recevoir 200 passagers. Le prix des appartements varie entre 1 et 5 piastres par jour.

L'hôtel *Sainz*, très bien situé en face du beau parc de l'Alameda. Les chambres y sont très confortables et le restaurant de l'hôtel un des meilleurs de la capitale. C'est actuellement l'hôtel à la mode. Les prix sont un peu plus élevés que ceux de l'hôtel Iturbide.

Citons encore les hôtels San-Carlos, du Jardin, du Bazar, de Washington, Comonfort, Gillow, etc., où l'on trouve à se loger convenablement et à un prix modéré depuis 1 jusqu'à 2 et 3 piastres par jour (monnaie mexicaine).

Beaucoup de ces hôtels n'offrent que le logement aux voyageurs, qui doivent prendre leurs repas dans des restaurants particuliers. Il est à Mexico des restaurants pour toutes les bourses ; mais en moyenne on peut, dans un restaurant très convenable, se faire servir un repas copieux pour 2 fr. 50

sans vin — le prix du vin ordinaire est généralement de 2 francs 50 c. la bouteille. On peut, s'il le faut, se nourrir à bien meilleur marché; car il est des restaurants mexicains où, pour 75 centimes ou 1 fr., on a un déjeuner ou un dîner avec potage, deux plats de viande, un légume et dessert. Le café, très bon, coûte moins de 30 centimes la tasse dans les meilleurs cafés ou restaurants.

Les principaux restaurants de Mexico sont presque tous dirigés par des Français, des Italiens, des Espagnols ou des Allemands; chaque nationalité peut donc trouver cuisine à son goût.

Nous citerons : le restaurant de l'hôtel Saenz, celui de l'hôtel du Bazar, de San-Carlos, la Maison Dorée, le restaurant Daumont, le café-restaurant de la Concordia, le café de Paris, renommé pour ses huîtres, son poisson et sa bonne cave; le restaurant Récamier, de vieille renommée; le restaurant Chapultepec, le restaurant Allemand de la rue Santa-Clara, etc.

Il est aussi à Mexico des cafés, avec billards, bien aménagés : le café Iturbide, le plus vaste; celui du Bazar, de Cofon, etc.

Mexico est sillonné dans tous les sens par

des tramways électriques qui, pour un prix très modique, vous transportent du centre de la ville à l'extrémité de ses faubourgs ou bien dans les environs.

Les voitures de place sont classées en trois catégories, que l'on reconnaît à une bande de peinture bleue, rouge ou jaune, placée sur la portière, au-dessous de la glace.

Première catégorie : deux chevaux; 1 piastre l'heure.

Deuxième catégorie : rouge; 75 centimes l'heure.

Troisième catégorie : jaune; 50 centimes l'heure.

Ces prix sont uniformes de six heures du matin à dix heures du soir. Après dix heures, ils sont le double.

Le service des commissionnaires est très bien installé par une Société qui les surveille et leur donne une tenue uniforme; le tarif est de 1 franc la demi-heure.

Mexico est une grande ville aux rues larges, droites, se coupant à angle droit et qui s'embellit tous les jours. Éclairé à la lumière électrique, avec une police bien faite, on peut circuler à toute heure du jour ou de la nuit, avec une sécurité pour le moins aussi grande que celle des capitales les plus

renommées du monde. Le pavage, qui naguère laissait fort à désirer, est actuellement bien meilleur, et il ne laissera rien à désirer quand les grands travaux confiés à une entreprise française, E. Letellier et Charles Vézin, auront terminé la construction de tout un régime d'égouts et de grands collecteurs, qui assureront non seulement la propreté de la capitale, mais encore son hygiène que compromettaient fort l'absence de drainage et la difficulté où l'on était d'assurer un bon système de voirie. Ces travaux, qui doivent faire de Mexico une des villes les plus saines du monde, sont poussés très activement, et leur achèvement n'est plus qu'une question de mois.

On trouve à Mexico de très belles places, des squares bien plantés, des fontaines, un très beau jardin situé presque au centre de la ville ; à 2 kilomètres de la capitale, à la suite d'une voie presque triomphale, ornée de statues et de monuments commémoratifs, ombragée par de beaux arbres et bordée de palais, de villas et de *cottages*, on arrive au parc superbe de Chapultepec, très artistiquement dessiné, dont les pelouses toujours vertes, les eaux vives, les accidents naturels d'un sol mouvementé, et le très beau palais

qui se dresse au sommet d'une colline d'où la vue s'étend sur la splendide vallée de Mexico, font l'un des sites les plus enchanteurs qui soient sur terre.

On trouve dans les principales rues de Mexico des magasins qui, par l'élégance, le bon goût et le choix varié de leurs étalages, ne le cèdent en rien à ceux de Londres ou de Paris. La *Esmeralda*, par exemple, un palais véritable, construit tout en marbre et en onyx, offre dans ses vitrines un merveilleux assortiment de bijoux et objets d'art, tel que n'en présentent pas de plus riches et de meilleur goût Boucheron, Boudet, Tiffany ou Fontana à Paris. Cette maison est la propriété de MM. Hauser et Zivy, de jeunes Suisses français, dont l'intelligence est supérieure et l'amabilité parfaite.

Parmi les grands magasins de tissus et de nouveautés, les plus vastes, les plus élégants sont la propriété de Français, presque tous originaires du département des Basses-Alpes et de l'arrondissement de Barcelonnette. Les Barcelonnettes, ainsi qu'on les désigne, et qui ont fondé à Mexico des maisons dont le chiffre d'affaires s'élève annuellement à plusieurs millions, ont eu presque tous des débuts difficiles ; mais, à force de

constance, de travail, d'intelligence et de sage économie, ils sont parvenus à occuper la première place dans le commerce et dans l'industrie des tissus, dont ils se sont assuré presque exclusivement le monopole dans la République.

Le commerce de la droguerie est important et se trouve entre les mains de Belges, de Français et d'Allemands, qui presque sans exception sont arrivés à la fortune.

Les marchands tailleurs les plus en vogue sont généralement des Français. Nous citerons en particulier M. Louis Sarre, qui, pour établir ses salons de coupe et d'essayage, a fait construire un élégant hôtel, dont l'ordonnance sobre et de grand ton n'est égalée par aucun de ses confrères renommés de Londres ou de Paris.

Les magasins de blanc et de lingerie pour hommes et pour dames sont presque tous propriétés de Français. La *Camiseria elegante*, fondée il y a trente ans par M. Sylvain Coblentz, est une des maisons les plus justement renommées pour le bon goût et la variété de son assortiment.

Le commerce de la quincaillerie et de la ferronnerie, celui des machines industrielles et agricoles, sont presque entièrement entre

les mains des Allemands et des Américains, qui possèdent des maisons très importantes.

L'ameublement qui, il y a peu d'années encore, était une spécialité entre les mains des Français, et de quelques spécialistes mexicains et espagnols, est actuellement monopolisé par les Américains, qui ont établi dans tous les centres un peu importants des variétés de meubles de toutes sortes, dont l'élégance est douteuse, mais dont on ne saurait nier la construction pratique.

Le commerce de l'épicerie et des denrées alimentaires, conserves, etc., a été jusqu'à ces derniers temps le monopole presque absolu des Espagnols. Seules, quelques maisons françaises, pour la vente des produits supérieurs et des vins fins de Bordeaux, de Bourgogne ou de Champagne, des liqueurs, cognacs de bonnes marques, pouvaient exister. Aujourd'hui une sérieuse concurrence est faite aux vieilles épicerie espagnoles : de grands et beaux magasins de comestibles très bien assortis ont été fondés par des Italiens, des Français et des Américains.

Sauf deux ou trois, les boulangeries sont propriétés de Mexicains ou d'Espagnols. Il en est de même des boucheries. La charcu-

terie laisse à désirer, de bons spécialistes réussiraient certainement en venant s'établir à Mexico.

Les pâtisseries, les confiseurs sont Italiens, Suisses, Allemands ou Français.

Il est des professions où un Européen, ouvrier habile, est assuré de gagner largement sa vie: ce sont celles d'ébénistes, de menuisiers, de cordonniers, de mécaniciens, de tourneurs sur métaux, ajusteurs, etc., peintres en bâtiment, etc. Si les ouvriers trouvaient quelque difficulté à s'employer dans la capitale, ils ne doivent pas hésiter à se rendre dans les villes importantes de l'intérieur, où la concurrence est moindre. Guadalajara, Guanajuato, San-Luis, Puebla, Querétaro, Zacatecas, etc., leur donneront sans doute les moyens d'exercer leur profession avec profit. Mais, nous ne saurions trop le redire, il est indispensable, pour qu'un ouvrier ou un artisan quelconque réussisse, qu'il soit sobre, économe et persévérant.

Il est à Mexico, pour les différentes nationalités européennes, des centres de réunion établis sur le modèle des *Clubs* ou *Cercles* privés.

Le *Cercle allemand* est le plus ancien, il

date de 1848; le nombre de ses membres dépasse deux cent soixante. Très bien aménagé, on y trouve une bonne bibliothèque, une salle de billards et des salons où, assez fréquemment, les membres du Cercle donnent des soirées et des bals où se rendent les meilleures familles de la société mexicaine.

Casino espagnol. — La création de ce Casino date de l'année 1862. Il occupe un vaste local, et le nombre de ses membres s'élève à près de six cents. Le Casino espagnol est un centre de réunion fort couru où se donnent aussi des fêtes qui attirent une nombreuse assistance.

Casino français. — De tous les Cercles étrangers de Mexico, c'est certainement le mieux installé et celui dont les réceptions sont le plus recherchées. On y trouve de très beaux salons pour les fêtes, salle de billards, salle d'escrime, de gymnastique et une bibliothèque de deux mille volumes. Le nombre des membres est de près de quatre cents.

Club anglo-américain. — Comme son nom l'indique, ce Club est réservé aux Anglais et

aux Américains qui sont fixés à Mexico ; très fermé, un étranger y est difficilement reçu.

En plus de ces Cercles et des Casinos, il existe à Mexico différentes *Sociétés de bienfaisance et de Secours mutuels*, que soutiennent les différentes colonies étrangères.

La *colonie espagnole* possède une Société de bienfaisance, un hôpital et un cimetière.

La *colonie américaine* soutient aussi différentes associations charitables, pour venir en aide à ses compatriotes malheureux, etc.

La *colonie italienne*, dont l'importance s'accroît rapidement, a aussi constitué une Société de secours mutuels.

La *colonie allemande* soutient depuis de longues années une Société, destinée à venir en aide aux malades pauvres et à faciliter un emploi ou du travail à ceux de leurs compatriotes qui en recherchent.

Mais, de toutes ces associations charitables, la plus importante est celle qui existe sous le nom de *Société franco-suisse et belge de bienfaisance*. Cette Société comprend un nombre considérable d'adhérents, et perçoit, chaque année, pour plusieurs milliers de piastres de souscriptions, qui servent au

soutien d'une maison de santé, à élever les enfants des familles pauvres, à secourir les malheureux à domicile, et à l'entretien d'un magnifique cimetière.

Cette association de bienfaisance date de loin. C'est le 4 septembre 1841 qu'elle fut créée sous les auspices du baron de Ciprey, qui était alors ministre de France. Elle se nomma d'abord « Société de prévoyance française ». Son premier président fut M. Saint-Germain, et les principaux membres de son Comité, MM. Adour, Blaquiere, Labully, Dussolier, Perissin, etc. Ses débuts furent modestes et laborieux ; mais, depuis 1841, grâce au dévouement de tous ceux qui continuèrent l'œuvre patriotique des fondateurs, « l'Association de bienfaisance franco-belge et suisse » dispose aujourd'hui d'un important budget, qui lui permet de soulager toutes les misères véritables et de venir en aide à toutes les bonnes volontés.

Sous les auspices de cette Société, fonctionne une caisse d'épargne, qui rend à tous les membres de l'association de très grands services.

Les fonds déposés à cette caisse atteignent près de 500 000 piastres ; un intérêt de

4 pour 100 est servi aux déposants. Cette somme de 500 000 piastres représente, dans sa presque totalité, les économies réalisées par des artisans, des ouvriers et de modestes employés. Ce ne sont pas en effet les chefs de maisons qui portent leurs économies à la caisse d'épargne, mais les salariés et les humbles. Ce chiffre de 500 000 est éloquent, car il témoigne de l'esprit d'ordre et de prévoyance des déposants; il démontre leur bien-être puisqu'il leur est possible de réaliser d'importantes économies.

Une autre création plus récente, mais non moins utile, qui est due à l'esprit d'initiative et à la générosité de la colonie française du Mexique, est celle du *Lycée français* de Mexico, où non seulement les enfants des Français, mais encore ceux de nombreuses familles mexicaines, reçoivent une éducation et une instruction parfaites. Le *Lycée français* de Mexico, qui relève de l'Université de France, contribuera à maintenir dans une large part l'influence intellectuelle et morale de l'esprit français, que menace si gravement la formidable poussée de l'élément anglo-saxon.

Chambres de commerce. — Presque toutes

les colonies étrangères établies à Mexico sont constituées en chambres de commerce pour aider au développement des affaires, multiplier les transactions, et assurer la défense de leurs intérêts. Ces chambres de commerce, en relations constantes avec les chambres de commerce de leur pays d'origine, se tiennent à la disposition des fabricants et industriels pour leur fournir tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin.

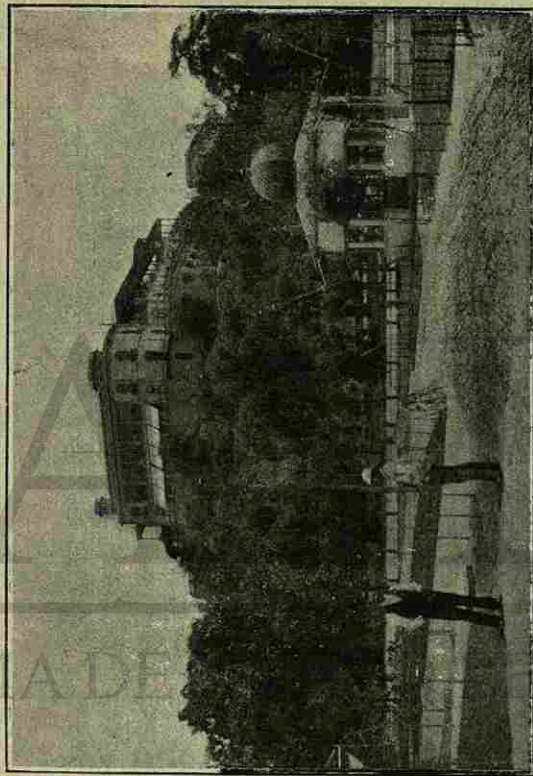
Les principales chambres de commerce sont l'espagnole, la française, l'allemande, l'américaine et l'italienne.

Les monuments. — Mexico possède plusieurs édifices publics ou privés qui méritent d'être signalés. Nous citerons parmi les plus remarquables : la cathédrale, qui s'élève sur le lieu même où l'empereur Montezuma I^{er} avait construit un temple immense à la gloire de Huitzilopochtli, le dieu de la guerre. C'est dans ce temple que l'on immolait les victimes humaines, et la pierre sur laquelle se faisaient ces barbares hécatombes se voit encore au Musée national de Mexico. La cathédrale actuelle a remplacé une primitive église, de proportions moins vastes. Commencée en 1578, elle ne fut com-

plètement terminée qu'en 1791. Deux lourdes tours, de 278 pieds anglais d'élévation, encadrent sa façade de style Renaissance espagnole. Divisée en trois nefs, avec de nombreuses chapelles sur les bas côtés, l'or et les peintures ont été prodigués un peu partout ; il est regrettable que le bon goût ait souvent fait défaut à leur emploi. On remarque cependant de belles boiseries en cèdre patiemment fouillées, deux chaires en onyx naïvement sculptées et une curieuse balustrade en bronze, ornée de torchères et de personnages de même métal, qui environne la chaire et le sanctuaire. Il ne faut pas oublier les deux grandes orgues, placées de chaque côté de la nef, aux boiseries magnifiques ; ces orgues comptent trois mille quatre cents tuyaux. Dans le chœur et dans la sacristie, quelques bonnes peintures sont à voir.

Parmi les autres églises présentant quelque intérêt d'art, nous citerons « la Profesa », qui date du commencement du XVIII^e siècle ; elle appartenait jadis aux Pères Jésuites.

Santo-Domingo, assez vaste avec, une tour trop lourde, fut inaugurée en 1736. Le tribunal de l'inquisition avait son siège



Une vue du château de Chapultepec (entrée du parc).

et rendait ses implacables décrets dans le couvent d'où dépendait l'église de Santo-Domingo.

« Santa-Brigida », église à la mode où se célèbrent les mariages aristocratiques. A citer encore « Santa-Teresa la Antigua », qui n'a de remarquable qu'un dôme massif, construit par l'architecte Lorenzo Hidalgo, en 1858. « Santa-Clara », « San-Diégó », « Corpus Christi », etc.

L'École des mines, vaste édifice commencé sur les plans de l'illustre architecte et sculpteur Tolsa, le 22 mars 1797, fut solennellement inaugurée le 3 avril 1813.

Cet édifice, construit tout entier en superbes blocs de pierre volcanique, présente un imposant aspect, aussi bien par sa masse que par la régularité de ses lignes architecturales. L'École des mines de Mexico possède depuis longtemps une grande et légitime réputation ; elle a fourni à son pays des ingénieurs de très grand mérite. Les cours y sont donnés par d'excellents professeurs ; la bibliothèque est remarquable, de même que les laboratoires de chimie, le cabinet de physique et les collections géologiques et minéralogiques.

Le Palais National, où se trouvent les

salons de la présidence de la République et les bureaux de plusieurs Ministères, est un édifice sans autre intérêt que ses vastes dimensions ; sa façade mesure en effet 200 mètres de longueur. A l'intérieur, il convient de signaler quelques belles pièces qui dépendent de la partie réservée au président de la République : tels le salon des ambassadeurs, où se donnent les grandes réceptions officielles, et quelques autres salles de moindre importance.

Palais Municipal, dont la construction date du siècle dernier et occupe une superficie de près de 4000 mètres. L'intérieur a été très bien aménagé pour les divers services municipaux et pour ceux du Gouvernement du district fédéral. Une collection très complète des portraits des anciens vice-rois du Mexique et des chefs d'État qui se sont succédés depuis l'indépendance est digne de grand intérêt. Cette collection comporte quatre-vingt-seize portraits, ainsi divisés : soixante portraits des vice-rois depuis Hernan Cortès jusqu'à O'Donoju et trente-cinq portraits de chefs d'État depuis l'empereur Iturbide jusqu'au président Porfirio Díaz.

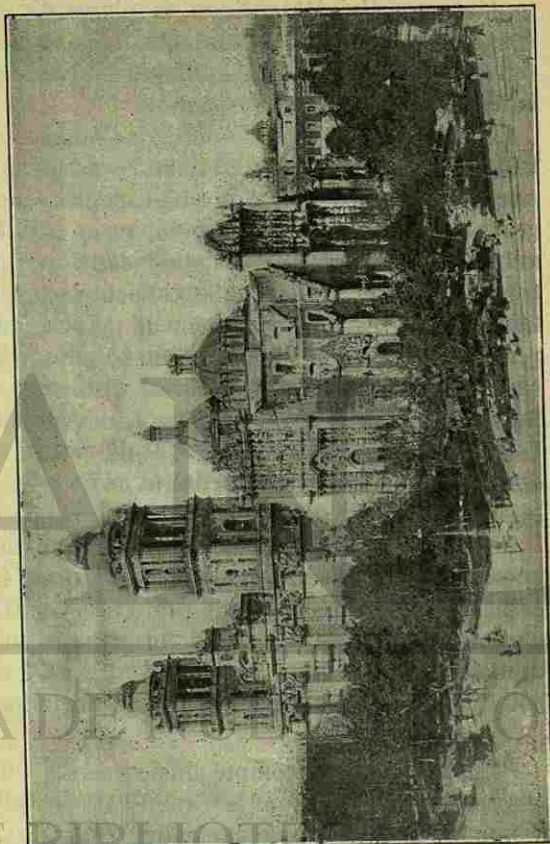
L'Hôtel des Monnaies date de 1535. C'est un vaste édifice, possédant un outillage

perfectionné qui sert à la frappe des monnaies d'or et d'argent.

Bibliothèque Nationale, installée dans une ancienne église qui appartenait au couvent des Augustins et inaugurée en 1884 dans son nouveau local. L'aménagement intérieur est très bien compris. Le nombre des volumes qui figurent au catalogue dépasse 150 000, parmi lesquels il convient de signaler de précieux et anciens manuscrits.

Musée National. Date de l'année 1822. Mais c'est en 1854, sous la direction du savant M. José Francisco Ramirez, qu'il a été organisé sur des bases absolument scientifiques.

Depuis lors, et conformément à la méthode de son éminent directeur, il s'est enrichi de précieuses découvertes archéologiques, qui sont scientifiquement et historiquement cataloguées. Parmi les antiquités les plus remarquables, nous citerons le fameux *Calendrier Aztèque*, découvert le 17 décembre 1790 dans des fouilles faites près du palais par ordre du vice-roi Revillagigedo. Le poids de ce monolithe, qui impose l'admiration, est de 483 quintaux. On remarque aussi une fort belle statue de 2^m,56 repré-



Cathédrale de Mexico.

sentant une divinité antique, la pierre du sacrifice sur laquelle on immolait les victimes humaines et quantité d'autres objets antérieurs à la conquête espagnole.

L'École nationale de beaux-arts, fondée le 4 novembre 1781 sous le nom d'« Académie de San-Carlos de la Nouvelle-Espagne », grâce à l'initiative de M. Mangino et de dix autres amis des arts, est installée dans un très bel hôtel et possède une collection de tableaux intéressants, aussi bien de peintres renommés d'Europe que de peintres mexicains, tels que Jimenez, Juarez, Echave, Rebul, Sagredo, Joaquin Ramirez, Landecio, Velasco, Rafaël Flores, Cordero, Para, etc., qui mériteraient d'être plus connus qu'ils ne le sont.

Nous ne pouvons, dans un livre de renseignements sommaires, citer tous les autres édifices ou monuments dignes de fixer l'attention du touriste, qui, une fois dans la capitale, trouvera des guides intelligents pour lui montrer tout ce qui mérite d'être vu.

Théâtres.— Mexico compte plusieurs théâtres. Les principaux sont le Grand Théâtre National et les théâtres principaux : Arben, Hidalgo et du Cirque. Ces théâtres sont loin

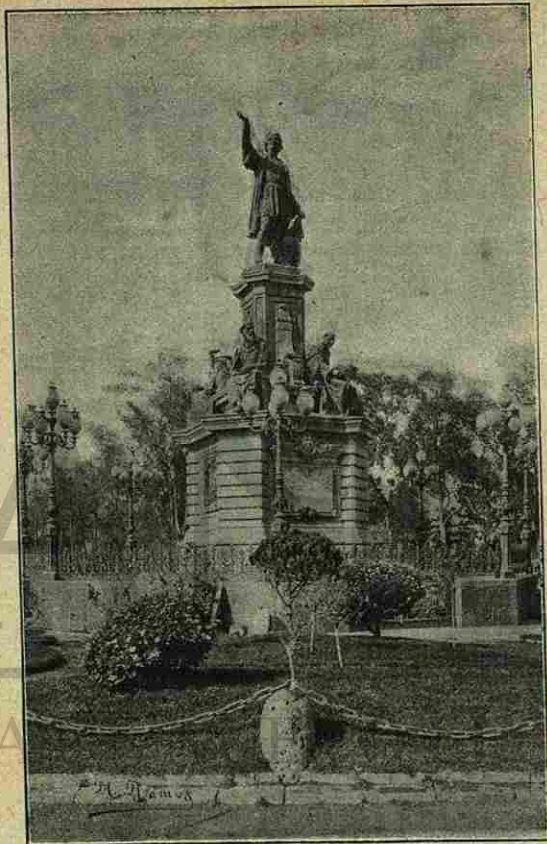
de répondre aux besoins d'une grande capitale. Sauf le Théâtre National (1), dont l'aspect extérieur et la salle sont assez bien compris, tous les autres sont absolument défectueux, aussi bien au point de vue du confortable que de l'hygiène et de la mise en scène. Il est probable qu'avant qu'il soit longtemps Mexico possédera des salles de spectacles qui répondront aux goûts artistiques, très développés chez ses habitants; mais, avant de songer à la réfection des théâtres, il était des travaux plus urgents à réaliser. C'est ce qui a été fait ou sur le point de l'être; on peut maintenant songer à construire de grands et beaux théâtres. Et cependant sur ces scènes rudimentaires ont défilé les artistes les plus en renom du chant et du drame. Depuis Garcia, le grand Garcia, le père de la Malibran et de Pauline Viardot, qui chanta l'*Othello* de Rossini, les dilettantes de Mexico ont applaudi la Sontag, la Penco, Stagno, la Patti, Beneventano, Tamberlick, la Peralta, Capoul, Judic, Théo, Marie Aimée, Paola Marié, etc., et, dans le drame et la comédie, Valero, la Ristori, Sarah Bernhardt, Jane Hading, Coquelin aîné, Coudert,

(1) L'État vient de se rendre acquéreur du Théâtre National et va procéder sans retard à sa réfection.

Maria Guerrero, etc. : j'en oublie et des meilleurs. Tous ces artistes ont rapporté de leur séjour à Mexico beaucoup de piastres et les souvenirs les plus agréables.

Journaux et livres. — La presse mexicaine s'est aujourd'hui inspirée de la méthode américaine. On publie en effet des journaux de six à huit pages de texte, avec illustrations et quantité d'annonces. Comme il est au Mexique d'excellents écrivains, instruits, et possédant presque tous une pointe d'humour et plusieurs beaucoup d'esprit, la vente des principaux journaux est considérable. Alors qu'il y a trente ans les meilleures feuilles tiraient à peine de trois à quatre mille exemplaires, il est maintenant des journaux comme *El Mundo*, *El Imparcial*, *El Tiempo*, etc., dont le tirage quotidien dépasse cinquante mille exemplaires.

Outre les journaux politiques qui souvent, deux fois par jour, donnent à leurs lecteurs les dépêches télégraphiques du monde entier et les cours des principales valeurs sur tous les marchés financiers du globe, il existe un grand nombre de revues périodiques et de publications hebdomadaires qui s'occupent spécialement de jurispru-



Monument élevé à la mémoire de Christophe Colomb.

dence, de science, de mines, d'agriculture, de commerce, etc. Ces publications font généralement honneur à ceux qui les rédigent.

La colonie française possède un journal très bien fait : le *Courrier du Mexique* — qui a pris la suite du *Trait d'Union* fondé en 1849 par René Masson, écrivain de grand mérite, polémiste redoutable, qui avait largement contribué à faire aimer la France libérale, respectueuse du droit des peuples — continue l'œuvre de son aîné et sert utilement les intérêts réciproques de la France et du Mexique. Les Américains et les Anglais ont le *Mexican Herald*, très bien informé, et le *The Two Republics*, créé il y a vingt ans par le major américain Clarke.

Eu dehors des journaux, les étrangers trouveront à Mexico d'excellentes librairies et des cabinets de lecture où ils pourront se procurer les publications scientifiques et littéraires les plus récemment parues.

Mexico, on le sait, est entourée de lacs, dont le niveau des eaux se trouve plus élevé que celui du sol où est construite la capitale. Bien souvent elle eût à souffrir de désastreuses inondations. Pour parer à ces dangers permanents, il s'agissait d'assurer l'écoulement du trop-plein des lacs, mais, pour cela, il fallait

faire une issue au travers de la ceinture de montagnes qui enserrait la vallée et lui formait hier encore une barrière infranchissable.

En réalisant ce que n'avaient jamais pu faire complètement tous les Gouvernements qui se sont succédé depuis la conquête espagnole, l'Administration du président Porfirio Diaz s'est assurée la reconnaissance de tous les habitants de la capitale et une page glorieuse dans les annales des grands travaux que ce siècle a vu accomplir.

Pour mener à bonne exécution l'œuvre titanique initiée en 1607 par Enrico Martin, un savant ingénieur et un grand persécuté, il a fallu non seulement la volonté du président Porfirio Diaz, mais encore près d'un quart de siècle de paix féconde.

C'est en 1891 qu'un contrat fut signé avec les grands entrepreneurs anglais, MM. Pearson et fils, pour l'exécution totale des travaux qui devaient enfin assurer le drainage de la vallée et rendre possible l'assainissement de la capitale, au moyen d'un régime d'égouts qu'achevèrent en ce moment les entrepreneurs français bien connus, MM. Ch. Vezin et E. Letellier.

Les travaux réalisés par MM. Pearson et fils, inaugurés le 17 mars 1900, se compo-

sent : 1° d'un canal de plus de 48 kilomètres de longueur sur 8 mètres de largeur; 2° un tunnel de 9520 mètres avec une pente de 1 mètre sur les 9 premiers kilomètres et de 1^m,75 sur les 520 derniers mètres. L'axe d'ouverture de ce tunnel est de 7^m,780. On a calculé que le canal et le tunnel devaient donner un débit de plus de 175 mètres cubes par seconde.

Ce magnifique travail, admiré par tous les techniciens qui l'ont visité, fait le plus grand honneur à MM. Pearson et fils auxquels le Mexique doit déjà le nouveau port de Veracruz et devra bientôt ceux de Coatzacoalco et de Salinas-Cruz, situés aux deux points terminus du chemin de fer interocéanique de Tehuantepec.

Il serait injuste de ne pas associer, aux noms de MM. Pearson et fils, celui de M. Walsh, le savant ingénieur qui a dirigé l'exécution des travaux, et ceux de MM. Guillermo et Carlos Landa y Escaudon, qui furent les collaborateurs aussi intelligents que dévoués de cette colossale entreprise.

Banlieue de Mexico. — Mexico possède une banlieue pittoresque, formée de petites villes et de hameaux, qui sont pour le cita-

din des buts de promenades intéressantes, ou bien des endroits de villégiature salutaire à la santé. Ainsi que nous l'avons dit, tous ces hameaux, toutes ces petites villes sont reliés à la capitale par chemins de fer. Parmi les centres de villégiature préférés, nous citerons :

Tacubaya, à 3^{km},500 de Mexico, fort pittoresquement construit sur le versant de collines boisées, avec des sources d'eaux vives, une végétation luxuriante et une vue superbe sur les vallées de Mexico. Il existe à Tacubaya de très belles villas dotées d'un confort qui ne laisse rien à désirer, entourées de merveilleux jardins plantés de beaux arbres, ornés de fleurs, de superbes fontaines, de bassins, de jeux d'eau, etc. Il est de ces villas qui n'ont rien à envier aux résidences que d'opulents grands seigneurs ou de riches financiers se sont fait construire aux environs des grandes capitales de l'ancien monde.

Mixcoac, à quelque distance de Tacubaya, est depuis quelques années la résidence préférée de plusieurs familles de la capitale. On y remarque d'élégantes habitations, de très beaux parcs et jardins. Mixcoac est renommé pour la qualité des fruits qu'on y récolte.

San-Angel est sans contredit, de tous les environs de la capitale, celui dont la végétation est la plus exubérante et les sites les plus pittoresques. La vue sur la campagne, du haut des collines où est construit ce nid de repos, est aussi belle qu'étendue. Chaque année on célèbre à San-Angel une fête qui dure plusieurs jours et qui attire des milliers de visiteurs, venus de la capitale ou de villes bien plus éloignées. Pendant ces jours de grasse liesse, il s'organise des jeux de roulettes et des parties de *monte* (variété de lansquenet qui se joue avec cinquante-deux cartes seulement) où se gagnent et se perdent des sommes considérables. Les combats de coqs, les courses de taureaux ont aussi un public fanatique. Le *pulque* coule à flots et, sous des tentes ou des *gourbis* en feuillages, on sert les mets préférés de la cuisine mexicaine : *mole de Guajolote* (ragoût de dinde, sauce tomate, piment broyé dans l'huile d'olive avec graines d'ajonjolî), haricots noirs, galettes de maïs, simples ou composées, *tamales*, *atole*, etc., etc.

Il existe, dans les environs de San-Angel, d'importantes fabriques de tissus et de papiers.

Les amoureux de la botanique trouveront de quoi satisfaire leur passion, en parcourant les champs qui entourent San-Angel où abondent les nombreux spécimens de la flore mexicaine.

Citons encore, parmi les endroits les plus fréquentés et les plus agréables des environs de Mexico, *Tlalpam*, *Santa-Anita*, sur le canal de la *Viga*, qui part de la partie sud-est de la capitale, pour aboutir au lac de Texcoco. C'est là que l'on rencontre ces îles flottantes sur lesquelles on cultive fruits et légumes, et qui étonnèrent si fort les compagnons de Cortès.

Mentionnons encore *Popotla*, sur la ligne du chemin de fer national, à 5 kilomètres de Mexico, où de nombreux Français possèdent de coquettes maisons de campagne.

Nous omettons bien d'autres sites dignes d'être visités ; mais, de la rapide description que nous venons de faire, il reste démontré que les excursions intéressantes ne font pas défaut et que l'on peut employer dans d'agréables promenades les jours de repos et les heures de loisir.

Il existe, dans les faubourgs mêmes de Mexico, des sources thermales remarquables. Ce sont les bains ferrugineux

d'Aragon, d'une richesse minérale extraordinaire, et les sources du *Peñon*, qui sont aussi efficaces et qui possèdent les mêmes vertus que celles de Karlsbad, Vichy, Kissingen et Wiesbaden. Un établissement très confortablement installé a été construit au *Peñon* pour le traitement des malades. On se rend du centre de la ville au *Peñon* en moins d'une heure et le prix du voyage coûte environ 0 fr. 30.

Outre ces établissements spéciaux pour le traitement de certaines affections, il est à Mexico plus de soixante autres établissements de bains. Il en est qui sont installés presque avec luxe et où l'on peut, *ad libitum*, prendre un bain turc, russe, de vapeur ou de barège. Les prix sont identiques à ceux que l'on paye en France.



TROISIÈME PARTIE

CONCLUSIONS

Les notes qui précèdent, puisées dans des documents officiels ou bien empruntées aux récits de consciencieux et véridiques narrateurs, prouvent l'état de culture intellectuelle de la société mexicaine, le libéralisme de ses institutions politiques, la sagesse de son gouvernement, la prospérité de ses finances, la somme considérable de progrès réalisés dans toutes les branches de l'activité humaine, la fertilité prodigieuse de son sol, la richesse de ses mines, la beauté de son climat, l'hospitalité de ses habitants et l'appui décidé que toutes les autorités accordent sans réserve à l'étranger laborieux et honnête.

d'Aragon, d'une richesse minérale extraordinaire, et les sources du *Peñon*, qui sont aussi efficaces et qui possèdent les mêmes vertus que celles de Karlsbad, Vichy, Kissingen et Wiesbaden. Un établissement très confortablement installé a été construit au *Peñon* pour le traitement des malades. On se rend du centre de la ville au *Peñon* en moins d'une heure et le prix du voyage coûte environ 0 fr. 30.

Outre ces établissements spéciaux pour le traitement de certaines affections, il est à Mexico plus de soixante autres établissements de bains. Il en est qui sont installés presque avec luxe et où l'on peut, *ad libitum*, prendre un bain turc, russe, de vapeur ou de barège. Les prix sont identiques à ceux que l'on paye en France.



TROISIÈME PARTIE

CONCLUSIONS

Les notes qui précèdent, puisées dans des documents officiels ou bien empruntées aux récits de consciencieux et véridiques narrateurs, prouvent l'état de culture intellectuelle de la société mexicaine, le libéralisme de ses institutions politiques, la sagesse de son gouvernement, la prospérité de ses finances, la somme considérable de progrès réalisés dans toutes les branches de l'activité humaine, la fertilité prodigieuse de son sol, la richesse de ses mines, la beauté de son climat, l'hospitalité de ses habitants et l'appui décidé que toutes les autorités accordent sans réserve à l'étranger laborieux et honnête.

Difficilement, croyons-nous, on rencontrerait dans toute autre contrée du globe autant d'éléments favorables et des conditions meilleures pour acquérir ce bien-être si difficile à se procurer dans l'ancien monde.

Nous ne saurions donc trop engager les colons sérieux à choisir le Mexique comme un champ fertile, qui assure à celui qui sait et qui veut travailler une moisson abondante. Si l'avenir paraît assuré à celui qui se met résolument au labeur, il faut cependant se garder de trop faciles illusions. Le succès d'une entreprise agricole ou industrielle au Mexique exige, en dehors des connaissances nécessaires, un capital initial, sans lequel on risque une cruelle déception. Le bon ouvrier, l'artisan habile dans son métier ou sa profession peuvent entreprendre le voyage du Mexique avec leur trousse d'outils ou d'instruments et quelques centaines de francs en poche, c'est-à-dire de quoi pouvoir vivre deux ou trois mois avant d'être embauchés par un patron. Sans repousser ce genre d'immigrants, il ne faut l'encourager que prudemment ; on ne saurait, en effet, garantir du travail à tous les tailleurs, bottiers, pâtisseries, menuisiers, etc.,

si leur nombre dépassait les besoins de la consommation.

L'immigrant qui convient le mieux au Mexique, celui qui a le plus de chances de voir après quelques années sa peine largement récompensée, c'est celui qui, habitué au travail des champs ou bien doué d'une grande énergie et d'une ferme volonté, peut réunir un capital qui ne saurait être moindre que 20 000 francs, capital constitué par lui-même, ou bien avec le concours d'associés, et qui, après enquête consciencieuse, examen sur place, informations puisées à des sources autorisées, se rend acquéreur d'une terre dans la zone tempérée, et se met courageusement à planter du café, du coton, du tabac, du maïs, etc.

Parmi beaucoup d'autres, nous citerons ici l'exemple d'un Français, ingénieur des arts et métiers, qui, arrivé au Mexique il y a peu d'années avec 30 000 francs de capital, se mit en quête sans perte de temps de terrains propices à la culture du café.

Sur l'avis d'un vieux colon belge établi dans le riche État de Oaxaca, il se rendit acquéreur, dans cette fertile contrée, de 1500 hectares de bon terrain, au prix de

15 000 francs, où il planta du café, sema du maïs, cultiva le tabac, etc.

Moins de cinq années après, l'ingénieur devenu planteur encaissait un revenu de 35 000 francs, c'est-à-dire le double du capital engagé. L'année suivante, les cent mille pieds de café plantés produisaient davantage, et leur rendement montait à 55 000 francs. Les frais d'exploitation ne dépassant pas 30 000 francs, il lui restait un minimum de 20 000 francs comme bénéfice net.

Voilà un aperçu des résultats probables que donnera à un colon une propriété de 500 hectares de terre dans l'État de Oaxaca, ou bien dans tout autre État possédant les mêmes conditions de sol et de climat.

De ces 500 hectares, 50 sont employés pour les maisons d'habitation, hangars, magasins, étables, jardins, etc. Il reste 450 hectares pour la culture et, de ceux-ci, 100 sont réservés pour le maïs et 350 pour les plantations de café.

Dès la première année, on est assuré, à moins d'un cataclysme, d'une récolte de maïs d'une valeur moyenne de 4 000 piastres.

A partir de la troisième année, les caféiers commenceront à produire, et cette première

récolte permet d'amortir la plus grande partie des frais de première installation; dès lors, les revenus augmenteront dans une progression telle que 350 hectares plantés en caféiers donnaient il y a cinq années 60 000 piastres de revenu à leur heureux propriétaire.

La baisse sur les prix du café a de beaucoup réduit ce revenu; mais, tel qu'il est encore, il est grandement rémunérateur.

Les meilleurs terrains pour les plantations de café se trouvent dans les États de Oaxaca, Veracruz, Michoacan, Colima sur le versant du Pacifique, Tabasco, Chiapas, etc. Il est prudent de visiter minutieusement les terrains que l'on prétend acheter, afin de s'assurer qu'ils sont d'une irrigation facile et que les moyens de transport sont suffisants.

La culture du tabac donne déjà de très bons résultats à nombre de cultivateurs de cette plante dont la consommation ne fait qu'augmenter. Le tabac, alors que la récolte peut se faire dans de bonnes conditions, a l'avantage, sur le café, le caoutchouc et le cacao, de donner des bénéfices dès la première année.

Le consul d'Angleterre à Veracruz a envoyé

il y a quelques mois, à son Gouvernement, un rapport très intéressant et rempli de nombreux renseignements au sujet de l'industrie du tabac au Mexique.

Ce rapport est daté de la fin de l'année dernière, mais les renseignements statistiques qu'il contient s'arrêtent à la fin de l'année économique de 1898. Le consul expose que, jusqu'à l'exercice 1897-1898, l'exportation du tabac mexicain est restée stationnaire, mais que, dès cette époque, une augmentation de plus de 100 0/0 s'est fait sentir, tant sur la quantité que sur la valeur du tabac en feuilles exporté. Toutefois il y eut une diminution assez sensible dans la quantité et dans la valeur du tabac manufacturé exporté.

Pendant l'année 1896-1897, l'exportation du tabac en feuilles avait été de 1 349 903 kilogrammes, pour la somme de 1 718 932 piastres (en monnaie mexicaine), et celle du tabac manufacturé de 1 001 859. En 1897, l'exportation du tabac en feuilles fut de 3 107 619 kilogrammes, valant, en pesos, 3 563 620. La quantité de tabac manufacturé exporté pendant la même période fut de 389 697 kilogrammes pour le prix de 528 146 piastres.

Les premiers documents recueillis par le consul correspondent à l'année économique de 1890, alors que l'exportation du tabac en feuilles s'élevait seulement à 627 800 kilogrammes pour 349 163 piastres, et celle du tabac manufacturé à 386 945 kilogrammes pour 599 169 piastres.

Le consul estime que, lorsqu'on pourra disposer de la quantité de bras nécessaire et de moyens adéquats pour la culture et la préparation de l'article, l'occasion sera favorable pour engager de nombreux capitaux dans ce commerce, parce que le tabac du Mexique est excellent et qu'il n'y a aucune raison pour qu'il n'arrive pas à occuper une des premières places sur les marchés du monde.

Pour être persuadé de l'exactitude de l'opinion émise par le consul d'Angleterre à la Veracruz, il suffira de déguster quelques-uns des bons cigares et des excellentes cigarettes qui figurent dans les vitrines du pavillon mexicain à l'Exposition de 1900.

La culture du tabac peut être faite avec profit dans nombre d'États de la Fédération; mais les feuilles les plus renommées se récoltent dans les cantons de Huimanguillo (État de Tabasco), Valle-Nacional, San-Andrés

Tuxtla (État de Veracruz), et dans le canton de Tepic sur le versant du Pacifique.

Dans tous ces districts, la main-d'œuvre est suffisante et l'on trouve des travailleurs à des prix très modérés. Les salaires varient selon les contrées : ainsi, alors que, dans l'État de Tabasco, ils sont au plus de 20 centavos (70 centimes), plus les rations habituelles de nourriture dont le coût ne dépasse guère 30 ou 40 centimes par jour, dans certains districts de l'État de Veracruz ils s'élèvent parfois jusqu'à une piastre, soit 2 fr. 50.

Les Américains du Nord, qui ont compris le grand avenir réservé aux Expositions agricoles et les bénéfices considérables que l'on est appelé à en retirer, ont déjà constitué des associations puissantes pour la culture du caoutchouc, du tabac, du café. Leur attention s'est surtout portée sur les États de Tabasco, de Chiapas, de Oaxaca et sur ceux que baignent les eaux de l'océan Pacifique, dont le développement deviendra très considérable aussitôt que les lignes ferrées en construction seront ouvertes au trafic sur tout leur parcours, mettant en relations rapides ces riches territoires avec le centre de la République et les ports d'embarque-

ment. Il serait à souhaiter qu'à l'exemple des Américains il se créât en Europe des syndicats disposant d'amples ressources pour acquérir et mettre en valeur les vastes étendues de terres fertiles qui demeurent improductives par suite du manque des ressources nécessaires à leur mise en valeur ; ces grandes associations pourraient vendre ou louer partie de leur domaine à des colons laborieux, facilitant à ces derniers des avances en argent, en semences, en bétail et en outils.

Le cacao est une excellente culture, mais il lui faut un sol riche et un climat chaud. On récolte au Mexique des *cacaos* qui sont appréciés comme les meilleurs : ce sont ceux de Tabasco, de Chiapas et surtout ceux du district de Soconusco.

Une plantation de cacao est plus coûteuse à établir qu'une plantation de café, mais la récolte exige moins de main-d'œuvre et le prix de vente est de beaucoup supérieur. On cueille la fève trois fois par an. Un hectare peut donner 300 livres. Le prix de vente actuel est d'environ 35 piastres la carga de 60 livres. La récolte d'un hectare représente donc une valeur de 175 piastres, soit environ 440 francs.

Le *caoutchouc*, dont la consommation s'accroît très rapidement, par suite de ses applications chaque jour plus nombreuses, est une culture de très bon rapport, mais qui exige de grands soins et beaucoup de patience; car ce n'est guère avant la sixième année que l'on peut songer à recueillir la précieuse matière qui s'écoule des incisions faites au jeune arbre. Il y a quelques années, les vastes forêts des États de Oaxaca, de Tabasco, de Veracruz abondaient en arbres à caoutchouc; mais l'exploitation en a été faite avec si peu de soin que la plupart ont péri et qu'il faut aujourd'hui faire des plantations, comme pour le café, et attendre, nous l'avons dit, six années au moins pour la première récolte. Mais, une fois cette période dépassée, la production augmente chaque année et les bénéfices suivent la même progression; bien soigné, l'arbre à caoutchouc peut durer vingt ans. Les meilleurs terrains pour la culture du caoutchouc se trouvent dans les États de Chiapas, Oaxaca, Tabasco, Veracruz, Michoacan, etc.

La *vanille* est aussi un très bon produit, celle du Mexique est renommée; il existe dans l'État de Veracruz une ancienne colonie fondée il y a plus d'un demi-siècle par un

groupe d'émigrants français, la colonie de San-Rafael, dont la prospérité est très grande et qui tire de gros profits de la culture de la vanille. Cette colonie française au Mexique peut être citée comme un exemple à suivre.

L'*exploitation forestière* a fait la fortune de plusieurs générations industrielles qui faisaient l'exportation des bois de teinture et d'ébénisterie. Les immenses forêts des États qui bordent le golfe du Mexique donnaient en abondance les essences les plus précieuses, et la proximité des chantiers d'exploitation des ports d'embarquement rendait les transports peu onéreux. Il n'en n'est plus de même aujourd'hui; l'exploitation faite souvent d'une manière inconsidérée a fini par dépeupler les forêts, au moins dans leurs parties accessibles, des beaux spécimens de cèdres et d'acajous. L'exploitation des forêts doit remonter le cours des rivières à de grandes distances, éloignées même de 500 kilomètres de leur embouchure; on y trouve des arbres énormes et des essences les plus recherchées. Mais, pour entreprendre ce genre d'exploitation, il faut des capitaux assez considérables; il n'est donc que des individualités très riches, ou bien des associations,

qui peuvent songer à faire l'abatage et l'exportation des bois de teinture et d'ébénisterie.

Dans le nord de l'État de Chiapas jusqu'au Guatemala, il existe d'immenses richesses en bois fins d'ébénisterie. De grandes acquisitions de forêts ont été faites le long du fleuve Usumacinta, de ses affluents et du San-Pedro qui vient du Guatemala.

Certaines maisons y ont acheté des forêts à l'État en toute propriété; d'autres ont conclu avec lui des contrats en vertu desquels elles ont acquis le droit exclusif durant un temps déterminé d'abattre les cèdres et acajous dans les régions dont la concession leur est donnée. Ce contrat donne au concessionnaire le droit de couper les cèdres et acajous ayant au moins 2 mètres de circonférence à la base, d'exploiter les arbres à caoutchouc, ainsi que les autres gommés et résines. La redevance est d'une demi-piastre par cèdre ou acajou, de 24 piastres par tonne de caoutchouc et de 18 piastres par tonne de chicle. L'exploitant peut aussi élever du bétail dans sa concession, moyennant une redevance annuelle de 50 centavos par tête.

M. Martin, un Belge établi à San-Juan-Bau-

tista, vient d'obtenir de cette manière de très belles forêts sur un des affluents de l'Usumacinta.

L'élevage du bétail donne de très bons bénéfices; mais, pour entreprendre ce genre d'industrie, il faut disposer d'un capital important. Il s'est créé dans le nord du Mexique, dans les États de Chihuahua, de Tamantlipas et de Nuevo-Leon des centres d'élevage très importants. Dans l'État de Chihuahua, des colonies de Mormons venus des États-Unis ont parfaitement réussi; des Anglais, des Américains et autres Européens se sont rendus acquéreurs à très bas prix d'immenses étendues de terrains qui semblaient devoir demeurer éternellement arides et qu'ils ont, par l'irrigation, transformés en excellents pâturages où croissent et se multiplient des milliers de bêtes à cornes, de chevaux justement estimés; beaucoup de ces éleveurs ont, par d'intelligents croisements, amélioré les espèces; aussi leurs produits sont-ils vendus à des prix largement rémunérateurs aux États-Unis ou bien à Cuba et dans les Antilles. Il y aurait, croyons-nous, pour une association de quelques petits capitalistes connaissant l'élevage, ou bien

pour un homme riche, entreprenant, aimant la grande vie au grand air, la chasse sur des espaces de 10 ou 20 000 hectares, à suivre l'exemple de certains groupes américains, ou bien de quelques grands seigneurs anglais, qui ont acheté dans le nord du Mexique de grandes propriétés pour un prix qui, il y a quelques années, ne dépassait jamais 1 piastre l'hectare. Aujourd'hui ces propriétés leur donnent de très beaux revenus et ils y mènent de grandes chasses, telles qu'on ne saurait en faire en Europe.

Depuis vingt ans, la valeur du terrain s'est accrue; mais on peut encore, dans les États cités plus haut, en acheter au prix de 1 à 4 piastres l'hectare. A ce dernier prix, l'importante maison Bulnes, de San-Juan-Bautista, État de Tabasco, céderait, en bloc ou en détail 30 000 hectares de terre à vendre le long de l'Usumacinta, non loin de l'État de Chiapas, là où le climat est déjà plus salubre que sur le bas de la rivière.

Ces terres conviennent à toute espèce de culture, surtout à l'élevage du bétail, parce qu'il serait très aisé d'y créer des pâturages. Ils ont aussi l'avantage de s'étendre sur les flancs des montagnes qui bordent les vallées. De cette façon, le bétail peut y cher-

cher un refuge lors des inondations et ne risque pas d'être noyé, ainsi que cela arrive parfois dans les propriétés situées en pays plat.

Les *plantations de coton* sont d'un grand avenir, et, quelle que soit la production, on est assuré de réaliser un bon bénéfice. Le Mexique possède de vastes contrées où la culture du coton réussit admirablement. Dans les États de Cohahuila, de Nuevo-León, de Chihuahua, de Michoacan, de Veracruz, de Oaxaca, de Tamaulipas, de Chiapas, de Tabasco, etc., et sur la majeure partie du versant du Pacifique, le coton réussit admirablement. L'absence de voies de communications rapides et économiques avait fait négliger cette culture; mais aujourd'hui, grâce aux chemins qui pénètrent aux points extrêmes du territoire et au grand développement de l'industrie nationale, qui fabrique actuellement la plupart des tissus qui naguère étaient fournis par l'étranger, les producteurs de coton n'ont à redouter aucun mécompte. C'est, du reste, ce qui a été compris; car, depuis cinq ou six ans, les plantations se multiplient, et bientôt le Mexique n'aura plus à demander aux

États-Unis le surplus du coton nécessaire à sa consommation.

Le sucre. — Les renseignements relatifs à la production totale du sucre au Mexique, en 1899, viennent d'être publiés.

Cette production s'est élevée à 50 000 tonnes de raffiné. La quantité de *piloncillo*, ou sucre brut, fabriquée l'année dernière, n'est pas spécifiée, mais elle a dû être très considérable.

Tout le sucre produit au Mexique a été consommé dans la République, sauf une petite quantité de cassonade qui a été exportée.

La valeur totale de la production sucrière dépasse 7 millions de piastres.

C'est peu. Le Mexique est appelé à prendre rang parmi les principaux pays producteurs de sucre. Actuellement la production de cet article est inférieure à la consommation. Le sucre est, relativement, plus cher au Mexique que partout ailleurs. Cependant la canne pousse à merveille dans toutes les Terres-Chaudes et dans une bonne partie de la région tempérée. Mais, jusqu'à présent, ce n'est guère que dans l'État de Morelos que l'industrie sucrière a atteint une importance

relative, bien que le terrain y soit moins propice — surtout dans la partie septentrionale — à la culture de la canne que dans les autres États du sud de la République. D'autre part, les riches propriétaires de Morelos n'ont jamais poussé la production au delà de certaines limites, dans le but de rester maîtres du marché de Mexico et des cours.

Main-d'œuvre. — Dans bien des cas, l'obstacle au développement des exploitations agricoles est la difficulté de se procurer la main-d'œuvre nécessaire. Aussi, avant de se rendre acquéreur de cette propriété, on devra s'enquérir, avant tout, si le recrutement des travailleurs est facile. La première condition pour attirer ou conserver des travailleurs indigènes sur une propriété, c'est de traiter ceux-ci avec bonté et justice. L'indigène est, sauf de rares exceptions, docile et honnête; on obtient beaucoup de lui en ne le rudoyant pas, en lui témoignant certains égards auxquels il est toujours sensible. Sous des apparences parfois chétives, l'indigène a une grande force de résistance; il travaille peut-être lentement, mais longtemps. Sa nourriture est simple : des galettes de maïs, des haricots

noirs, des piments; bien rarement un peu de viande, de porc ou de chevreau. Malheureusement il a quelque tendance à l'ivrognerie. L'ivresse, alors qu'elle n'est qu'hebdomadaire, peut être tolérée; c'est, du reste, leur façon de célébrer le repos dominical.

Les salaires varient selon les contrées. Dans le Centre et dans certains districts des États de Veracruz, de Puebla, de Oaxaca, etc., leur moyenne atteint souvent 2 francs ou 2 fr. 50 par jour, alors que dans d'autres États, Tabasco, Chiapas, certains districts de Tamaulipas et des États de Oaxaca, de Michoacan, etc., les salaires quotidiens dépassent bien rarement 1 franc ou 1 fr. 25.

L'indigène se déplace facilement, et, s'il est informé qu'il existe, même à plusieurs jours de marche de son village, un propriétaire juste, bon, n'exploitant ni ne maltraitant pas les travailleurs, il n'hésite pas à se mettre en route et à venir lui offrir des services qui toujours sont les bienvenus. En agissant chrétiennement à l'égard des indigènes, on obtiendra beaucoup; mais, si on les brutalise, rien, si ce n'est la haine et de cruels mécomptes.

L'étranger qui vient se fixer ou simple-

ment visiter le Mexique n'aura qu'à se louer de l'accueil qu'il recevra des habitants, s'il est homme bien élevé, respectueux des usages et n'affectant pas un dédain ridicule pour ce qui sort de sa routine habituelle. Au point de vue de l'éducation, de la culture intellectuelle et scientifique, le Mexicain ne le cède à aucun autre, et nous n'hésitons pas à dire que l'instruction chez les classes moyennes, au Mexique, est plus développée qu'elle ne l'est en France, par exemple, où tant d'individus, qui ont récolté nombre de certificats d'études ou de diplômes universitaires, commettent les plus formidables *pataquès* en géographie et en histoire. Nous avons souvent rencontré de jeunes lettrés européens, incapables de décliner les capitales des États de l'Amérique, alors qu'il est bien rare qu'un jeune Mexicain pourvu d'un mince bagage scolaire ne vous dise sans erreur le nom des capitales de tous les États d'Europe, sans en excepter celle du Monténégro, que nombre de nos bacheliers ne soupçonnent même pas.

Les Mexicains estiment, aiment et demeurent reconnaissants aux étrangers honnêtes, travailleurs qui ont introduit dans leur pays une industrie nouvelle, ou bien

formé à leur école de bons ouvriers et des praticiens habiles. Ils n'oublient pas, non plus, ceux qui, en dehors des écoles congréganistes, ou bien rompant avec les traditions d'un enseignement par trop clérical, les ont initiés aux méthodes, aux sciences, aux arts nouveaux, leur ont fait connaître les progrès de la pensée humaine dans les études sociologiques, économiques, physiologiques, etc.; en un mot, ils ont égards et gratitude pour tous ceux qui sèment la bonne semence.

Comme preuve de ce que nous disons, nous ne saurions faire mieux que de reproduire un article récemment publié par un journal de Mexico, qui synthétise l'opinion générale de tous ses confrères et de l'immense majorité du peuple mexicain.

Bien que cet article soit tout spécialement consacré à la colonie française fixée au Mexique, les sentiments qu'il exprime sont les mêmes pour tout autre étranger qui peut témoigner d'aussi bons états de service.

« Lorsqu'ils parlent de la colonie française, les journaux mexicains ne manquent jamais d'en faire ressortir les qualités de travail, d'ordre et d'économie qui la caractérisent — ce qui est juste; ils s'efforcent, par-dessus

tout, de citer les grands établissements commerciaux et industriels créés par des Français sur le territoire de la République. L'importance de ces établissements, le capital qu'ils représentent, le nombre des ouvriers qu'ils emploient sont détaillés avec une complaisance qui ne peut manquer de flatter l'amour-propre. D'autres rendent hommage pour des raisons plus abstraites en ce sens qu'ils envisagent surtout l'influence exercée par l'esprit français, par sa littérature, par les travaux de ses penseurs et de ses savants, sur l'esprit du peuple mexicain. »

Sans méconnaître le bien fondé de ces appréciations, un journal de Mexico, la *Gaceta commercial*, a envisagé les bienfaits de l'influence française à un autre point de vue, plus démocratique et non moins intéressant. Dans un récent article, il a rappelé, en termes élogieux, tout ce que le Mexique doit aux petits artisans français, aux ouvriers français qui vinrent jadis s'établir dans ce pays et y importèrent, en même temps que la pratique de leurs professions, des notions de ce bon goût, de cette élégance sans rivale qui caractérisent nos industries nationales. S'ils ne firent pas de grandes fortunes dans ce pays, ces artisans, ces humbles ne lais-

sèrent pas que de rendre, ici, des services aussi éminents que ceux qui y créent, à grands renforts de millions, de nouvelles industries. Avec un désintéressement d'autant plus remarquable qu'ils étaient pauvres — et que par conséquent ils auraient dû être jaloux — ils formèrent une foule d'ouvriers indigènes, leur enseignèrent leurs professions, leur révélèrent leurs secrets, leur tour de main et furent, en somme, les initiateurs d'une foule de métiers dans lesquels les Mexicains sont aujourd'hui passés maîtres.

Mais laissons parler la *Gaceta* :

« La guerre d'Indépendance dut produire une véritable commotion dans les intérêts économiques du pays, en retardant, sans aucun doute, les progrès que l'on aurait pu accomplir à cette époque. Un peu plus tard, les effets de cette perturbation durent s'aggraver par le fait de l'expulsion des Espagnols, expulsion qui, une fois les passions calmées, fut lamentée sincèrement par l'élite de notre société. Durant la période de révolution qui s'ensuivit, il n'était pas possible de songer à de grands progrès et notre peuple, qui avait tant besoin d'éducation

et de connaissances utiles, vivait dans la plus profonde ignorance.

« C'est alors que commencèrent à venir des artisans et de petits industriels français : cordonniers, tailleurs, tapissiers, charpentiers, doreurs, restaurateurs, pâtissiers, coiffeurs, jardiniers, etc., etc. ; tous employaient des Mexicains et leur enseignaient leurs métiers. Ils leur inculquaient des goûts plus raffinés et leur enseignaient de meilleures méthodes de travail. Et, ce qui est inappréciable en matière d'éducation, ils leur donnaient l'exemple de l'ordre, de la méthode, de la bonne économie domestique, qualités grâce auxquelles l'individu laborieux se procurait des satisfactions et des joies en harmonie avec ses ressources et les circonstances.

« Cette colonie fut donc, pour le Mexique, plus utile que beaucoup d'écoles d'arts et métiers. Elle forma cette élite de nos artisans qui est venue remplacer ses maîtres dans quelques ateliers, et a fourni à d'autres des ouvriers intelligents. Ces Français furent donc les professeurs de nos bons cordonniers, de nos bons tailleurs, de nos jardiniers et horticulteurs, etc. Ils leur donnèrent du *goût*, dont le sceau est visible,

dans la confection de ces jolis bouquets, dans la fabrication de la chaussure, dans la façon du vêtement et dans tout ce que sont aujourd'hui les meilleurs artisans mexicains.

« Les artisans et les industriels français mirent à la mode tout ce qui était de leur pays; ils donnèrent du prestige à la France par le raffinement du goût. Après eux vinrent semer, sur un terrain bien préparé, les maîtres d'école français qui éduquèrent plusieurs générations de Mexicains et qui eurent des successeurs distingués, comme Acevedo, Cervantes et le très estimable directeur du lycée franco-mexicain, M. Adrien Fournier, disciple de l'inoubliable Pierre Dalcour.

« Il se pourrait que l'éducation française ait eu pour nous quelques inconvénients — car il n'est rien de parfait en ce monde; mais, s'il y en eut, ils furent compensés par l'impulsion qu'elle donna à notre culture.

« La France, grâce à la sympathique colonie française, continue d'être une nation très aimée des Mexicains et nous devons aujourd'hui à cette colonie de grands établissements de commerce, de magnifiques fabriques de tissus qui peuvent rivaliser avec celles d'Europe.

« La colonie française est, non seulement appréciée, mais très aimée au Mexique, et elle le sera davantage, ce sera justice, si tous les Mexicains se souviennent de la part qu'elle a prise et qu'elle prend toujours au développement et à la culture de notre pays. »

On ne saurait mieux dire et nous ne saurions mieux terminer ce petit livre qui, tout incomplet qu'il est, contribuera, dans une modeste mesure, à faire mieux connaître et à faire aimer comme ils le méritent un grand et riche pays, un peuple noble et hospitalier, qui accueille comme un frère l'étranger laborieux et pacifique, venant demander au sol fécond du Mexique le bien-être que l'âpre concurrence rend si difficile à trouver dans un monde trop vieux et sur un sol épuisé.

G. G.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Aperçu historique et géographique.....	5
Constitution politique.....	16
Communications.....	21
Postes et télégraphes.....	35
Commerce, Industrie, Agriculture, Mines.....	35
Les membres du gouvernement Fédéral.....	90

DEUXIÈME PARTIE

Comment on se rend au Mexique.....	106
Mexico.....	134

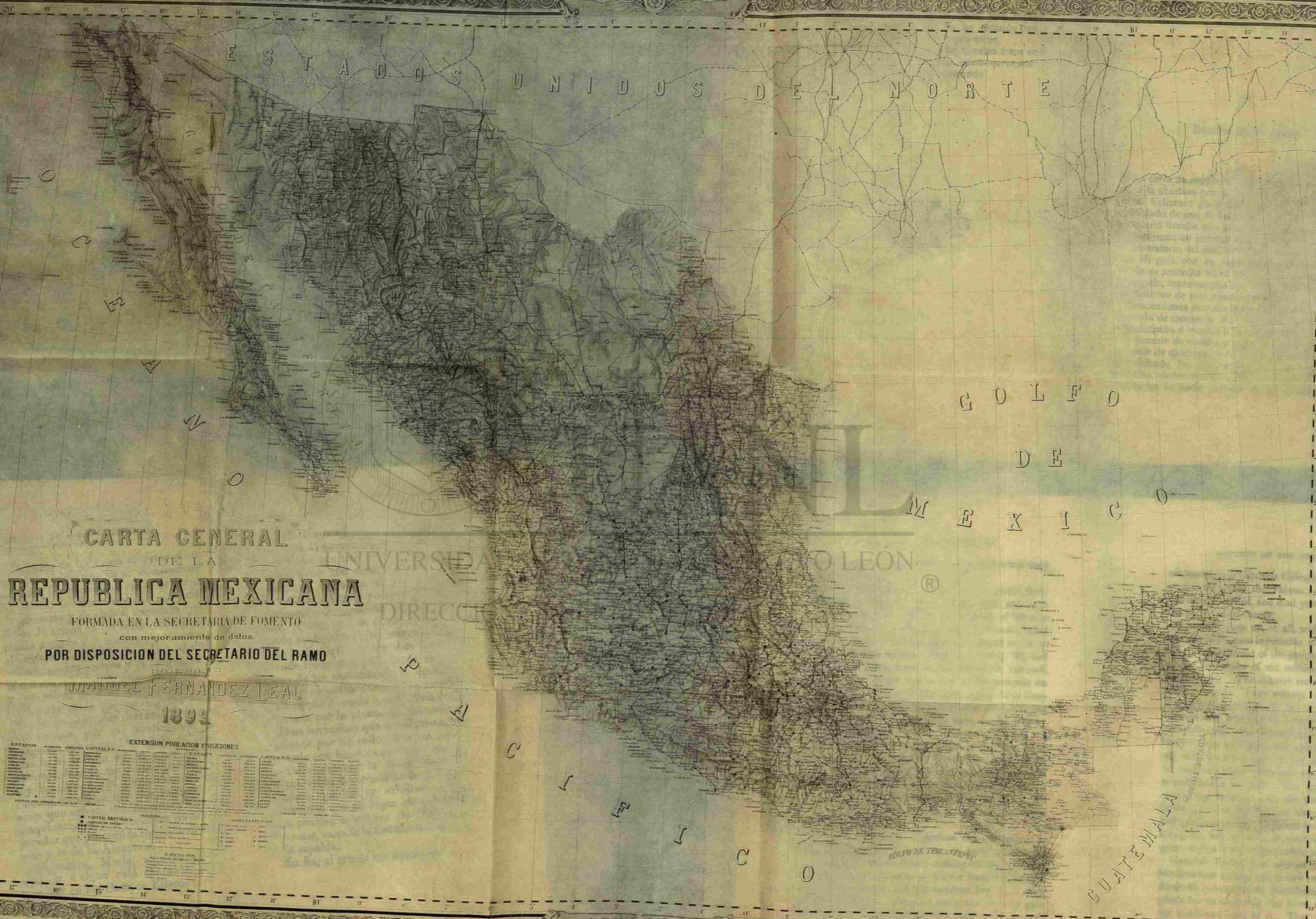
TROISIÈME PARTIE

Conclusions.....	167
------------------	-----

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1936. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.



ESTADOS UNIDOS DEL NORTE

CARTA GENERAL
DE LA
REPUBLICA MEXICANA

FORMADA EN LA SECRETARIA DE FOMENTO
con mejoramiento de datos
POR DISPOSICION DEL SECRETARIO DEL RAMO

INGENIERO
MANUEL FERNANDEZ LEAL
1899

EXTENSION POBLACION Y POSICIONES			
ESTADOS	EXTENSION	POBLACION	POSICIONES
CHIHUAHUA	110,000	100,000	100,000
BATAHUA	110,000	100,000	100,000
COAHUILA	110,000	100,000	100,000
DURANGO	110,000	100,000	100,000
GUANAJUATO	110,000	100,000	100,000
MEXICO	110,000	100,000	100,000
MICHOACAN	110,000	100,000	100,000
MORELOS	110,000	100,000	100,000
PUEBLA	110,000	100,000	100,000
QUERETARO	110,000	100,000	100,000
SAN LUIS POTOSI	110,000	100,000	100,000
TAMAULIPAS	110,000	100,000	100,000
VERACRUZ	110,000	100,000	100,000
YUCATAN	110,000	100,000	100,000
GUATEMALA	110,000	100,000	100,000

CAPITALES			
ESTADOS	EXTENSION	POBLACION	POSICIONES
CHIHUAHUA	110,000	100,000	100,000
BATAHUA	110,000	100,000	100,000
COAHUILA	110,000	100,000	100,000
DURANGO	110,000	100,000	100,000
GUANAJUATO	110,000	100,000	100,000
MEXICO	110,000	100,000	100,000
MICHOACAN	110,000	100,000	100,000
MORELOS	110,000	100,000	100,000
PUEBLA	110,000	100,000	100,000
QUERETARO	110,000	100,000	100,000
SAN LUIS POTOSI	110,000	100,000	100,000
TAMAULIPAS	110,000	100,000	100,000
VERACRUZ	110,000	100,000	100,000
YUCATAN	110,000	100,000	100,000
GUATEMALA	110,000	100,000	100,000



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

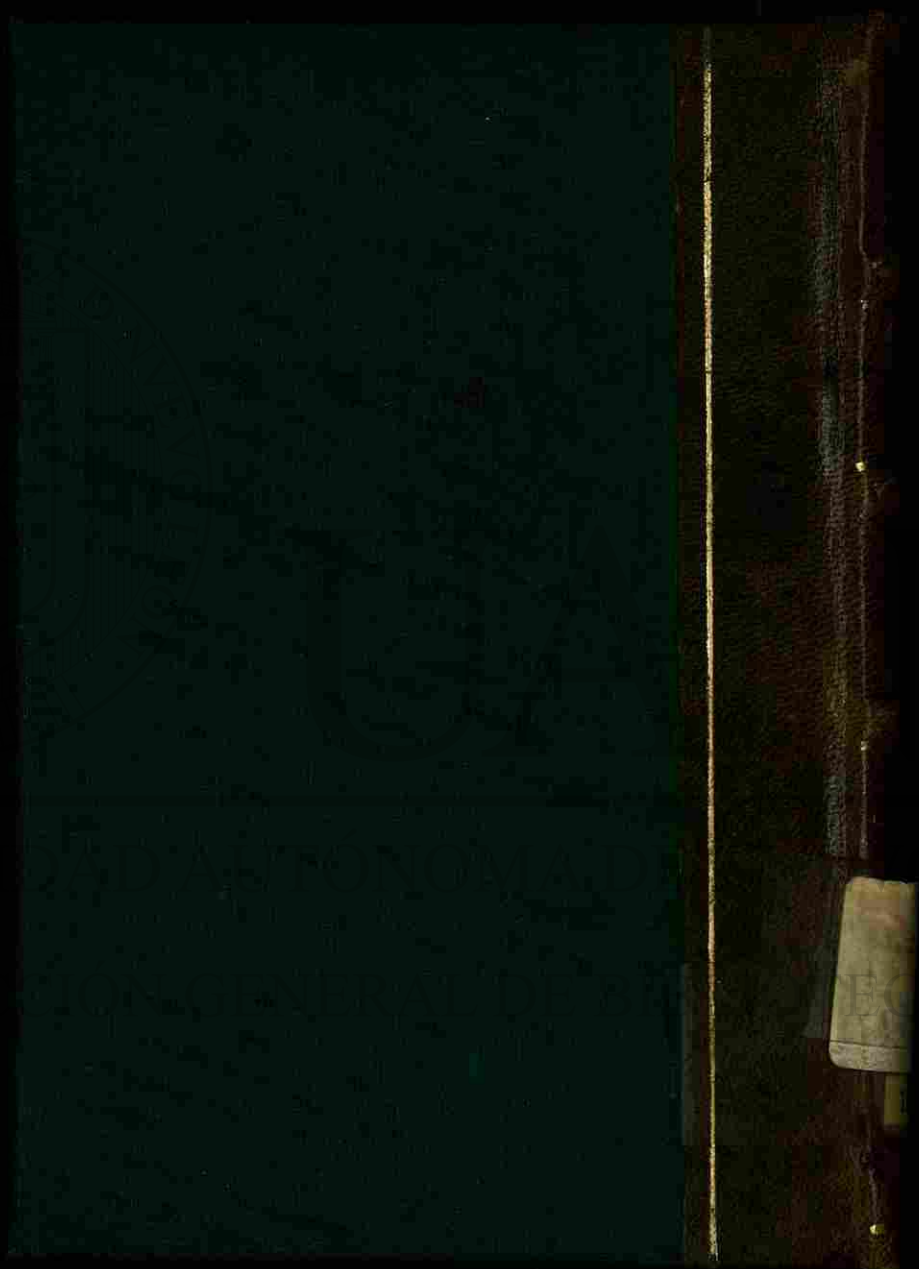


CAPILLA ALFONSINA

U. A. N. L.

Esta publicación deberá ser devuelta antes de la última fecha abajo indicada.

ANL
DE NUEVO LEÓN
BIBLIOTECAS



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT BERKELEY
DONOR: ALFONSO M. D.
GENERAL DE B.